GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

TOME PREMIER.

4.e TIRAGE.

Digitized by Google

LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE.

Cette édition, d'après le procédé de L. É. HERHAN,

SE TROUVE,

A LYON, chez BALLANCHE, père et fils, aux Halles de la Grenette;

A PARIS, chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12.

Et chez A. AUG. RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

6.18.J.19

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,

OU

BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PAR FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

ÉDITION ABRÉGÉE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. XXIV, ch. III.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
ROMA
AD USUM
FR. A. BENTI
SUÆQ. COMMU
33

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES.
1809.

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

INTRODUCTION.

DEPUIS que le christianisme a paru sur la terre, trois espèces d'ennemis l'ont constamment attaqué : les hérésiarques, les sophistes, et ces hommes en apparence frivoles qui détruisent tout en riant. De nombreux apologistes ont victorieusement répondu aux subtilités et aux mensonges. Saint Irénée, évêque de Lyon, Tertullien dans son *Apologétique* et son Traité des Prescriptions, que Bossuet appelle divins, saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, combattirent les païens, et les novateurs dont les interprétations superbes corrompoient la simplicité de la foi.

La calomnie fut repoussée d'abord par Quadrat et Aristide, philosophes d'Athènes : on ne connoît rien de leurs apologies, hors un fragment de la première, conservé par Eusèbe. Saint Jérôme et

l'évêque de Césarée parlent de la seconde comme d'un chef-d'œuvre.

Les païens reprochoient aux fidèles l'athéisme, l'inceste, et certains repas abominables, où l'on mangeoit, disoit-on, la chair d'un enfant nouveau-né. Saint Justin plaida la cause des chrétiens, après Quadrat et Aristide : son style est sans ornement, et les actes de son martyre prouvent qu'il versa son sang pour sa religion avec la même simplicité qu'il écrivit pour elle. Athénagore a mis plus d'esprit dans sa défense; mais il n'a ni la manière originale de Justin, ni l'impétuosité de l'auteur de l'*Apologétique*. Tertullien est le Bossuet africain et barbare. Théophile, dans les trois livres à son ami Autolyque, montre de l'imagination et du savoir; et l'*Octave* de Minucius Félix présente le beau tableau d'un chrétien et de deux idolâtres, qui s'entretiennent de la religion et de la nature de Dieu, en se promenant au bord de la mer.

Arnobe le rhéteur, Lactance, Eusèbe, saint Cyprien, ont aussi défendu le christianisme; mais ils se sont moins attachés à en relever la beauté, qu'à développer les absurdités de l'idolâtrie.

Origène combattit les sophistes; il eut à la fois l'avantage d'une bonne cause, de l'érudition et du raisonnement, sur Celse son adversaire. Le grec

d'Origène est singulièrement doux; il est cependant mêlé d'hébraïsme et de tours étrangers, comme il arrive assez souvent aux écrivains qui possèdent plusieurs langues.

L'Église, sous l'empereur Julien, fut exposée à une persécution du caractère le plus dangereux. On n'employa pas la violence contre les chrétiens, mais on leur prodigua le mépris. On commença par dépouiller les autels; on défendit ensuite aux fidèles d'enseigner et d'étudier les lettres. Mais l'empereur, sentant l'avantage des institutions chrétiennes, voulut, en les abolissant, les imiter: il fonda des hôpitaux et des monastères, et, à l'instar du culte évangélique, il essaya d'unir la morale à la religion, en faisant prononcer des espèces de sermons dans les temples.

Les sophistes dont Julien étoit environné se déchaînèrent contre le christianisme, à l'exemple de leur maître. L'empereur lui-même ne dédaigna pas de se mesurer avec les *Galiléens*.

Depuis Julien jusqu'à Luther, l'Église, dans toute sa force, n'eut plus besoin d'apologistes: quand le schisme d'Occident se forma, avec les nouveaux ennemis parurent de nouveaux défenseurs. Pascal, Bossuet, Fénélon, entrèrent dans la carrière, et la victoire ne demeura pas longtemps indécise.

Il est naturel que le schisme mène à l'incrédulité, et que l'athéisme suive l'hérésie. Bayle et Spinosa s'élevèrent après Calvin; ils trouvèrent dans Clarke et Leibnitz deux génies capables de réfuter leurs sophismes. Abbadie écrivit, en faveur de la religion, une apologie remarquable pour la méthode et le raisonnement. Malheureusement le style en est foible, quoique les pensées ne manquent pas d'un certain éclat. « Si les philosophes « anciens, dit Abbadie, adoroient les vertus, ce « n'étoit après tout qu'une belle idolâtrie. »

L'Église triomphoit de ces nouvelles attaques, lorsque Voltaire (*a*) fit renaître la persécution de Julien.

Il eut l'art funeste, chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres dans cette ligue insensée; la religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'*in-folio*, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme. Un livre religieux paroissoit-il, l'auteur étoit à l'instant couvert de ridicule, tandis qu'on portoit aux nues des ouvrages dont Voltaire étoit le premier à se moquer avec ses amis (*b*). Il étoit si supérieur à ses disciples, qu'il ne pouvoit s'empêcher de rire quelquefois de leur enthousiasme irréligieux. Cependant le système destructeur alloit s'étendant

sur la France. Il s'établissoit dans ces académies de provinces, qui ont été autant de foyers de mauvais goût et de factions. Des femmes légères, de graves philosophes, avoient leurs chaires d'incrédulité. Enfin, il *fut reconnu* que le christianisme n'étoit qu'un système barbare dont la chute ne pouvoit arriver trop tôt pour la liberté des hommes, le progrès des lumières, les douceurs de la vie et l'élégance des arts.

Sans parler de l'abîme où ces principes nous ont plongés, les conséquences immédiates de cette haine contre l'évangile furent un retour plus affecté que sincère vers ces dieux de Rome et de la Grèce, auxquels on attribua les miracles de l'antiquité *. On ne fut point honteux de regretter ce culte qui ne faisoit du genre humain qu'un troupeau d'insensés, d'impudiques, ou de bêtes féroces. On dut nécessairement arriver de là au mépris des écrivains du siècle de Louis XIV, qui ne s'élevèrent toutefois à une si haute perfection, que parce qu'ils furent religieux. Si l'on n'osa pas les heurter de front, à cause de l'autorité de leur renommée, on les attaqua d'une manière indirecte. On fit entendre qu'ils avoient été *secrète-*

* Le siècle de Louis XIV aimoit et connoissoit l'antiquité mieux que nous, et il étoit chrétien.

ment incrédules, ou que du moins ils fussent devenus de bien plus grands hommes *s'ils avoient vécu de nos jours.* Chaque auteur bénit son destin, de l'avoir fait naître dans le beau siècle des Diderot et des d'Alembert, dans ce siècle où les documents de la sagesse humaine étoient rangés par ordre alphabétique dans l'Encyclopédie, cette Babel des sciences et de la raison.

Des hommes d'une grande doctrine et d'un esprit distingué essayèrent de s'opposer à ce torrent; mais leur résistance fut inutile, leur voix se perdit dans la foule, et leur victoire fut ignorée d'un monde frivole, qui cependant dirigeoit la France, et que par cette raison il étoit nécessaire de toucher.

Il ne suffisoit pas de répondre sérieusement à des sophistes, espèce d'hommes qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort. On oublioit qu'ils ne cherchent jamais de bonne foi la vérité, et qu'ils ne sont même attachés à leur système qu'en raison du bruit qu'il fait, prêts à en changer demain avec l'opinion.

Pour n'avoir pas fait cette remarque, on perdit beaucoup de temps et de travail. Ce n'étoit pas les sophistes, c'étoit le monde qu'ils égaroient, qu'il falloit réconcilier à la religion. On l'avoit séduit en lui disant que le christianisme étoit un culte né

du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté; un culte qui n'avoit fait que verser le sang, enchaîner les hommes, et retarder le bonheur et les lumières du genre humain. On auroit dû s'attacher davantage à prouver, au contraire, que la religion chrétienne est la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres, de toutes les religions qui ont jamais existé; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. On devoit montrer qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; on devoit dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste, qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine; enfin, il falloit appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avoit armés.

Il est temps qu'on sache enfin à quoi se ré-

duisent ces reproches d'*absurdité*, de *grossièreté*, de *petitesse*, qu'on fait tous les jours au christianisme; il est temps de montrer que, loin de rapetisser la pensée, il se prête merveilleusement aux élans de l'ame, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que les dieux de Virgile et d'Homère. Nos raisons auront du moins cet avantage, qu'elles seront à la portée de tout le monde, et qu'il ne faudra qu'un bon sens pour en juger. On néglige peut-être un peu trop, dans les ouvrages de ce genre, de parler la langue de ses lecteurs : il faut être docteur avec le docteur, et poëte avec le poëte. Dieu ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail.

Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie? Le Tasse, Milton, Corneille, Racine, vous retracent ses miracles. Dans les belles-

lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie? que n'ont point fait, par son inspiration, Bossuet, Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz! Dans les arts? que de chefs-d'œuvre! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies! Parmi son clergé, voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires à la Chine, au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalerie. Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, beaux-arts, nous avons tout fait servir à notre cause. Nous demandons des sourires au berceau et des pleurs à la tombe; tantôt avec le moine maronite, nous habitons les sommets du Carmel et du Liban; tantôt avec la fille de la Charité, nous veillons au lit du malade: Homère vient se placer auprès de Milton, Virgile à côté du Tasse; les ruines de Memphis et d'Athènes contrastent avec les ruines des monuments chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne; à Saint-Denis nous visitons la cendre des rois; et quand notre sujet nous force de parler du dogme

de l'existence de Dieu, nous cherchions seulement nos preuves dans les merveilles de la nature; enfin nous essayons de frapper au cœur de l'incrédule de toutes les manières; mais nous n'osons nous flatter de posséder cette verge miraculeuse qui fait jaillir du rocher les sources d'eau vive.

LIVRE PREMIER.

EXISTENCE DE DIEU, PROUVÉE PAR LES MERVEILLES DE LA NATURE.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de ce Livre.

Nous écarterons des preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame les idées abstraites, pour n'employer que les raisons poétiques et les raisons de sentiments, c'est-à-dire les merveilles de la nature, et les évidences morales. Platon et Cicéron chez les anciens, Clarke et Leibnitz chez les modernes, ont prouvé métaphysiquement et presque géométriquement l'existence du Souverain Être... Laissons à l'athéisme ses déplorables partisans, qui d'ailleurs ne s'entendent pas même entre eux : car, si les hommes qui croient à la Providence s'accordent sur les principaux chefs de leur doctrine, ceux au contraire qui nient le Créateur ne cessent de se disputer sur les bases de leur néant. Ils ont devant eux un abîme; pour le combler, il ne leur manque

que la pierre du fond, mais ils ne savent où la prendre. De plus, il y a dans l'erreur un certain vice de nature qui fait que, quand cette erreur n'est pas la nôtre, elle nous choque et nous révolte à l'instant; de là les querelles interminables des athées.

CHAPITRE II.

Spectacle général de l'univers.

Il est un Dieu; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'océan déclare son immensité. L'homme seul a dit: Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, l'athée, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait?

Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure,

auroient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie, ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille, humide de rosée, dans les voiles blanchissants de l'aube? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde.

CHAPITRE III.

Organisation des animaux et des plantes.

DESCENDONS de ces notions générales à des idées particulières; voyons si nous pouvons découvrir dans les parties de l'ouvrage cette même sagesse si bien exprimée dans le tout. Nous nous servirons d'abord du témoignage d'une classe d'hommes que les sciences et l'humanité réclament également; nous voulons parler des médecins.

Le docteur Nieuwentyt, dans son *Traité de l'Existence de Dieu**, s'est attaché à démontrer la réalité des causes finales. Sans le suivre dans toutes ses observations, nous nous contenterons d'en rapporter quelques unes.

En parlant des quatre éléments, qu'il considère dans leur harmonie avec l'homme et la création en général, il fait voir, par rapport à l'air, comment nos corps sont miraculeusement conservés sous une colonne atmosphérique, égale dans sa

* Dans tout ce que nous citons ici du Traité de Nieuwentyt, nous avons pris la liberté de refondre et d'animer un peu son sujet. Le docteur est savant, sage, judicieux, mais sec. Nous avons aussi mêlé quelques observations aux siennes.

pression à un poids de vingt mille livres. Il prouve qu'une seule qualité changée, soit en raréfaction, soit en densité, dans l'élément qu'on respire, suffiroit pour détruire les êtres vivants. C'est l'air qui fait monter les fumées, c'est l'air qui retient les liquides dans les vaisseaux; par ses mouvements il épure les cieux, et porte aux continents les nuages de la mer.

Nieuwenty démontre ensuite la nécessité de l'eau par une foule d'expériences. Qui n'admireroit le prodige de cet élément, en ascension, contre les lois de la pesanteur, dans un élément plus léger que lui, afin de nous donner les pluies et les rosées? La disposition des montagnes pour faire circuler les fleuves, la topographie de ces montagnes dans les îles et sur les continents, les ouvertures des golfes, des baies, des méditerranées, les innombrables utilités des mers, rien n'échappe à la sagacité de ce bon et savant homme. C'est de la même manière qu'il découvre l'excellence de la terre comme élément, et ses belles lois comme planète. Il décrit les avantages du feu, et les secours qu'en a su tirer l'industrie humaine*.

* La physique moderne pourra relever ici quelques erreurs; mais les progrès de cette science, loin de renverser les causes finales, fournissent de nouvelles preuves de la bonté de la Providence.

Quand il passe aux animaux, il observe que ceux que nous appelons domestiques naissent précisément avec le degré d'instinct nécessaire pour s'apprivoiser, tandis que les animaux inutiles à l'homme retiennent toujours leur naturel sauvage. Est-ce donc le hasard qui inspire aux bêtes douces et utiles la résolution de vivre en société au milieu de nos champs, et aux bêtes malfaisantes celle d'errer solitaires dans les lieux infréquentés?

Les oiseaux ne présentent pas à notre naturaliste un sujet d'observation moins intéressant. Leurs ailes convexes en dessus et creusées en dessous sont des rames parfaitement taillées pour l'élément qu'elles doivent fendre. Le roitelet qui se plaît dans ces haies de ronces et d'arbousiers, qui sont pour lui de grandes solitudes, est pourvu d'une double paupière, afin de préserver ses yeux de tout accident. Mais, admirables fins de la nature! cette paupière est transparente, et le chantre des chaumières peut abaisser ce voile diaphane sans être privé de la vue. La Providence n'a pas voulu qu'il s'égarât en portant la goutte d'eau ou le grain de mil à son nid, et qu'il y eût sous le buisson une petite famille qui se plaignît d'elle.

Et quels ingénieux ressorts font mouvoir les pieds de l'oiseau? Ce n'est point par un jeu de

muscles que détermine sa volonté qu'il se tient ferme sur la branche; son pied est construit de sorte, que, lorsqu'il vient à être pressé dans le centre ou le talon, les doigts se referment naturellement sur le corps qui les presse*. Il résulte de ce mécanisme que les serres de l'oiseau se collent plus ou moins à l'objet sur lequel il repose, en raison des mouvements plus ou moins rapides de cet objet. Car, dans le balancement du rameau, ou c'est le rameau qui repousse le pied, ou c'est le pied qui repousse le rameau; ce qui, dans les deux cas, oblige les doigts du volatile à se contracter plus fortement. Ainsi, quand nous voyons à l'entrée de la nuit, pendant l'hiver, des corbeaux perchés sur la cime dépouillée de quelque chêne, nous supposons que toujours veillants, toujours attentifs, ils ne se maintiennent qu'avec des fatigues inouies, au milieu des tourbillons et des nuages : et cependant insouciants du péril, et appelant la tempête, tous les vents leur apportent le sommeil; l'aquilon les attache lui-même à la branche d'où nous croyons qu'il va les précipiter; et comme de vieux nochers, de qui la couche mobile est suspendue aux mâts agités d'un vaisseau, plus ils sont bercés par les orages, plus ils dorment profondément.

* On en peut faire l'essai sur un oiseau mort.

B.

Quant à l'organisation des poissons, leur seule existence dans l'élément de l'eau, le changement relatif de leur pesanteur, changement par lequel ils flottent dans une eau plus légère comme dans une eau plus pesante, et descendent de la surface de l'abîme au plus profond de ses gouffres, sont des miracles perpétuels; vraie machine hydrostatique, le poisson fait voir mille phénomènes au moyen d'une simple vessie qu'il vide ou remplit d'air à volonté.

Les prodiges de la floraison dans les plantes, l'usage des feuilles et des racines, sont examinés curieusement par Nieuwentyt. Il fait cette belle observation, que les semences des plantes sont tellement disposées par leurs figures et leur poids, qu'elles tombent toujours sur le sol dans la position où elles doivent germer.

Or, si tout étoit le produit du hasard, les causes finales ne seroient-elles pas quelquefois altérées? Pourquoi n'y auroit-il pas des poissons qui manqueroient de la vessie qui les fait flotter? Et pourquoi l'aiglon, qui n'a pas encore besoin d'armes, ne briseroit-il pas la coquille de son berceau avec le bec d'une colombe? Jamais une méprise, jamais un accident de cette espèce dans l'*aveugle* nature? De quelque manière que vous jetiez les dés, ils amèneront toujours les mêmes points? Voilà

une étrange *fortune!* nous soupçonnons qu'avant de tirer les mondes de l'urne de l'éternité, elle a *secrètement* arrangé les SORTS.

Cependant il y a des monstres dans la nature, et ces monstres ne sont que des êtres privés de quelques unes de leurs causes finales. Il est digne de remarque que ces êtres nous font horreur; tant l'instinct de Dieu est fort chez les hommes! tant ils sont effrayés aussitôt qu'ils n'aperçoivent pas la marque de l'intelligence suprême! On a voulu faire naître de ces désordres une objection contre la Providence; nous les regardons, au contraire, comme une preuve manifeste de cette même Providence. Il nous semble que Dieu a permis ces productions de la matière pour nous apprendre ce que c'est que la création *sans lui* : c'est l'ombre qui fait ressortir la lumière; c'est un échantillon de ces lois du hasard qui, selon les athées, doivent avoir enfanté l'univers.

CHAPITRE IV.

Instinct des animaux.

APRÈS avoir reconnu dans l'organisation des êtres un plan régulier qu'on ne peut attribuer au hasard, et qui suppose un ordonnateur, il nous

reste à examiner d'autres causes finales qui ne sont ni moins fécondes, ni moins merveilleuses que les premières. Ici nous ne suivrons personne. Nous avions consacré à l'histoire naturelle des études que nous n'eussions jamais suspendues, si la Providence ne nous eût appelés à d'autres travaux. Nous voulions opposer une *Histoire Naturelle religieuse* à ces livres scientifiques modernes, où l'on ne voit plus que la *matière*. Pour qu'on ne nous reprochât pas dédaigneusement notre ignorance, nous avions pris le parti de voyager et de voir tout par nous-mêmes. Nous rapporterons donc quelques unes de nos observations sur les instincts des animaux et des plantes, sur leurs habitudes, leurs migrations, leurs amours, etc. : le champ de la nature ne peut s'épuiser, et l'on y trouve toujours des moissons nouvelles. Ce n'est point dans une ménagerie, où l'on tient en cage les secrets de Dieu, qu'on apprend à connoître la sagesse divine; il faut l'avoir surprise, cette sagesse, dans les déserts, pour ne plus douter de son existence : on ne revient point impie des royaumes de la solitude, *Regna solitudinis*. Malheur au voyageur qui auroit fait le tour du globe, et qui rentreroit athée sous le toit de ses pères!

Nous l'avons visitée au milieu de la nuit, la

vallée solitaire habitée par des castors, ombragée par des sapins, et rendue toute silencieuse par la présence d'un astre aussi paisible que le peuple dont elle éclairoit les travaux. Et je n'aurois vu dans cette vallée aucune trace de l'intelligence divine ? Qui donc auroit mis l'équerre et le niveau dans l'œil de cet animal qui sait bâtir une digue en talus du côté des eaux et perpendiculaire sur le flanc opposé ? Savez-vous le nom du physicien qui a enseigné à ce singulier ingénieur les lois de l'hydraulique, qui l'a rendu si habile avec ses deux dents incisives et sa queue aplatie ? Réaumur n'a jamais prédit les vicissitudes des saisons avec l'exactitude de ce castor, dont les magasins, plus ou moins abondants, indiquent, au mois de juin, le plus ou le moins de durée des glaces de janvier. A force de disputer à Dieu ses miracles, on est parvenu à frapper de stérilité l'œuvre entière du Tout-puissant; les athées ont prétendu allumer le feu de la nature à leur haleine glacée, et ils n'ont fait que l'éteindre; en soufflant sur le flambeau de la création, ils ont versé sur lui les ténèbres de leur sein.

D'autres instincts plus communs, et que nous pouvons observer chaque jour, n'en sont pas moins merveilleux. La poule si timide, par exemple, devient aussi courageuse qu'un aigle quand

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

il faut défendre ses poussins; rien n'est plus intéressant que ses alarmes lorsque, trompée par les trésors d'un autre nid, des petits étrangers lui échappent et courent se jouer dans une eau voisine. La mère effrayée rôde autour du bassin, bat des ailes, rappelle l'imprudente couvée; elle marche précipitamment, s'arrête, tourne la tête avec inquiétude, et ne cesse de s'agiter qu'elle n'ait recueilli dans son sein la famille boiteuse et mouillée qui va bientôt la désoler encore.

CHAPITRE V.

Chant des oiseaux; qu'il est fait pour l'homme. Loi relative aux cris des animaux.

La nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens des différentes régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit; le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus ainsi

qu'au temps d'Évandre; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses doux roucoulements semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois; enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange, où il a placé son gros nid de mousse: mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie; il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées; que les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir: le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des pauses, il est lent, il est vif; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence.... Que ses accents sont changés! quelle tendre mélodie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air

un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudroient bien prouver que rien n'est fait pour nous. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter les hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes ou dans des pièges, on les peut remplir de douleur, mais on ne les peut forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils nous charment, il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords : il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, que des oiseleurs, par un raffinement barbare, crèvent les yeux à un rossignol, sa voix n'en devient que plus mélodieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs

après avoir perdu la vue. « Démodocus, dit le poëte « de Chio, en se peignant sous les traits du chantre « des Phéaciens, étoit le favori de la Muse; mais « elle avoit mêlé pour lui le bien et le mal, et « l'avoit rendu aveugle en lui donnant la dou- « ceur des chants. »

Il y a quelques lois relatives aux cris des animaux, qui, ce nous semble, n'ont point encore été observées, et qui mériteroient bien de l'être. Le divers langage des hôtes du désert nous paroit calculé sur la grandeur ou le charme du lieu où ils vivent, et sur l'heure du jour à laquelle ils se montrent. Le rugissement du lion, fort, sec, âpre, est en harmonie avec les sables embrasés où il se fait entendre, tandis que le mugissement de nos bœufs charme les échos champêtres de nos vallées; la chèvre a quelque chose de tremblant et de sauvage dans la voix, comme les rochers et les ruines où elle aime à se suspendre; le cheval belliqueux imite les sons grêles du clairon, et, comme s'il sentoit qu'il n'est pas fait pour les soins rustiques, il se tait sous l'aiguillon du laboureur, et hennit sous le frein du guerrier : la nuit, tour à tour charmante ou sinistre, a le rossignol et le hibou; l'un chante pour le zéphyr, les bocages, la lune; l'autre pour les vents, les vieilles forêts et les ténèbres. Enfin, presque tous les animaux qui vivent de

sang ont un cri particulier qui ressemble à celui de leurs victimes : l'épervier glapit comme le lapin et miaule comme les jeunes chats; le chat lui-même a une espèce de murmure semblable à celui des petits oiseaux de nos jardins ; le loup bêle, mugit ou aboie; le renard glousse ou crie; le tigre a le mugissement du taureau; et l'ours marin une sorte d'affreux râlement, tel que le bruit des récifs battus des vagues, où il cherche sa proie...

CHAPITRE VI.

Nids des oiseaux.

UNE admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler, sans être attendri, cette bonté divine qui donne l'industrie au foible, et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur; ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavale ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un

chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid; chaque nid voit des métamorphoses charmantes; un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup-d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce spectacle; mais rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi de la nature. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les

aubépines, dans les groseilliers et dans les buissons de nos jardins; ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos. Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier; il ressembloit à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues : une rose pendoit au-dessus, toute humide : le bouvreuil mâle se tenoit immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étoient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer, qui servoit de fond à la scène, et derrière lequel on voyoit se lever l'aurore : Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des graces dont il a paré la nature.

Parmi les grands volatiles, la loi de la couleur des œufs varie. Dans les classes aquatiques et forestières, qui font leurs nids les unes sur les mers, les autres dans la cime des arbres, l'œuf est communément d'un vert bleuâtre, et pour ainsi dire teint des éléments dont il est environné. Certains oiseaux qui se cantonnent au haut des tours et dans les clochers ont des œufs verts comme les lierres *, ou rougeâtres comme les maçonneries qu'ils habitent **. C'est donc une loi qui peut

* Le choucas, etc.

** La grande chevêche, etc.

passer pour constante, que l'oiseau étale sur son œuf le symbole de ses mœurs et de ses destinées. On peut, au seul aspect de ce monument fragile, dire à peu près quel étoit le peuple auquel il a appartenu, quel étoit son costume, ses habitudes, ses goûts ; s'il passoit des jours de dangers sur les mers, ou si, plus heureux, il menoit une vie pastorale; s'il étoit civilisé ou sauvage, habitant de la montagne ou de la vallée. . . .

CHAPITRE VII.

Migrations des oiseaux.

OISEAUX AQUATIQUES; LEURS MŒURS. BONTÉ DE LA PROVIDENCE.

On connoît ces vers charmants de Racine le fils sur les migrations des oiseaux :

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive ; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés ?

C.

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisoit venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature prescrit comme de ceux commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères; il ne laisse rien après lui : il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert; les bois ne sont point armés contre lui; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel chassé de ses foyers, y rentre-t-il jamais? Hélas! l'homme ne peut dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera ses cendres, ni de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissoit mourir tranquille! Mais aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute : l'injustice particulière dont il est l'objet devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route; il frappe et l'on n'ouvre pas; il n'a pour appuyer ses os fatigués que la colonne du chemin public, ou la borne de quelque héritage. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos, qui, placé entre deux champs, sembloit n'appartenir à personne; on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts : le ban qui l'a

mis hors de son pays semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux vivants. Plus heureux lorsqu'il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et, bientôt disparoissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte; le rouge-gorge s'adresse aux cabanes; l'hirondelle frappe aux palais : cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes, comme sa destinée; elle passe

l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traverse en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais.....

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent, au milieu des bruyères, dans un lieu découvert et dont on ne peut approcher sans être aperçu; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez

que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées; heureux le favori des Muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs !

Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paroissent dans les mois des tempêtes ont des voix tristes et des mœurs sauvages, comme la saison qui les amène; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter : il y a dans le sourd mugissement des bois quelque chose qui charme leurs oreilles. Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions, qui se sont associées pour passer l'hiver; elles sont leurs sentinelles et leurs gardes avancées : souvent une corneille centenaire, antique sibylle du désert, se tient seule perchée sur un chêne avec lequel elle a vieilli : là, tandis que ses sœurs font silence, immobile, elle abandonne aux vents des monosyllabes prophétiques.

Il est remarquable que les (1) sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanneaux, qui servent à notre nourriture, arrivent quand la terre est dépouillée, tandis que les oiseaux étran-

(1) anzavola
(2) pivieri.

gers qui nous viennent dans la saison des fruits n'ont avec nous que des relations de plaisirs; ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos blés, pour servir à notre table. Ainsi, les oiseaux du nord sont la manne des aquilons, comme les rossignols sont les dons des zéphyrs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

CHAPITRE VIII.

Oiseaux des mers; comment utiles à l'homme. Que les migrations des oiseaux servoient de calendrier aux laboureurs dans les anciens jours.

Les oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent par-tout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux jusque sous le pôle antarctique, et sur les côtes de la Nouvelle Zélande. Nous en avons rencontré nous-mêmes des milliers depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre

inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre, flottant sur l'onde comme les bouées d'un ancre; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous présumons que c'est pour la même raison que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante parmi les brisans, en raison de la violence de la tempête. Beaucoup de vaisseaux périroient dans les ténèbres, sans ces fanaux miraculeux allumés par la Providence sur les écueils.

Tous les accidents des mers, le flux et le reflux, le calme et l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une grève, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent; l'alouette marine, qui court le long du flot en poussant un cri doux et triste, annonce au contraire le moment du reflux : enfin, les procellaria s'établissent au milieu de l'océan. Compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent la tempête. Le matelot leur attri-

bue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité quand le vent les jette à bord; c'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est ainsi qu'il le reçoit sous son toit de chaume pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. Ils trouvent, dans un être foible, le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheroient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout-à-fait attendrissante. Oh! que la nature est sèche, expliquée par des sophistes! mais combien elle paroît pleine et fertile aux cœurs simples qui n'en recherchent les merveilles que pour glorifier le Créateur!

Si le temps et le lieu nous le permettoient, nous aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues des Florides, dont les ailes rendent des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des sa-

vanes, des cyprières, et des bocages d'orangers et de palmiers; nous montrerions le pélican des bois, ne s'arrêtant qu'aux cimetières indiens et aux monts des tombeaux; nous rapporterions les raisons de ces migrations toujours relatives à l'homme; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues; comment ils périssent en passant sur des forêts embrasées par la foudre, ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu.

Dans les premiers âges du monde, c'étoit sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers régloient leurs travaux. De là, l'art de la divination chez certains peuples: on supposa que des animaux qui prédisoient les saisons et les tempêtes ne pouvoient être que les interprètes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poëtes (à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous) nous montrent combien étoit merveilleuse cette manière de compter par les fastes de la nature, et quel charme elle répandoit sur la vie. Dieu est un

profond secret; l'homme créé à son image est pareillement incompréhensible; c'étoit donc une ineffable harmonie de voir les périodes de ses jours réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même.

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettoit tout en mouvement; le patriarche faisoit le tour de son champ à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandoit que les petits de l'alouette avoient été vus voltigeant, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu, commençoit avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avoient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivoient-elles en abondance? on savoit que l'hiver seroit long. La corneille commençoit-elle à bâtir son nid au mois de janvier? les pasteurs espéroient en avril les roses de mai. Tandis que le philosophe, tronquant ou alongeant l'année, promenoit l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur ne craignoit point que l'astronome qui lui venoit du ciel se trompât. Il savoit que le rossignol ne prendroit point le mois des frimas pour celui des fleurs, et ne feroit point entendre, au solstice d'hiver, les chansons de l'été.

Nos paysans se servent encore quelquefois de

ces tables charmantes où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les nègres et les sauvages américains gardent cette manière de compter. Un siminole de la Floride vous dit : « La fille s'est « mariée à l'arrivée du *colibri*. — L'enfant est « mort quand la *non-pareille* a mué. — Cette « mère a autant de fils qu'il y a d'œufs dans le nid « du *pélican*. »

Les sauvages du Canada marquent la sixième heure du soir par le moment où les *ramiers* boivent aux sources, et les sauvages de la Louisiane, par celui où l'*éphémère* sort des eaux. Le passage des divers oiseaux règle la saison des chasses ; et le temps des récoltes du maïs, du sucre d'érable, de la folle-avoine, est annoncé par certains animaux, qui ne manquent jamais d'accourir à l'heure du banquet.

CHAPITRE IX.

Perspective de la nature sur les mers.

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique, s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations

de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venoit du couchant, bien que le vent soufflât de l'est; d'énormes ondulations s'étendoient du nord au midi, et ouvroient, dans leurs vallées, de longues échappées de vue sur les déserts de l'océan. Ces mobiles paysages changeoient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentoient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense; tantôt les lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitoient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères : souvent l'espace sembloit borné faute de point de comparaison; mais si une vague venoit à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens-de-mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvroit subitement devant nous. On avoit sur-tout l'idée de l'étendue, lorsqu'une brume légère rampoit à la surface de la mer, et sembloit accroître l'immensité même. Oh! qu'alors les aspects de l'océan sont grands et tristes! dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du nord au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du midi, à des îles de repos et de bonheur!

Il nous arrivoit souvent de nous lever au milieu

de la nuit, et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots qui fumoient leur pipe en silence. Pour tout bruit on entendoit le froissement de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu couroient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens! c'est sur-tout dans les eaux de l'abîme, et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots.... Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'océan, j'avois l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds!

Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants discuter sur le premier être, et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisoit un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étoient pliées : j'étois occupé sur le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appeloit

l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étoient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenoit un peu en avant d'eux; les matelots étoient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardoit l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparoissoit, entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeoit à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étoient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montoit avec lenteur, le reste du ciel étoit pur; vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevoit de la mer, comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle

étoit touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'océan, contemploient le soleil couchant sur les flots! Comme elle alloit à l'ame cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature; voilà ce qu'on ne sauroit peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHAPITRE X.

Instinct de la patrie.

De même que nous avons considéré les instincts des animaux, il nous faut dire quelque chose de ceux de l'homme *physique;* mais comme il réunit en lui les sentiments des diverses races de la création, tels que la tendresse paternelle, etc., il faut en choisir un qui lui soit particulier.

Or, cet instinct affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est l'*amour de la patrie*. Si cette loi n'étoit soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteroient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteroient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a pour ainsi dire attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible : les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert dans ce pays de persécutions, et plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime, qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui regrette davantage le toit paternel ! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile détruit, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins : quand on cesse d'aimer ses parents, parce

qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse en effet d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne, que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudroit changer son sort contre le premier potentat de la terre ? Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir ; par-tout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger le pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantoient aussi ses aïeux. Il dépérit s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher ; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies : la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère! comme il visitera les saintes reliques de son indigence ?

Doux trésors ! se dit-il ; chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortiroit d'un songe.

Ainsi, en nous attachant à la patrie, la Provi-

dence justifie toujours ses voies, et nous avons pour notre pays mille raisons d'amour : l'Arabe n'oublie point le puits du chameau, la gazelle, et sur-tout le cheval compagnon de ses courses ; le nègre se rappelle toujours sa case, sa zagaie, son bananier, et le sentier du zèbre et de l'éléphant.

Chez les peuples civilisés, l'amour de la patrie a fait des prodiges. Dans les desseins de Dieu il y a toujours une suite : il a fondé sur la nature l'affection pour le lieu natal, et l'animal partage en quelque degré cet instinct avec l'homme ; mais l'homme le pousse plus loin, et transforme en vertu ce qui n'étoit qu'un sentiment de convenance universelle : ainsi les lois physiques et morales de l'univers se tiennent par une chaîne admirable. Nous doutons qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie. A la guerre, cette passion fait des prodiges ; dans les lettres, elle a formé Homère et Virgile. Le poëte aveugle peint de préférence les mœurs de l'Ionie où il reçut le jour, et le cygne de Mantoue ne s'entretient que des souvenirs de son lieu natal. Né dans une cabane, et chassé de l'héritage de ses aïeux, ces deux circonstances semblent avoir singulièrement influé sur son génie ; elles lui ont donné cette teinte de tristesse qui en fait un des principaux charmes ; il rappelle sans

cesse ces évènements, et l'on voit qu'*il se souvient toujours de cet Argos* où il passa sa jeunesse;

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Mais la religion chrétienne est encore venue rendre à l'amour de la patrie sa véritable mesure. Ce sentiment a produit des crimes chez les anciens, parce qu'il étoit poussé à l'excès. Le christianisme en a fait un amour *principal*, et non pas un amour *exclusif ;* avant tout, il nous ordonne d'être justes; il veut que nous chérissions la famille d'Adam, puisqu'elle est la nôtre, quoique nos concitoyens aient le premier droit à notre attachement. Cette morale étoit inconnue avant la mission du législateur des chrétiens; c'est à tort qu'on a prétendu qu'il vouloit anéantir les passions: Dieu ne détruit point son ouvrage. L'évangile n'est point la mort du cœur; il en est la règle. Il est à nos sentiments ce que le goût est aux arts; il en retranche ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré, de faux, de commun, de trivial; il leur laisse ce qu'ils ont de beau, de vrai, de sage. La religion chrétienne, bien entendue, n'est que la nature primitive lavée de la tache originelle.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays que nous sentons sur-tout l'instinct qui nous y attache. Au défaut de réalité, on cherche

à se repaître de songes. Tantôt c'est une cabane qu'on aura disposée comme le toit paternel; tantôt c'est un bois, un vallon, un coteau, à qui l'on fera porter quelques unes de ces douces appellations de la patrie. Andromaque donne le nom du *Simoïs* à un *ruisseau*. Et quelle touchante vérité dans *ce petit ruisseau*, qui retrace un *grand fleuve* de la terre natale! Loin des bords qui nous ont vus naître, la nature est comme diminuée, et ne nous paroît plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Une autre ruse de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil. L'ame semble se répandre jusque sur les choses inanimées qui ont partagé nos destins : une partie de notre vie reste attachée à la couche où reposa notre bonheur, et sur-tout à celle où veilla notre infortune.

Pour peindre cette langueur d'ame qu'on éprouve hors de sa patrie, le peuple dit, *cet homme a le mal du pays*. C'est véritablement un mal, et qui ne se peut guérir que par le retour. Mais pour peu que l'absence ait été de quelques années, que retrouve-t-on aux lieux qui nous ont vus naître? Combien existe-t-il d'hommes de ceux que nous

y avions laissés pleins de vie? Là, sont des tombeaux où étoient des palais ; là, des palais où étoient des tombeaux; le champ paternel est livré aux ronces ou à une charrue étrangère, et l'arbre sous lequel on fut nourri est abattu.

On dit qu'un Français, obligé de fuir pendant la terreur, avoit acheté, de quelques deniers qui lui restoient, une barque sur le Rhin; il s'y étoit logé avec sa femme et ses deux enfants. N'ayant point d'argent, il n'y avoit point pour lui d'hospitalité. Quand on le chassoit d'un rivage, il passoit, sans se plaindre, à l'autre bord; souvent poursuivi sur les deux rives, il étoit obligé de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Il pêchoit pour nourrir sa famille, mais les hommes lui disputoient encore les secours de la Providence. La nuit, il alloit cueillir des herbes sèches pour faire un peu de feu, et sa femme demeuroit dans de mortelles angoisses jusqu'à son retour. Cette famille n'avoit pas sur le globe un seul coin de terre où elle osât mettre le pied. Obligée de se faire sauvage entre quatre nations civilisées, toute sa consolation étoit, en errant dans le voisinage de la France, de respirer quelquefois un air qui avoit passé sur son pays.

Si l'on nous demandoit quelles sont donc ces fortes attaches par lesquelles nous sommes enchaî-

nés au lieu natal, nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir du vieux précepteur qui nous éleva, des jeunes compagnons de notre enfance; c'est peut-être les soins que nous avons reçus d'une nourrice, d'un *domestique* âgé, partie si essentielle de la maison (*domûs*); enfin, ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même les plus triviales : un chien qui aboyoit la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenoit tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on voyoit au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique, voilà tout; mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux la réalité d'une Providence, qu'ils ne pourroient être la source de l'amour de la patrie et des grandes vertus que cet amour fait naître, si une volonté suprême ne l'avoit ordonné ainsi.

LIVRE SECOND.

IMMORTALITÉ DE L'AME, PROUVÉE PAR LA MORALE ET LE SENTIMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Désir de bonheur dans l'homme.

QUAND il n'y auroit d'autres preuves de l'existence de Dieu que les merveilles de la nature, ces preuves sont si fortes, qu'elles suffiroient pour convaincre tout homme qui ne cherche que la vérité. Mais si ceux qui nient la Providence ne peuvent expliquer sans elle les miracles de la création, ils sont encore plus embarrassés pour répondre aux objections de leur propre cœur. En renonçant à l'Être suprême, ils sont obligés de renoncer à une autre vie; et cependant leur ame les agite, elle se présente pour ainsi dire devant eux, et les force, en dépit des sophismes, à confesser son existence et son immortalité.

Qu'on nous dise d'abord, si l'ame s'éteint au tombeau, d'où nous vient ce désir de bonheur qui

nous tourmente. Nos passions ici-bas se peuvent aisément rassasier : l'amour, l'ambition, la colère, ont une plénitude assurée de jouissance : le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet ; car on ne sait ce que c'est que cette félicité qu'on désire. Il faut convenir que si tout est *matière*, la *nature* s'est ici étrangement trompée ; elle a fait un sentiment qui ne s'applique à rien.

Il est certain que notre ame demande éternellement : à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore ; l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne : elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions. Enfin gonflée et non rassasiée de ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu, où viennent se réunir les idées de l'infini, en perfection, en temps et en espace.

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau ; s'il est certain que les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'ame et en augmenter le vide, il faut en conclure qu'il y a quelque chose au-delà du temps. *Vincula hujus mundi*, dit saint Augustin, *asperitatem habent veram, jucunditatem falsam ;*

certum dolorem, incertam voluptatem ; durum laborem, timidam quietem ; rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem. « Le monde a des liens « pleins d'une véritable âpreté et d'une fausse « douceur; des douleurs certaines, des plaisirs « incertains; un travail dur, un repos inquiet; « des choses pleines de misère, et une espérance « vide de bonheur. » Loin de nous plaindre que le désir de félicité ait été placé dans ce monde, et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de Dieu. Puisqu'il faut tôt ou tard sortir de la vie, la Providence a mis au-delà du terme un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau : quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable pour l'engager à passer.

CHAPITRE II.

Du remords et de la conscience.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre ame. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une

prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet; il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des caractères funestes. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage, il découvre le goût du poison dans le mets qu'il a lui-même apprêté; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence, et sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché.

O conscience! ne serois-tu qu'un fantôme de l'imagination, ou la peur des châtiments des hommes? Je m'interroge; je me fais cette question : « Si tu pouvois, par un seul désir, tuer un homme « à la Chine, et hériter de sa fortune en Europe, « avec la conviction surnaturelle qu'on n'en sau- « roit jamais rien, consentirois-tu à former ce

« désir? » J'ai beau m'exagérer mon indigence, j'ai beau vouloir atténuer cet homicide, en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout à coup sans douleur, qu'il n'avoit point d'héritier, que même à sa mort ses biens seront perdus pour l'État; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies et de chagrins, j'ai beau me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre; malgré mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience.

C'est donc une triste nécessité que d'être obligé de nier le remords, pour nier l'immortalité de l'ame et l'existence d'un Dieu vengeur. Toutefois nous n'ignorons pas que l'athéisme, poussé à bout, a recours à cette dénégation honteuse. Le sophiste, dans le paroxysme de la goutte, s'écrioit: « O douleur! je n'avouerai jamais que tu sois un « mal! » Et quand il seroit vrai qu'il se trouvât des hommes assez infortunés pour étouffer le cri du remords, qu'en résulteroit-il? Ne jugeons point celui qui a l'usage de ses membres par le paralytique qui ne se sert plus des siens; le crime, à son dernier degré, est un poison qui cautérise la

conscience : en renversant la religion, on a détruit (*c*) le seul remède qui pouvoit rétablir la sensibilité dans les parties mortes du cœur. Cette étonnante religion de J. C. étoit une sorte de supplément à ce qui manquoit aux hommes. Devenoit-on coupable *par excès*, par trop de prospérité, par violence de caractère, elle étoit là pour nous avertir de l'inconstance de la fortune et du danger des emportements. Étoit-ce, au contraire, *par défaut* qu'on étoit exposé, par indigence de biens, par indifférence d'ame, elle nous apprenoit à mépriser les richesses, en même-temps qu'elle réchauffoit nos glaces, et nous donnoit pour ainsi dire des passions. Avec le criminel sur-tout, sa charité étoit inépuisable : il n'y avoit point d'homme si souillé qu'elle n'admît à repentir, point de lépreux si dégoûtant qu'elle ne touchât de ses mains pures. Pour le passé, elle ne demandoit qu'un remords; pour l'avenir, qu'une vertu : *Ubi autem abundavit delictum*, disoit-elle, *superabundavit gratia.* « La grace a sur-« abondé où avoit abondé le crime. » Toujours prêt à avertir le pécheur, le fils de Dieu avoit établi sa religion comme une seconde conscience pour le coupable qui auroit eu le malheur de perdre la conscience naturelle; conscience évangélique, pleine de pitié et de douceur, et à la-

quelle J. C. avoit accordé le droit de faire grace, que n'a pas la première.

Après avoir parlé du remords qui suit le crime, il seroit inutile de parler de la satisfaction qui accompagne la vertu. Le contentement intérieur qu'on éprouve en faisant une bonne œuvre n'est pas plus une combinaison de la matière, que le reproche de la conscience lorsqu'on commet une méchante action n'est la crainte des lois.

Si des sophistes soutiennent que la vertu n'est qu'un amour-propre déguisé, et que la pitié n'est qu'un amour de soi-même, ne leur demandons point s'ils n'ont jamais rien senti dans leurs entrailles après avoir soulagé un malheureux, ou si c'est la crainte de retomber en enfance qui les attendrit sur l'innocence du nouveau-né.

Nous penserions faire injure aux lecteurs, en nous arrêtant à montrer comment l'immortalité de l'ame et l'existence de Dieu se prouvent par cette voix intérieure appelée conscience. « Il y a « dans l'homme, dit Cicéron, une puissance qui « porte au bien et détourne du mal, non seule- « ment antérieure à la naissance des peuples et des « villes, mais aussi ancienne que ce Dieu par qui « le ciel et la terre subsistent et sont gouvernés ; « car la raison est un attribut essentiel de l'intel- « ligence divine; et cette raison qui est en Dieu

« détermine nécessairement ce qui est vice et « vertu. »

CHAPITRE III.

Qu'il n'y a point de morale, s'il n'y a point d'autre vie. Présomption en faveur de l'ame, tirée du respect de l'homme pour les tombeaux.

La morale est la base de la société; mais si tout est matière en nous, il n'y a réellement ni vice ni vertu, et conséquemment plus de morale. Nos lois, toujours *relatives* et *changeantes*, ne peuvent servir de point d'appui à la morale toujours *absolue* et *inaltérable*; il faut donc qu'elle ait sa source dans un monde plus stable que celui-ci, et des garants plus sûrs que des récompenses précaires ou des châtiments passagers. Quelques philosophes ont cru que la religion avoit été *inventée* pour la soutenir; ils ne se sont pas aperçus qu'ils prenoient l'effet pour la cause. Ce n'est pas la religion qui découle de la morale, c'est la morale qui naît de la religion, puisqu'il est certain (comme nous venons de le dire) que la morale ne peut avoir son principe dans l'homme *physique* ou la *simple matière*, puisqu'il est certain que quand les hommes perdent l'idée de Dieu, ils se préci-

pitent dans tous les crimes, en dépit des lois et des bourreaux.

Une religion qui a voulu s'élever sur les ruines du christianisme, et qui a cru mieux faire que l'Évangile, a déroulé dans nos églises ce précepte du décalogue : *Enfants, honorez vos pères et mères.* Pourquoi les *théophilanthropes* ont-ils retranché la dernière partie du précepte, *afin de vivre longuement?* C'est qu'une misère secrète leur a appris que l'homme qui n'a rien ne peut rien donner. Comment auroit-il promis des années, celui qui n'est pas assuré de vivre deux moments? Tu me fais présent de la vie, lui auroit-on dit, et tu ne vois pas que tu tombes en poussière! Comme Jéhovah, tu m'assures une longue existence, et as-tu, comme lui, l'éternité pour y puiser des jours? Imprudent! l'heure où tu vis n'est pas même à toi; tu ne possèdes en propre que la mort : que tireras-tu donc du fond de ton sépulcre, hors le néant, pour récompenser ma vertu?

Enfin, il y a une autre preuve morale de l'immortalité de l'ame sur laquelle il faut insister, c'est la vénération des hommes pour les tombeaux. Là, par un charme invincible, la vie est attachée à la mort; là, la nature humaine se montre supérieure au reste de la création, et déclare ses hautes destinées. La bête connoît-elle le cercueil et s'in-

quiète-t-elle de ses cendres? Que lui font les ossements de son père, ou plutôt sait-elle quel est son père, après que les besoins de l'enfance sont passés? D'où nous vient donc là puissante idée que nous avons du trépas? Quelques grains de poussière mériteroient-ils nos hommages? Non, sans doute; nous respectons les cendres de nos ancêtres parce qu'une voix nous dit que tout n'est pas éteint en eux, et c'est cette voix qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre : tous sont également persuadés que le sommeil n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse.

CHAPITRE IV.

Effets de l'athéisme.

Il y a deux sortes d'athées bien distinctes : les premiers, conséquents dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, par conséquent point de différence essentielle entre le bien et le mal; que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. Les seconds sont les honnêtes gens de l'athéisme, les hypocrites de l'incrédulité; absurdes personnages qui, avec une douceur feinte, se porteroient à tous les excès pour soutenir leur système; ils vous appelle-

roient *mon frère* en vous égorgeant; les mots de morale et d'humanité sont incessamment dans leurs bouches : ils sont triplement méchants, car ils joignent aux vices de l'athée l'intolérance du sectaire et l'amour-propre de l'auteur.

Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur ni la vertu, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux : c'est ce qu'il convient d'examiner.

Si une chose doit être estimée en raison de son plus ou moins d'utilité, l'athéisme est bien méprisable, car il n'est bon à personne.

Parcourons la vie humaine : commençons par les pauvres et les infortunés, puisqu'ils font la majorité sur la terre. Eh bien ! innombrable famille des misérables, est-ce à vous que l'athéisme est utile? Répondez. Quoi! pas une voix! pas une seule voix! J'entends un cantique d'espérance, et des soupirs qui montent vers le Seigneur! Ceux-ci croient : passons aux heureux.

Il nous semble que l'homme heureux n'a aucun intérêt à être athée. Il est si doux pour lui de songer que ses jours se prolongeront au-delà de la vie! Avecquel désespoir ne quitteroit-il pas ce monde, s'il croyoit se séparer pour toujours du bonheur! En vain tous les biens du siècle s'accumuleroient

sur sa tête; ils ne serviroient qu'à lui rendre le néant plus affreux. Le riche peut aussi se tenir assuré que la religion augmentera ses plaisirs, en y mêlant une tendresse ineffable; son cœur ne s'endurcira point; il ne sera point rassasié par la jouissance, inévitable écueil des longues prospérités : la religion prévient la sécheresse de l'ame; c'est ce que vouloit dire cette huile sainte avec laquelle le christianisme consacroit la royauté, la jeunesse et la mort, pour les empêcher d'être stériles.

Le guerrier s'avance au combat: sera-t-il athée, cet enfant de la gloire? Celui qui cherche une vie sans fin consentira-t-il à finir? Paroissez sur vos nues tonnantes, innombrables soldats, antiques légions de la patrie! Fameuses milices de la France, et maintenant milices du ciel, paroissez! Dites aux héros de notre âge, du haut de la cité sainte, que le brave n'est pas tout entier au tombeau, et qu'il reste après lui quelque chose de plus qu'une vaine renommée.....

Étoit-ce un incrédule que ce saint Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidèles? Duguesclin, dont le cercueil prenoit des villes; Bayard, chevalier sans peur et sans reproches; le vieux connétable de Montmorency, qui disoit son chapelet au milieu des camps, étoient-ils des hommes sans

foi? O temps plus merveilleux encore, où un Bossuet ramenoit un Turenne dans le sein de l'Église!

Il n'est point de caractère plus admirable que celui du héros chrétien : le peuple qu'il défend le regarde comme son père; il protège le laboureur et les moissons, il écarte les injustices : c'est une espèce d'ange de la guerre que Dieu envoie pour adoucir ce fléau. Les villes ouvrent leurs portes au seul bruit de sa justice, les remparts tombent devant ses vertus; il est l'amour du soldat et l'idole des nations; il mêle au courage du guerrier la charité évangélique; sa conversation touche et instruit, ses paroles ont une grace de simplicité parfaite; on est étonné de trouver tant de douceur dans un homme accoutumé à vivre au milieu des périls : ainsi le miel se cache sous l'écorce d'un chêne qui a bravé les orages.

Concluons que, sous aucun rapport, l'athéisme n'est bon au guerrier.

Nous ne voyons pas qu'il soit plus utile dans les états de la nature, que dans les conditions de la société. Si la morale porte toute entière sur le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, un père, un fils, des époux, n'ont aucun intérêt à être incrédules. Eh! comment, par exemple, concevoir qu'une femme puisse

être athée? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Être le plus foible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes; qui le soutiendra cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au-delà d'une existence éphémère? Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à cette sorte d'attraits.

La femme qui prend plaisir à se voiler, qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses graces et de sa pensée, qui peut être devinée mais non connue, qui séduit sur-tout par son ignorance, qui fut formée pour la vertu, la pudeur et l'amour, cette femme, renonçant au doux instinct de son sexe, ira d'une main foible et téméraire chercher à soulever l'épais rideau qui couvre la Divinité! A qui pense-t-elle plaire par cet effort sacrilège? Croit-elle, en joignant ses ridicules blasphèmes et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa et aux sophismes des Bayle, nous donner une grande idée de son génie? Sans doute elle n'a pas dessein de se choisir un époux. Quel homme de bon sens voudroit s'associer une compagne impie?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs : elle passe ses jours, ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vide, son ame creuse; l'ennui la dévore; elle n'a ni Dieu ni soins domestiques pour remplir l'abîme de ses moments.

Le jour vengeur approche; le Temps arrive, menant la Vieillesse par la main. Le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil du logis de la femme incrédule; elle l'aperçoit, et pousse un cri. Mais qui peut entendre sa voix? Est-ce un époux? il n'y en a plus pour elle; depuis long-temps il s'est éloigné du théâtre de son déshonneur. Sont-ce des enfants? Perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère? Si elle regarde dans le passé, elle n'aperçoit qu'un désert où ses vertus n'ont point laissé de traces. Pour la première fois, sa triste pensée se tourne vers le ciel; elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile! la dernière punition de l'athéisme dans ce monde est de désirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand, au bout de sa carrière, on reconnoit les mensonges d'une fausse philosophie, on voudroit revenir à Dieu, et il n'est plus temps : l'es-

prit, abruti par l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh ! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se retirent à la fois! Elle meurt, cette femme; elle expire entre les bras d'une garde payée ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours. Un chétif cercueil renferme l'infortunée : on ne voit à ses funérailles ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs, digne cortège qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement un fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi; il s'étonne de l'abandon de cette bière, et demande le nom du mort à ceux qui vont jeter aux vers le cadavre qui leur fut promis par la femme athée.

Que différent est le sort de la femme religieuse! Ses jours sont environnés de joie, sa vie est pleine d'amour : son époux, ses enfants, ses domestiques, la respectent et la chérissent : tous reposent en elle une aveugle confiance, parce qu'ils croient fermement à la fidélité de celle qui est fidèle à son Dieu. La foi de cette chrétienne se fortifie par son bonheur, et son bonheur par sa foi : elle croit en Dieu parce qu'elle est heureuse, et elle est heureuse parce qu'elle croit en Dieu.

Il suffit qu'une mère voie sourire son enfant pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême. La bonté de la Providence se montre toute entière dans le berceau de l'homme. Quels accords touchants! ne seroient-ils que les effets d'une insensible matière? L'enfant naît, la mamelle est pleine; la bouche du jeune convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel : il croît, le lait devient plus nourrissant : on le sèvre; la merveilleuse fontaine tarit. Cette femme si foible a tout à coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues que ne pourroit supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avoit jamais eue? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser! ses soins semblent être le fruit de l'expérience de toute sa vie; et cependant c'est là son premier né! Le moindre bruit épouvantoit la vierge; où sont les armées, les foudres, les périls, qui feront pâlir la mère? Jadis il falloit à cette femme une nourriture délicate, une robe fine, une couche molle; le moindre souffle de l'air l'incommodoit : à présent, un pain grossier, un vêtement de bure, une poignée de paille, la pluie et les vents ne lui importent guère, tandis

qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

Il faudroit être bien obstiné pour ne pas embrasser le parti où non seulement la raison trouve le plus grand nombre de preuves, mais où la morale, le bonheur, l'espérance, l'instinct même et les désirs de l'ame nous portent naturellement.

La religion ne se sert que de preuves générales; elle ne juge que sur l'ordonnance des cieux, sur les lois de l'univers; elle ne voit que les graces de la nature, les instincts charmants des animaux, et leurs convenances avec l'homme.

L'athéisme ne vous apporte que de honteuses exceptions, il n'aperçoit que des désordres, des marais, des volcans, des bêtes nuisibles, et, comme s'il cherchoit à se cacher dans la boue, il interroge les reptiles et les insectes, pour lui fournir des preuves contre Dieu.

La religion ne parle que de la grandeur et de la beauté de l'homme :

L'athéisme a toujours la lèpre et la peste à vous offrir.

La religion tire ses raisons de la sensibilité de l'ame, des plus doux attachements de la vie, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle :

L'athéisme réduit tout à l'instinct de la bête; et, pour premier argument de son système, il vous étale un cœur que rien ne peut toucher.

Enfin, dans le culte du chrétien on nous assure que nos maux auront un terme; on nous console, on essuie nos pleurs, on nous promet une autre vie :

Dans le culte de l'athée, les Douleurs humaines font fumer l'encens, la Mort est le sacrificateur, l'autel un Cercueil, et le Néant la divinité.

CHAPITRE V.

Dogmes du Christianisme. État des peines et des récompenses dans une autre vie. Élysée antique.

L'EXISTENCE d'un Être suprême une fois reconnue, et l'immortalité de l'ame accordée, il n'y a plus, quant au fond, de difficulté à admettre un état de récompenses et de châtiments après cette vie : les deux premiers dogmes entraînent de nécessité le troisième. Il ne s'agit donc que de faire voir combien celui-ci est moral et poétique dans les opinions chrétiennes, et combien la religion évangélique se montre encore ici supérieure à tous les cultes de la terre.

Dans l'Élysée des anciens on ne trouve que des

héros et des hommes qui avoient été heureux ou éclatants dans le monde; les enfants, et apparemment les esclaves et les hommes obscurs (c'est-à-dire l'infortune et l'innocence) étoient relégués aux enfers. Et quelles récompenses pour la vertu, que ces banquets et ces danses dont l'éternelle durée suffiroit pour en faire un des tourments du Tartare!

Les récompenses que le christianisme promet à la vertu, et les châtiments qu'il annonce au crime, se font reconnoître au premier coup-d'œil pour les véritables. Le ciel et l'enfer des chrétiens ne sont point imaginés d'après les mœurs particulières d'un peuple, mais ils sont fondés sur des idées générales qui conviennent à toutes les nations et à toutes les classes de la société.

On dira peut-être que le christianisme ne fait que répéter ici les leçons des écoles de Platon et de Pythagore. On convient donc au moins que la religion chrétienne n'est pas la religion des *petits esprits*, puisqu'on avoue que ces dogmes sont ceux des *sages*?

En effet, les Gentils reprochoient aux premiers fidèles de n'être qu'une secte de philosophes; mais fût-il certain (ce qui n'est pas prouvé) que l'antiquité eût, touchant un état futur, les mêmes notions que le christianisme; autre est toutefois

une vérité renfermée dans un petit cercle de disciples choisis, autre une vérité qui est devenue la manne commune du peuple. Ce que les beaux génies de la Grèce ont trouvé par un dernier effort de raison s'enseigne publiquement aux carrefours de nos cités; et le manœuvre peut acheter pour quelques deniers, dans le catéchisme de ses enfants, les secrets les plus sublimes des sectes antiques.

.... Et qu'y a-t-il de plus beau et de plus consolant que ce dogme du purgatoire, par qui nous sommes enseignés que les prières et les bonnes œuvres des mortels hâtent la délivrance des âmes! Admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine! Ma vertu, à moi chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens; et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres. Poëtes chrétiens, les prières de vos Nisus atteindront un Euryale au-delà du tombeau; vos riches pourront partager leur superflu avec le pauvre; et pour le plaisir qu'ils auront eu à faire cette simple, cette agréable action, Dieu les en récompensera encore en retirant leur père et leur mère d'un lieu de peines! C'est une belle

chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable donne peut-être à une ame délivrée une place éternelle à la table du Seigneur.

CHAPITRE VI.

Jugement dernier.

RIEN n'est plus frappant et plus formidable que ce moment de la fin des siècles annoncé par le christianisme.

En ce temps-là, des signes se manifesteront dans les cieux; le puits de l'abîme s'ouvrira; les sept anges verseront les sept coupes pleines de la colère; les peuples s'entre-tueront; les mères entendront leurs fruits se plaindre dans leur sein, et la Mort parcourra les royaumes sur son cheval pâle.

Cependant la terre chancelle sur ses bases, la lune se couvre d'un voile sanglant, les astres pendent à demi détachés de leur voûte : l'agonie du monde commence. Tout à coup l'heure fatale vient à frapper; Dieu suspend les flots de la création, et le monde a passé comme un fleuve tari.

Alors se fait entendre la trompette de l'ange du jugement; il crie: *Morts! levez-vous*: SURGITE,

MORTUI! Les sépulcres se fendent, le genre humain sort du tombeau, et les races s'assemblent dans Josaphat.

Le Fils de l'Homme apparoît sur les nuées; les puissances de l'enfer remontent du fond de l'abîme, pour assister au dernier arrêt prononcé sur les siècles; les boucs et les brebis sont séparés; les méchants s'enfoncent dans le gouffre, les justes montent dans les cieux : Dieu rentre dans son repos, et par-tout règne l'éternité.

CHAPITRE VII.

Bonheur des Justes.

ON demande quelle est cette plénitude de bonheur céleste promise à la vertu par le christianisme; on se plaint de sa trop grande mysticité : « du moins, dans le système mythologique, dit-on, « on pouvoit se former une image des plaisirs des « ombres heureuses; mais comment comprendre « la félicité des élus! »

Fénélon l'a cependant devinée cette félicité, lorsqu'il fait descendre Télémaque au séjour des mânes : son élysée est visiblement un paradis chrétien. Comparez sa description à l'élysée de l'Énéide, et vous verrez quels progrès le christianisme a fait faire à la raison et au cœur de l'homme.

« Une lumière pure et douce se répand autour « des corps de ces hommes justes, et les environne « de ses rayons comme d'un vêtement : cette lu- « mière n'est point semblable à la lumière sombre « qui éclaire les yeux des misérables mortels, et « qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire « céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subti- « lement les corps les plus épais, que les rayons « du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'é- « blouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux, « et porte dans le fond de l'ame je ne sais quelle « sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bien- « heureux sont nourris; elle sort d'eux, et elle y « entre; elle les pénètre, et s'incorpore à eux « comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la « voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait « naître en eux une source intarissable de paix et « de joie : ils sont plongés dans cet abîme de dé- « lices comme les poissons dans la mer; ils ne « veulent plus rien; ils ont tout, sans rien avoir; « car ce goût de lumière pure apaise la faim de « leur cœur. . . . . .

. . . . . .

« Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, « une gloire toute divine est peinte sur leur visage : « mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; « c'est une joie douce, noble, pleine de majesté;

« c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu « qui les transporte : ils sont sans interruption, à « chaque moment, dans le même saisissement de « cœur où est une mère qui revoit son cher fils « qu'elle avoit cru mort; et cette joie, qui échappe « bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de « ces hommes. »

Les plus belles pages du Phédon sont moins divines que cette peinture; et cependant Fénélon, resserré dans les bornes de sa fiction, n'a pu attribuer aux ombres tout le bonheur qu'il eût retracé dans les véritables élus.

Le plus pur de nos sentiments dans ce monde c'est l'admiration; mais cette admiration terrestre est toujours mêlée de foiblesse, soit dans l'objet qui admire, soit dans l'objet admiré. Qu'on imagine donc un être parfait, source de tous les êtres, en qui se voit clairement et saintement tout ce qui fut, est, et sera; que l'on suppose en même temps une ame exempte d'envie et de besoins, incorruptible, inaltérable, infatigable, capable d'une attention sans fin; qu'on se la figure contemplant le Tout-Puissant, découvrant sans cesse en lui de nouvelles connoissances et de nouvelles perfections, passant d'admiration en admiration, et ne s'apercevant de son existence que par le sentiment prolongé de cette admiration même;

concevez de plus Dieu comme souveraine beauté, comme principe universel d'amour; représentez-vous toutes les amitiés de la terre venant se perdre ou se réunir dans cet abîme de sentiments, ainsi que des gouttes d'eau dans la mer, de sorte que l'ame fortunée aime Dieu uniquement, sans pourtant cesser d'aimer les amis qu'elle eut ici-bas; persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point: alors vous aurez une idée, à la vérité très imparfaite, de la félicité des justes; alors vous comprendrez que tout ce que le cœur des bienheureux peut faire entendre, c'est ce cri de *Saint! Saint! Saint!* qui meurt et renaît éternellement dans l'extase éternelle des cieux.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA BIBLE, DE JÉSUS-CHRIST, DE LA HIÉRARCHIE ECCLÉSIASTIQUE, DES DOGMES CHRÉTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Écriture et de son excellence.

C'est un corps d'ouvrage bien singulier que celui qui commence par la Genèse, et qui finit par l'Apocalypse; qui s'annonce par le style le plus clair, et qui se termine par le ton le plus figuré. Ne diroit-on pas que tout est grand et simple dans Moïse, comme cette création du monde, et cette innocence des hommes primitifs qu'il nous peint; et que tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophète, comme ces sociétés corrompues et cette fin du monde qu'il nous représente?

Les productions les plus étrangères à nos mœurs, les livres sacrés des nations infidèles, le Zend-Avesta des Parsis, le Veidam des Brames, le Coran des Turcs, les Edda des Scandinaves, les

maximes de Confucius, les poëmes Sanscrit, ne nous surprennent point, nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines; ils ont quelque chose de commun entre eux, et dans le ton et dans la pensée. La Bible seule ne ressemble à rien; c'est un monument détaché des autres. Expliquez-la à un Tartare, à un Cafre, à un Canadien; mettez-la entre les mains d'un Bonze ou d'un Derviche, ils en seront également étonnés. Fait qui tient du miracle! Vingt auteurs, vivant à des époques très éloignées les unes des autres, ont travaillé aux livres saints; et quoiqu'ils aient employé vingt styles divers, ces styles, toujours inimitables, ne se rencontrent dans aucune composition. Le nouveau Testament, si différent de l'ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci cette étonnante originalité.

Ce n'est pas la seule chose extraordinaire que les hommes s'accordent à trouver dans l'Écriture: ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose dans cette même Bible. Déistes et athées, grands et petits, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent, et que les autres dénigrent. Il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer dans

la Bible un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événements possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences dans un livre écrit de la main des hommes. Or, il est certain qu'on trouve dans l'Écriture,

L'origine du monde et l'annonce de sa fin;

La base des sciences humaines;

Les préceptes politiques, depuis le gouvernement du père de famille jusqu'au despotisme, depuis l'âge pastoral jusqu'au siècle de corruption;

Les préceptes moraux applicables à la prospérité et à l'infortune, aux rangs les plus élevés comme aux rangs les plus humbles de la vie;

Enfin, toutes les sortes de styles; styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes.

CHAPITRE II.

Trace de l'inspiration divine dans le style des livres saints.

Entre ces styles divins, trois sur-tout se font remarquer.

1° Le style historique, tel que celui de la Genèse, du Deutéronome, de Job, etc;

2° La poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les psaumes, dans les prophètes et dans les traités moraux, etc;

3° Le style évangélique.

Le premier de ces trois styles, avec un charme plus grand qu'on ne peut dire, tantôt imite la narration de l'épopée, comme dans l'aventure de Joseph, tantôt emprunte les mouvements de l'ode, comme après le passage de la mer Rouge; ici soupire les élégies du saint Arabe (Job), là chante avec Ruth d'attendrissantes bucoliques. Ce peuple, dont tous les pas sont marqués par des phénomènes; ce peuple pour qui le soleil s'arrête, le rocher verse des eaux, le ciel prodigue la manne; ce peuple ne pouvoit avoir des fastes ordinaires. Les formes connues changent à son égard : ses révolutions sont tour à tour racontées avec la trompette, la lyre et le chalumeau, et le style de son histoire est lui-même un continuel miracle, qui porte témoignage de la vérité des miracles dont il perpétue le souvenir.

On est merveilleusement étonné d'un bout de la Bible à l'autre. Qu'y a-t-il de comparable à l'ouverture de la Genèse? Cette simplicité du langage, en raison inverse de la magnificence des faits, nous semble le dernier effort du génie.

In principio creavit Deus cœlum et terram.

Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi; et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Dixitque Deus : fiat lux. Et facta est lux. Et vidit Deus lucem quòd esset bona : et divisit lucem à tenebris (*d*).

On ne montre pas comment un pareil style est beau, et si quelqu'un le critiquoit, on ne sauroit que répondre. Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines; cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante : c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes, pour leur faire comprendre ces merveilles, mais c'est toujours Dieu.

Quand on songe que Moïse est le plus ancien historien du monde; quand on remarque qu'il n'a mêlé aucune fable à ses récits; quand on le considère comme le libérateur d'un grand peuple, comme l'auteur d'une des plus belles législations connues, et comme l'écrivain le plus sublime qui ait jamais existé; lorsqu'on le voit flotter dans son berceau sur le Nil, se cacher ensuite dans les dé-

serts pendant plusieurs années, puis revenir pour entr'ouvrir la mer, faire couler les sources du rocher, s'entretenir avec Dieu dans la nue, et disparoître enfin sur le sommet d'une montagne, on entre dans un grand étonnement : mais lorsque sous les rapports chrétiens on vient à penser que l'histoire des Israélites est non seulement l'histoire réelle des anciens jours, mais encore la figure des temps modernes; que chaque fait est double, et contient en lui-même une *vérité historique* et un *mystère;* que le peuple juif est un abrégé symbolique de la race humaine, représentant dans ses aventures tout ce qui est arrivé et tout ce qui doit arriver dans l'univers; que Jérusalem doit être toujours prise pour une autre cité, Sion pour une autre montagne, la terre promise pour une autre terre, et la vocation d'Abraham pour une autre vocation ; lorsqu'on fait réflexion que l'homme *moral* est aussi caché sous l'homme *physique* dans cette histoire; que la chute d'Adam, le sang d'Abel, la nudité violée de Noé, et la malédiction de ce père sur un fils, se manifestent encore aujourd'hui dans l'enfantement douloureux de la femme, dans la misère et l'orgueil de l'homme, dans les flots de sang qui inondent le globe depuis le fratricide de Caïn, dans les races maudites descendues de Cham, qui habitent une des plus

belles parties de la terre * ; enfin, quand on voit le fils promis à David venir à point nommé rétablir la vraie morale et la vraie religion, réunir les peuples, substituer le sacrifice de l'homme intérieur aux holocaustes sanglants, alors on manque de paroles, ou l'on est prêt à s'écrier avec le prophète : « Dieu est notre roi avant tous les temps. » *Deus autem rex noster ante secula.*

C'est dans Job que le style historique de la Bible prend, comme nous l'avons dit, le ton de l'élégie. Aucun écrivain n'a poussé la tristesse de l'ame au degré où elle a été portée par le saint Arabe, pas même Jérémie, *qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs*, comme parle Bossuet. Il est vrai que les images empruntées de la nature du midi, les sables du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, conviennent singulièrement au langage et au sentiment d'un cœur malheureux; mais il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme *individuel*, si misérable qu'il soit, ne peut tirer de tels soupirs de son ame. Job est la figure de l'*humanité souffrante*, et l'écrivain inspiré a trouvé assez de plaintes pour la multitude des maux partagés entre la race humaine. De plus, comme dans

* Les Nègres.

l'Écriture tout a un rapport final avec la nouvelle alliance, on pourroit croire que les élégies de Job se préparoient aussi pour les jours de deuil de l'Église de Jésus-Christ : Dieu faisoit composer par ses prophètes des cantiques funèbres dignes des morts chrétiens, deux mille ans avant que ces morts sacrés eussent conquis la vie éternelle.

« Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit en « laquelle il a été dit : Un homme a été conçu* ! ».

Étrange manière de gémir! Il n'y a que l'Écriture qui ait jamais parlé ainsi.

« Je dormirois dans le silence, et je reposerois « dans mon sommeil. ».

Cette expression, *je reposerois dans* MON *sommeil*, est une chose frappante; mettez *le* sommeil, tout disparoît. Bossuet a dit : *Dormez* VOTRE *sommeil, riches de la terre, et demeurez dans* VOTRE *poussière.*

« Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, « et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

* Nous nous servons de la traduction de Sacy, à cause des personnes qui y sont accoutumées; cependant nous nous en éloignerons quelquefois, lorsque l'hébreu, les Septante ou la Vulgate même donneront un sens plus fort et plus beau.

« L'homme né de la femme vit peu de temps, et « il est rempli de beaucoup de misères. »

Cette circonstance, *né de la femme*, est une redondance merveilleuse; on voit toutes les infirmités de l'homme dans celle de sa mère. Le style le plus recherché ne peindroit pas la vanité de la vie avec la même force que ce peu de mots : « Il vit *peu de temps*, et il est rempli de *beaucoup* « de misères. »

Au reste, tout le monde connoît ce passage où Dieu daigne justifier sa puissance devant Job, en confondant la raison de l'homme; c'est pourquoi nous n'en parlons point ici.

Le troisième caractère sous lequel il nous resteroit à envisager le style *historique* de la Bible, est le caractère pastoral; mais nous aurons occasion d'en traiter avec quelque étendue dans les deux chapitres suivants *.

Quant au second style général des saintes lettres, à savoir la *poésie sacrée*, une foule de critiques s'étant exercés sur ce sujet, il seroit superflu de nous y arrêter. Qui n'a lu les chœurs d'Esther et d'Athalie, les odes de Rousseau et de

* Ces deux chapitres n'ont pas été conservés dans cet abrégé : ce qu'il y a de plus essentiel se trouvera dans les fragments placés à la fin du second volume. *Voyez* tome II, p. 173 et 182.

Malherbe? Le traité du docteur Lowth est entre les mains de tous les littérateurs, et La Harpe a donné en prose une traduction estimée du psalmiste.

Enfin, le troisième et dernier style des livres saints est celui du *Nouveau Testament*. C'est là que la sublimité des prophètes se change en une tendresse non moins sublime; c'est là que parle *l'amour divin*; c'est là que le *Verbe* s'est réellement *fait chair*. Quelle onction! quelle simplicité !.....

Chaque évangéliste a un caractère particulier, excepté saint Marc, dont l'évangile ne semble être que l'abrégé de celui de saint Matthieu. Saint Marc toutefois étoit disciple de saint Pierre, et plusieurs ont pensé qu'il a écrit sous la dictée de ce prince des apôtres. Il est digne de remarque qu'il a raconté aussi la faute de son maître. Cela nous semble un mystère sublime et touchant, que J. C. ait choisi pour chef de son Église précisément le seul de ses disciples qui l'eût renié. Tout l'esprit du christianisme est là : saint Pierre est l'Adam de la nouvelle loi; il est le père coupable et repentant des nouveaux Israélites; sa chute nous enseigne en outre que la religion chrétienne est une religion de miséricorde, et que J. C. a établi sa loi parmi les hommes sujets à l'erreur, moins encore pour l'innocence que pour le repentir.

L'évangile de saint Matthieu est sur-tout précieux pour la morale. C'est cet apôtre qui nous a transmis le plus grand nombre de ces préceptes en sentiments, qui sortoient avec tant d'abondance des entrailles de J. C.

Saint Jean a quelque chose de plus doux et de plus tendre. On reconnoît en lui *le disciple que Jésus aimoit*, le disciple qu'il voulut avoir auprès de lui au jardin des Oliviers pendant son agonie. Sublime distinction sans doute! car il n'y a que l'ami de notre ame qui soit digne d'entrer dans le mystère de nos douleurs. Jean fut encore le seul des apôtres qui accompagna le fils de l'homme jusqu'à la croix. Ce fut là que le Sauveur lui légua sa mère. *Mulier, ecce filius tuus; deindè dicit discipulo : ecce mater tua.* Mot céleste! parole ineffable! Le disciple bien-aimé, qui avoit dormi sur le sein de son maître, avoit gardé de lui une image ineffaçable; aussi le reconnut-il le premier après sa résurrection. Le cœur de Jean ne put se méprendre aux traits de son divin ami, et la foi lui vint de la charité.

Au reste, l'esprit de tout l'évangile de saint Jean est renfermé dans cette maxime qu'il alloit répétant dans sa vieillesse : cet apôtre, rempli de jours et de bonnes œuvres, ne pouvant plus faire de longs discours au nouveau peuple qu'il avoit en-

fanté à J. C., se contentoit de lui dire : *mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.*

Saint Jérôme prétend que saint Luc étoit médecin, profession si noble et si belle dans l'antiquité, et que son évangile est la médecine de l'ame. Le langage de cet apôtre est pur et élevé : on voit que c'étoit un homme versé dans les lettres, et qui connoissoit les affaires et les hommes de son temps. Il entre dans son récit à la manière des anciens historiens; vous croyez entendre Hérodote :

« 1° Comme plusieurs ont entrepris d'écrire « l'histoire des choses qui se sont accomplies « parmi nous.

« 2° Suivant le rapport que nous en ont fait « ceux qui dès le commencement les ont vues « de leurs propres yeux, et qui ont été les mi- « nistres de la parole.

« 3° J'ai cru que je devois aussi, très excellent « Théophile, après avoir été exactement informé « de toutes ces choses, depuis leur commen- « cement, vous en écrire par ordre toute l'his- « toire. »

Notre ignorance est telle aujourd'hui, qu'il y a peut-être des *gens de lettres* qui seront étonnés d'apprendre que saint Luc est un très grand écrivain dont l'évangile respire le génie de l'anti-

quité grecque et hébraïque. Qu'y a-t-il de plus beau que tout le morceau qui précède la naissance de Jésus-Christ.

« Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avoit « un prêtre nommé Zacharie, du rang d'Abia : sa « femme étoit aussi de la race d'Aaron, elle s'ap- « peloit Élisabeth.

« Ils étoient tous deux justes devant Dieu.... « Ils n'avoient point d'enfants, parcequ'Élisabeth « étoit stérile, et qu'ils étoient tous deux avancés « en âge. »

Zacharie offre un sacrifice; un ange lui *apparoît debout à côté de l'autel des parfums.* Il lui prédit qu'il aura un fils, que ce fils s'appellera Jean, qu'il sera le précurseur du Messie, *et qu'il réunira le cœur des pères et des enfants.* Le même ange va trouver ensuite *une vierge qui demeuroit en Israël,* et lui dit : « Je vous salue, ô pleine de « grace, le Seigneur est avec vous. » Marie *s'en va dans les montagnes de Judée;* elle rencontre Élisabeth, et l'enfant que celle-ci portoit dans son sein tressaille à la voix de la vierge qui devoit mettre au jour le Sauveur du monde. Élisabeth, remplie tout à coup de l'Esprit saint, élève la voix et s'écrie : « Vous êtes bénie entre toutes les « femmes; et le fruit de votre sein sera béni.

« D'où me vient le bonheur que la mère de « mon Sauveur vienne vers moi?

« Car lorsque vous m'avez saluée, votre voix « n'a pas plus tôt frappé mon oreille, que mon « enfant a tressailli de joie dans mon sein. »

Marie entonne alors le magnifique cantique : « O mon ame, glorifie le Seigneur! »

L'histoire de la crèche et des bergers vient ensuite. *Une troupe nombreuse de l'armée céleste* chante pendant la nuit, *gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* mot digne des anges, et qui est comme l'abrégé de la religion chrétienne.

Nous croyons connoître un peu l'antiquité, et nous osons assurer qu'on chercheroit long-temps chez les plus beaux génies de Rome et de la Grèce avant d'y trouver rien qui soit à la fois aussi simple et aussi merveilleux.

Quiconque lira l'évangile avec un peu d'attention y découvrira à tous moments des choses admirables, et qui échappent d'abord à cause de leur extrême simplicité. Saint Luc, par exemple, en donnant la généalogie du Christ, remonte jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations, et continuant à nommer les races, il dit : *Caïnan qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit* DEI; le simple mot

qui fuit Dei, jeté là sans commentaire et sans réflexion, pour raconter la création, l'origine, la nature, les fins et le mystère de l'homme, nous semble de la plus grande sublimité.

.... On peut peindre en quelques mots le caractère du style évangélique : c'est un ton d'autorité de père, mêlé à je ne sais quelle indulgence fraternelle, à je ne sais quelle commisération d'un Dieu, qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes.

CHAPITRE III.

De Jésus-Christ et de sa vie.

Vers le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre, les nations étoient dans l'attente de quelque personnage fameux. « Une ancienne et « constante opinion, dit Suétone, étoit répandue « dans l'Orient qu'un homme s'élèveroit de la « Judée, et obtiendroit l'empire universel. * » Tacite raconte le même fait presque dans les mêmes mots. Selon cet historien, « la plupart des « Juifs étoient convaincus, d'après un oracle con-

---

* *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur.* Suet. in Vespas.

« servé dans les anciens livres de leurs prêtres, « que dans ce temps-là (le temps de Vespasien) « l'Orient prévaudroit, et que quelqu'un, sorti « de Judée, régneroit sur le monde.*»

Joseph, parlant de la ruine de Jérusalem, rapporte que les Juifs furent principalement poussés à la révolte contre les Romains par une obscure prophétie, qui leur annonçoit que, vers cette époque, *un homme s'élèveroit parmi eux*, et *soumettroit l'univers.*

Les soixante-dix semaines de Daniel, ou les quatre cent quatre-vingt-dix ans depuis la reconstruction du temple, étoient accomplis. Origène, après avoir rapporté ces traditions des Juifs, ajoute « qu'un grand nombre d'entre eux « avouèrent Jésus-Christ pour le libérateur pro- « mis par les prophètes. »

Cependant le ciel prépare les voies du Fils de l'Homme. Les nations, long-temps désunies de mœurs, de gouvernement, de langage, entretenoient des inimitiés héréditaires; tout à coup le bruit des armes cesse, et les peuples réconciliés ou vaincus viennent se perdre dans le peuple romain.

* *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris continieri eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur.* Tacit. Hist. libr. v, 13.

D'un côté, la religion et les mœurs sont parvenues à ce degré de corruption qui produit de force un changement dans les affaires humaines; de l'autre, les dogmes de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'ame commencent à se répandre (*e*): ainsi, les chemins s'ouvrent à la doctrine évangélique, qu'une langue universelle va servir à propager.

Cet empire romain se compose de nations, les unes sauvages, les autres policées, la plupart infiniment malheureuses; la simplicité du Christ pour les premières, ses vertus morales pour les secondes, pour toutes sa miséricorde et sa charité, sont des moyens de salut que le ciel ménage; et ces moyens sont si efficaces, que, deux siècles après le Messie, Tertullien disoit déjà aux juges de Rome : « Nous ne sommes que d'hier, et nous « remplissons tout, vos cités, vos îles, vos forte- « resses, vos camps, vos colonies, vos tribus, vos « décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le « forum; nous ne vous laissons que vos temples. » *Sola relinquimus templa.*

A la grandeur des préparations naturelles s'unit l'éclat des prodiges. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient; Gabriel descend vers Marie, et un chœur d'esprits bienheureux chante au haut du ciel pendant la nuit : *Gloire à Dieu ! paix aux*

hommes! Tout à coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée : il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'asile de l'indigence; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes, mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples; il n'a point réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés; et, par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

Arrêtons-nous ici pour faire une réflexion. Nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants, devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère; il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde, fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont, au contraire, menacés par lui. Il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il triomphe ainsi de

la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre. Non, quand la voix du monde entier s'élèveroit contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniroient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix*, celui qui a offert pour objet de culte aux hommes *l'humanité souffrante, la vertu persécutée;* celui-là, nous le jurons, ne sauroit être qu'un Dieu.

Jésus-Christ apparoît au milieu des hommes, plein de grace et de vérité; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. *Ses miracles*, dit Bossuet, *tiennent plus de la bonté que de la puissance.* Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les foibles plantes et nourrit les petits oiseaux; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres; on lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence; se trouvant

au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des ames*, et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse il fait naître ses béatitudes : *Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif*, etc. Ceux qui observent ses préceptes, et ceux qui les méprisent, sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant. Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive.

Les plus violents ennemis de Jésus-Christ n'ont jamais osé attaquer sa personne. Celse, Julien, Volusien, avouent ses miracles; et Porphyre raconte que les oracles même des païens l'appeloient un homme illustre par sa piété. Tibère avoit voulu le mettre au rang des Dieux; selon Lampridius, Adrien lui avoit élevé des temples, et Alexandre Sévère le révéroit, avec les images des ames saintes, entre Orphée et Abraham. Pline a rendu un illustre témoignage à l'innocence de ces premiers chrétiens, qui suivoient de près les exemples du Rédempteur. Il n'y a point de philo-

sophes de l'antiquité à qui l'on n'ait reproché quelques vices : les patriarches même ont eu des foiblesses; le Christ seul est sans tache : c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur à la vaine gloire du monde, il poursuivoit, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes, par l'ascendant de ses vertus, à embrasser sa doctrine, et à imiter une vie qu'ils étoient contraints d'admirer (*f*).

Son caractère étoit aimable, ouvert et tendre; sa charité sans bornes. L'apôtre nous en donne une idée en deux mots : *Il alloit faisant le bien.* Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les moments de sa vie. Il aimoit, il connoissoit l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, étoit son ami; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle : « *Jérusalem, Jérusalem,* s'écrioit-il, en pensant « au jugement qui menaçoit cette cité coupable, « *j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la* « *poule rassemble ses poussins sous ses ailes;* « *mais tu ne l'as pas voulu!* » Du haut d'une colline, jetant les yeux sur cette ville condamnée

pour ses crimes à une horrible destruction, il ne put retenir ses larmes : *Il vit la cité,* dit l'apôtre, *et il pleura !* Sa tolérance ne fut pas moins remarquable quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu sur une ville de Samaritains qui lui avoit refusé l'hospitalité ; il répondit avec indignation : *Vous ne savez pas ce que vous demandez !*

Il répétoit éternellement : *Aimez-vous les uns les autres. Mon père,* s'écrioit-il sous le fer des bourreaux, *pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font.* Près de quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en larmes; il ressentit les terreurs du tombeau, les angoisses de la croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines; il se plaignit de ce que son père l'avoit abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : « *O mon père ! fais que ce calice passe* « *loin de moi ; cependant, si je dois le boire, que* « *ta volonté soit faite.* » C'est alors que ce mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Ah! si la morale la plus pure, et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ? Modèle de toutes vertus, l'amitié le voit endormi

dans le sein de saint Jean, ou léguant sa mère à ce disciple; la charité l'admire dans le jugement de la femme adultère; par-tout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent; la force de son ame brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

CHAPITRE IV.

Hiérarchie de l'Église chrétienne.

Le Christ, ayant laissé ses enseignements à ses disciples, monta sur le Tabor et disparut. Dès ce moment, l'Église subsiste dans les apôtres : elle s'établit à la fois chez les Juifs et chez les Gentils. Saint Pierre, dans une seule prédication, convertit cinq mille hommes à Jérusalem, et saint Paul reçoit sa mission pour les nations infidèles. Bientôt le prince des apôtres jette dans la capitale de l'empire romain les fondements de la puissance ecclésiastique. Les premiers Césars régnoient encore, et déjà circuloit au pied de leur trône, dans la foule, le prêtre inconnu qui devoit les remplacer au Capitole. La hiérarchie commence : Lin succède à Pierre, Clément à Lin; cette chaîne de pontifes, héritiers de l'autorité

apostolique, ne s'interrompt plus pendant dix-huit siècles, et nous unit à Jésus-Christ (*g*).

Avec la dignité épiscopale on voit s'établir, dès le principe, les deux autres grandes divisions de la hiérarchie, le *Sacerdoce* et le *diaconat*.

Quoiqu'il ne soit fait mention, pour la première fois, des métropolitains ou des archevêques qu'au concile de Nicée, néanmoins ce concile parle de cette dignité comme d'un degré hiérarchique établi depuis long-temps. S. Athanase et S. Augustin citent des métropolitains existants avant la date de cette assemblée. Dès le second siècle, Lyon est qualifiée, dans les actes civils, de ville métropolitaine, et saint Irénée, qui en étoit évêque, gouvernoit toute *l'Église* gallicane.

Les opinions varient sur l'origine du patriarchat; Baronius, de Marca, et Richerius la font remonter aux apôtres.

Le nom de cardinal se donnoit d'abord indistinctement aux premiers titulaires des églises. Comme ces chefs du clergé étoient ordinairement des hommes distingués par leur science et leurs vertus, les papes les consultoient dans les affaires délicates; ils devinrent peu à peu le conseil permanent du saint siège, et le droit d'élire le souverain pontife passa dans leur sein quand la com-

munion des fidèles devint trop nombreuse pour être assemblée.

Les mêmes causes qui avoient donné naissance aux cardinaux près des papes produisirent les chanoines près des évêques; c'étoit un certain nombre de prêtres qui composoient la cour épiscopale. Les affaires du diocèse augmentant, les membres du synode furent obligés de se partager le travail. Les uns furent appelés *vicaires*, les autres *grands-vicaires*, etc., selon l'étendue de leur charge. Le conseil entier prit le nom de *chapitre*, et les conseillers celui de *chanoines*, qui ne veut dire qu'administrateur canonique.

De simples prêtres, et même des laïques, nommés par les évêques à la direction d'une communauté religieuse, furent la source de l'ordre des abbés. Nous verrons combien les abbayes furent utiles aux lettres, à l'agriculture, et en général à la civilisation de l'Europe.

Les paroisses se formèrent à l'époque où les ordres principaux du clergé se subdivisèrent. Les évêchés étant devenus trop vastes pour que les prêtres de la métropole pussent porter les secours spirituels et temporels aux extrémités du diocèse, on éleva des églises dans les campagnes. Les ministres attachés à ces temples champêtres ont pris long-temps après le nom de curé, peut-être

du latin *cura*, qui signifie *soin*, *fatigue*. Le nom du moins n'est pas orgueilleux; et on auroit dû le leur pardonner, puisqu'ils en remplissoient si bien les conditions *.

Outre ces églises paroissiales, on bâtit encore des chapelles sur le tombeau des martyrs et des solitaires. Ces temples particuliers s'appeloient *martyrium* ou *memoria;* et, par une idée encore plus douce et plus philosophique, on les nommoit aussi *cimetières*, d'un mot grec qui signifie *sommeil*.

N'oublions pas dans le développement de cette hiérarchie, que saint Jérôme compare à celle des anges, n'oublions pas les voies par où la chrétienté signaloit sa sagesse et sa force, nous voulons dire les conciles et les persécutions. « Rappelez en votre mémoire, dit La Bruyère, rappelez « ce grand et premier concile, où les Pères qui le « composoient étoient remarquables chacun par « quelques membres mutilés, ou par les cicatrices « qui leur étoient restées des fureurs de la persé- « cution : ils sembloient tenir de leurs plaies le « droit de s'asseoir dans cette assemblée générale « de toute l'Église. »

---

* Voyez, sur la hiérarchie de l'Église, l'*Institution au Droit ecclésiastique*, de Fleuri

Déplorable esprit de parti! Voltaire, qui montre souvent l'horreur du sang et l'amour de l'humanité, cherche à persuader qu'il y eut peu de martyrs dans l'Église primitive (*h*); et comme s'il n'eût jamais lu les historiens romains, il va presque jusqu'à nier cette première persécution dont Tacite nous a fait une si affreuse peinture. L'auteur de Zaïre, qui connoissoit la puissance du malheur, a craint qu'on ne se laissât toucher par le tableau des souffrances des chrétiens; il a voulu leur arracher cette couronne de martyre qui les rendoit intéressants au cœur sensible, et leur ravir jusqu'au charme de leurs pleurs.

Ainsi nous avons tracé le tableau de la hiérarchie apostolique; joignez-y le clergé régulier, dont nous allons bientôt nous entretenir, et vous aurez l'Église entière de Jésus-Christ. Nous osons l'avancer, aucune autre religion sur la terre n'a offert un pareil système de bienfaits, de prudence et de prévoyance, de force et de douceur, de lois morales et de lois religieuses. Rien n'est plus sagement ordonné que ces cercles qui, partant du dernier chantre de village, s'élèvent jusqu'au trône pontifical qu'ils supportent, et qui les couronne. L'Église ainsi, par ses différents degrés, touchoit à nos divers besoins. Arts, lettres, sciences, législation, politique, institutions littéraires, civiles et religieuses,

fondations pour l'humanité, tous ces magnifiques bienfaits nous arrivoient par les rangs supérieurs de la hiérarchie, tandis que les détails de la charité et de la morale étoient répandus par les degrés inférieurs chez les dernières classes du peuple. Si jadis l'Église fut pauvre, depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que la chrétienté étoit indigente comme elle : mais on ne sauroit exiger que le clergé fût demeuré pauvre, quand l'opulence croissoit autour de lui. Il auroit alors perdu toute considération, et certaines classes de la société, avec lesquelles il n'auroit pu vivre, se fussent soustraites à son autorité morale. Le chef de l'Église étoit prince, pour pouvoir parler aux princes; les évêques, marchant de pair avec les grands, osoient les instruire de leurs devoirs; les prêtres séculiers et réguliers, au-dessus des nécessités de la vie, se mêloient aux riches dont ils épuroient les mœurs; et le simple curé se rapprochoit des pauvres qu'il étoit destiné à soulager par ses bienfaits, et à consoler par son exemple.

Ce n'est pas que le plus indigent des prêtres ne pût aussi instruire les grands du monde, et les rappeler à la vertu; mais il ne pouvoit ni les suivre dans les habitudes de leur vie, comme le haut clergé, ni leur tenir un langage qu'ils eussent parfaitement entendu. La considération même

dont il jouissoit venoit en partie des ordres supérieurs de l'Église. Il convient d'ailleurs à de grands peuples d'avoir un culte honorable et des autels où l'infortuné puisse trouver des secours.

Au reste, il n'y a rien d'aussi beau dans l'histoire des institutions civiles et religieuses, que ce qui concerne l'autorité, les devoirs et l'investiture du prélat parmi les chrétiens. On y voit la parfaite image du pasteur des peuples et du ministre des autels. Aucune classe d'hommes n'a plus honoré l'humanité que celle des évêques, et l'on ne pourroit trouver ailleurs plus de vertus, de grandeur et de génie.

Le chef apostolique devoit être sans défaut de corps, et pareil au prêtre sans tache que Platon dépeint dans ses *lois*. Choisi dans l'assemblée du peuple, il étoit peut-être le seul magistrat légal qui existât dans les temps barbares. Comme cette place entraînoit une responsabilité immense, tant dans cette vie que dans l'autre, elle étoit loin d'être briguée. Les Basile et les Ambroise fuyoient au désert, dans la crainte d'être élevés à une dignité dont les devoirs effrayoient même leurs vertus.

Non seulement l'évêque étoit obligé de remplir ses fonctions religieuses, comme d'enseigner la morale, d'administrer les sacrements, d'ordonner

les prêtres; mais encore le poids des lois civiles et des débats politiques retomboit sur lui. C'étoit un prince à apaiser, une guerre à détourner, une ville à défendre. L'évêque de Paris, au neuvième siècle, en sauvant par son courage la capitale de la France, empêcha peut-être la France entière de passer sous le joug des Normands.

« On étoit si convaincu, dit d'Héricourt, que « l'obligation de recevoir les étrangers étoit un « devoir dans l'épiscopat, que saint Grégoire « voulut, avant de consacrer Florentinus évêque « d'Ancone, qu'on exprimât si c'étoit par impuis- « sance ou par avarice qu'il n'avoit point exercé « jusqu'alors l'hospitalité envers les étrangers. »

On vouloit que l'évêque haït le péché, et non le pécheur, qu'il supportât le foible, qu'il eût un cœur de père pour les pauvres. Il devoit néanmoins garder quelque mesure dans ses dons, et ne point entretenir de profession dangereuse ou inutile, comme les baladins et les chasseurs; véritable loi politique, qui frappoit d'un côté le vice dominant des Romains, et de l'autre la passion des barbares.

Si l'évêque avoit des parents dans le besoin, il lui étoit permis de les préférer à des étrangers, mais non pas de les enrichir : « Car, dit le canon, c'est

« leur état d'indigence, et non les liens du sang « qu'il doit regarder en pareil cas. »

Faut-il s'étonner qu'avec tant de vertus les évêques obtinssent la vénération des peuples? On courboit la tête sous leur bénédiction, on chantoit *Hosanna* devant eux, on les appeloit *très saints, très chers à Dieu;* et ces titres étoient d'autant plus magnifiques qu'ils étoient justement acquis.

Quand les nations se civilisèrent, les évêques, plus circonscrits dans leurs devoirs religieux, jouirent du bien qu'ils avoient fait aux hommes, et cherchèrent à leur en faire encore, en s'appliquant plus particulièrement au maintien de la morale, aux œuvres de charité et au progrès des lettres. Leurs palais devinrent le centre de la politesse et des arts. Appelés par leurs souverains au ministère public, et revêtus des premières dignités de l'Église, ils y déployèrent des talents qui firent l'admiration de l'Europe. Jusque dans ces derniers temps, les évêques de France ont été des exemples de modération et de lumière. On pourroit sans doute citer quelques exceptions; mais tant que les hommes seront sensibles à la vertu, on se souviendra que plus de soixante évêques catholiques ont erré fugitifs chez des peuples protestants, et qu'en dépit des préjugés religieux, et des préven-

tions qui s'attachent à l'infortune, ils se sont attiré le respect et la vénération de ces peuples; on se souviendra que le disciple de Luther et de Calvin est venu entendre le prélat romain, exilé, prêcher dans quelque retraite obscure l'amour de l'humanité et le pardon des offenses : on se souviendra enfin que tant de nouveaux Cypriens, persécutés pour leur religion, que tant de courageux Chrysostomes se sont dépouillés du titre qui faisoit leurs combats et leur gloire, sur un simple mot du chef de l'Église; heureux de sacrifier, avec leur prospérité première, l'éclat de douze ans de malheurs à la paix de leur troupeau.

Quant au clergé inférieur, c'étoit à lui qu'on étoit redevable de ces restes de bonnes mœurs que l'on trouvoit encore dans les villes et dans les campagnes. Le paysan sans religion est une bête féroce; il n'a aucun frein d'éducation ni de respect humain : une vie pénible a aigri son caractère, la propriété lui a enlevé l'innocence du sauvage; il est timide, grossier, défiant, avare, ingrat sur-tout. Mais, par un miracle frappant, cet homme, naturellement pervers, devient excellent dans les mains de la religion. Autant il étoit lâche, autant il est brave; son penchant à trahir se change en une fidélité à toute épreuve, son ingratitude en un dévouement sans bornes, sa dé-

fiance en une confiance absolue. Comparez ces paysans impies, profanant les églises, dévastant les propriétés, brûlant à petit feu les femmes, les enfants et les prêtres; comparez-les aux Vendéens, défendant le culte de leurs pères, et seuls libres, quand la France étoit abattue sous le joug de la terreur; comparez-les, et voyez la différence que la religion peut mettre entre les hommes.

La simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité de Jésus-Christ, faisoient des curés un des ordres le plus respectable de la nation. On en a vu plusieurs qui sembloient moins des hommes que des esprits bienfaisants descendus sur la terre pour soulager les misérables. Souvent ils se refusèrent le pain pour nourrir le nécessiteux, et se dépouillèrent de leurs habits pour en couvrir l'indigent. Qui de nous, superbes philantropes, voudroit, durant les rigueurs de l'hiver, être réveillé au milieu de la nuit, pour aller administrer au loin, dans les campagnes, le moribond expirant sur la paille? Qui de nous voudroit avoir sans cesse le cœur brisé du spectacle d'une misère qu'on ne peut secourir, se voir environné d'une famille dont les joues hâves et les yeux creux annoncent l'ardeur de la faim et de tous les besoins? Consentirions-nous à suivre les curés de Paris, ces anges

d'humanité, dans le séjour du crime et de la douleur, pour consoler le vice sous les formes les plus dégoûtantes, pour verser l'espérance dans un cœur désespéré? Qui de nous enfin voudroit se séquestrer du monde des heureux pour vivre éternellement parmi les souffrances, et ne recevoir en mourant, pour tant de bienfaits, que l'ingratitude du pauvre et la calomnie du riche?

CHAPITRE V.

DES SACREMENTS.

Le Baptême et la Confession.

REGARDEZ ce jeune enfant sur les fontaines sacrées. Une famille pleine de joie l'environne; elle renonce pour lui au péché; elle lui donne le nom de son aïeul, qui devient immortel dans cette renaissance perpétuée par l'amour de race en race. Déjà le père s'empresse de reprendre son fils, pour le reporter à une épouse impatiente, qui compte, sous ses rideaux, tous les coups de la cloche baptismale. On entoure le lit maternel, des pleurs d'attendrissement et de religion coulent de tous les yeux; le nouveau nom de l'enfant, l'antique nom de son ancêtre, est répété de bouche en bouche, et chacun mêlant les sou-

venirs du passé aux joies présentes croit reconnoître le vieillard dans le nouveau-né qui fait revivre sa mémoire. Tels sont les tableaux que présente le sacrement de baptême; mais la religion, toujours morale, toujours sérieuse, alors même qu'elle est plus riante, nous montre aussi le fils des rois dans sa pourpre renonçant aux grandeurs de Satan, à la même piscine où l'enfant du pauvre en haillons vient abjurer des pompes, auxquelles pourtant il ne sera point condamné.

Les philosophes même, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions, ont regardé le sacrement de pénitence comme une des plus fortes barrières contre le vice, et comme le chef-d'œuvre de la sagesse. « Que de restitutions, de réparations, « dit Rousseau, la confession ne fait-elle point « faire chez les catholiques! » Selon Voltaire, « la confession est une chose très excellente, « un frein au crime; elle est très bonne pour « engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner. »

Sans cette institution salutaire, le coupable tomberoit dans le désespoir. Dans quel sein déchargeroit-il le poids de son cœur? Seroit-ce dans celui d'un ami? Eh! qui peut compter sur l'amitié des hommes! Prendra-t-il les déserts pour confidents? Les déserts retentissent toujours pour

le crime du bruit de ces trompettes que le parricide Néron croyoit ouïr autour du tombeau de sa mère. Quand la nature et les hommes sont impitoyables, il est bien touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner : il n'appartenoit qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs, de l'innocence et du repentir.

CHAPITRE VI.

De la Communion.

C'est s'aveugler beaucoup, de ne pas voir qu'une solennité qui doit être précédée d'une confession générale, qui ne peut avoir lieu qu'après une longue suite d'actions vertueuses, est très favorable aux bonnes mœurs. Elle l'est même à un tel point, que si un homme approchoit dignement, une seule fois par mois, du sacrement d'Eucharistie, cet homme seroit de nécessité l'homme le plus vertueux de la terre. Transportez le raisonnement de l'individuel au collectif, de l'homme au peuple, et vous verrez que la communion est une législation tout entière.

« Voilà donc des hommes, dit Voltaire (dont « l'autorité ne sera pas suspecte); voilà des hommes « qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une « cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges,

« après une musique qui a enchanté leurs sens, au « pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est « subjuguée, l'ame saisie et attendrie; on respire à « peine, on est détaché de tout bien terrestre, on « est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans « notre sang. Qui osera, qui pourra commettre « après cela une seule faute, en concevoir seule- « ment la pensée! Il était impossible, sans doute, « d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement « les hommes dans la vertu. »

Si nous nous exprimions nous-mêmes avec cette force, on nous traiteroit de fanatiques.

L'Eucharistie a pris naissance à la Cêne; et nous en appelons aux peintres, pour la beauté du tableau où J. C. est représenté disant ces paroles : *Hoc est corpus meum.* Quatre choses sont ici,

1° Dans le pain et le vin *matériels* on voit la consécration de la nourriture des hommes, qui vient de Dieu, et que nous tenons de sa munificence. Quand il n'y auroit dans la communion que cette offrande des richesses de la terre à celui qui les dispense, cela seul suffiroit pour la comparer aux plus belles coutumes religieuses de la Grèce.

2° L'Eucharistie rappelle la pâque des Israélites, qui remonte au temps des Pharaons; elle annonce

l'abolition des sacrifices sanglants. Tout ce qu'il y a de grand en antiquité, en histoire, en figures sacrées, se trouve donc réuni dans la communion du chrétien.

3° L'Eucharistie annonce la réunion des hommes en une grande famille; elle enseigne la fin des inimitiés, l'égalité naturelle et l'établissement d'une nouvelle loi, qui ne connoîtra ni Juifs, ni Gentils, et invitera tous les enfants d'Adam à la même table.

Enfin la quatrième chose que l'on découvre dans l'Eucharistie, c'est le mystère direct et la présence réelle de Dieu dans le pain consacré. Ici il faut que l'ame s'envole un moment vers ce monde intellectuel qui lui fut ouvert avant sa chute.

Lorsque le Tout-puissant eut créé l'homme à son image, et qu'il l'eut animé d'un souffle de vie, il fit alliance avec lui. Adam et Dieu s'entretenoient ensemble dans la solitude. L'alliance fut de droit rompue par la désobéissance. L'Être éternel ne pouvoit plus communiquer avec la Mort, la Spiritualité avec la Matière. Or, entre deux choses de propriétés différentes, il ne peut y avoir de point de contact que par un milieu. Le premier effort que l'amour divin fit pour se rapprocher de nous, fut la vocation d'Abraham et l'éta-

blissement des sacrifices; figures qui annonçoient au monde l'avènement du Messie. Le Sauveur, en nous rétablissant dans nos fins, comme nous l'avons observé au sujet de la rédemption, a dû nous rétablir dans nos privilèges, et le plus beau de ces privilèges, sans doute, étoit de communiquer avec le Créateur. Mais cette communication ne pouvoit plus avoir lieu immédiatement comme dans le Paradis terrestre. Premièrement, parceque notre origine est demeurée souillée; en second lieu, parceque notre corps, maintenant sujet au tombeau, est resté trop foible pour communiquer directement avec Dieu sans mourir. Il falloit donc un moyen médiat, et c'est le Fils de Dieu qui l'a fourni. Il s'est donné à l'homme dans l'Eucharistie; il est devenu la route sublime par qui nous nous réunissons de nouveau à celui dont notre ame est émanée.

Mais si le Fils ne fût pas sorti de son essence primitive, la même séparation eût existé ici-bas entre Dieu et l'homme; puisqu'il ne peut y avoir d'union entre la pureté et le crime, entre une réalité éternelle et le songe de notre vie. Or, le Verbe, en entrant dans le sein d'une femme, a daigné se faire semblable à nous. D'un côté, il touche à son père par sa spiritualité; de l'autre, il s'unit à la chair par sa nature humaine. Il devient

donc ce rapprochement cherché entre l'enfant coupable et le père miséricordieux. En se cachant sous l'emblème du pain, il est, pour l'œil du corps, un objet sensible, tandis qu'il reste un objet intellectuel pour l'œil de l'ame. S'il a choisi le pain pour se voiler, c'est que le froment est un emblème noble et pur de la nourriture divine.

CHAPITRE VII.

La Confirmation, l'Ordre et le Mariage.

Au moment où le cœur va s'enflammer du feu des passions, la religion n'oubliera point son enfant; elle tient en réserve un appui. La Confirmation vient soutenir ses pas tremblants, comme le bâton dans la main du voyageur, ou comme ces sceptres qui passoient de race en race chez les rois antiques, et sur lesquels Évandre et Nestor, pasteurs des hommes, s'appuyoient en jugeant les peuples. Observons que la morale entière de la vie est renfermée dans le sacrement de Confirmation; quiconque a la force de confesser Dieu pratiquera nécessairement la vertu, puisque commettre le crime, c'est renier le Créateur.

Le même esprit de sagesse a placé l'Ordre et le Mariage immédiatement après la Confirmation.

L'enfant est maintenant devenu homme, et la religion, qui l'a suivi des yeux avec une tendre sollicitude dans l'état de nature, ne l'abandonnera pas dans l'état de société. Admirez ici la profondeur des vues du législateur des chrétiens. Il n'a établi que deux sacrements sociaux, si nous osons nous exprimer ainsi; car en effet il n'y a que deux états dans la vie, le célibat et le mariage. Ainsi, sans s'embarrasser des distinctions civiles, inventées par notre étroite raison, J. C. divise la société en deux classes.

Le Législateur des chrétiens naquit d'une vierge et mourut vierge. N'a-t-il pas voulu nous enseigner par-là, sous les rapports politiques et naturels, que la terre étoit arrivée à son complément d'habitants, et que, loin de multiplier les générations, il faudroit désormais les restreindre? A l'appui de cette opinion, on remarque que les Etats ne périssent jamais par le défaut, mais par le trop grand nombre d'hommes. Une population excessive est le fléau des empires. Les barbares du Nord ont dévasté le globe quand leurs forêts ont été remplies; la Suisse étoit obligée de verser ses industrieux habitants aux royaumes étrangers, comme elle leur verse ses rivières fécondes. Hélas! misérables insectes que nous sommes! bourdonnant autour d'une coupe d'absinthe, où par hasard sont

tombées quelques gouttes de miel, nous nous dévorons les uns les autres lorsque l'espace vient à manquer à notre multitude. Par un malheur plus grand encore, plus nous nous multiplions, plus il faut de champ à nos désirs. De ce terrain qui diminue toujours, et de ces passions qui augmentent sans cesse, doivent résulter tôt ou tard d'effroyables révolutions.

Au reste, les systèmes s'évanouissent devant les faits. L'Europe est-elle déserte parcequ'on y voit un clergé catholique qui a fait vœu de célibat? Les monastères même sont favorables à la société, parceque les religieux, en consommant leurs denrées sur les lieux, répandent l'abondance dans la cabane du pauvre. Où voyoit-on en France des paysans bien vêtus et des laboureurs dont le visage annonçoit l'abondance et la joie, si ce n'étoit dans la dépendance de quelque riche abbaye? Les grandes propriétés n'ont-elles pas toujours cet effet? Et les abbayes étoient-elles autre chose que des domaines où les propriétaires résidoient? Mais ceci nous mèneroit trop loin, et nous y reviendrons lorsque nous traiterons des ordres monastiques. Disons pourtant que le clergé favorisoit encore la population, en prêchant la concorde et l'union entre les époux, en arrêtant les progrès du libertinage, et en dirigeant les foudres de l'Église

contre le système du petit nombre d'enfants adopté par le peuple des villes.

Enfin, il semble à peu près démontré qu'il faut, dans un grand État, des hommes qui, séparés du reste du monde, et revêtus d'un caractère auguste, puissent, sans enfants, sans épouses, sans les embarras du siècle, travailler au progrès des lumières, à la perfection de la morale et au soulagement du malheur. Quels miracles nos prêtres et nos religieux n'ont-ils point opérés sous ces trois rapports dans la société! Qu'on leur donne une famille, et ces études et cette charité qu'ils consacroient à leur patrie, ils les détourneront au profit de leurs parents; heureux même si, de vertus qu'elles sont, ils ne les transforment en vices!

....Dans l'homme, la virginité prend un caractère sublime. Troublée par les orages du cœur, si elle résiste, elle devient céleste. « Une ame chaste, « dit saint Bernard, est par vertu ce que l'ange « est par nature. Il y a plus de bonheur dans la « *chasteté* de l'ange, mais il y a plus de courage « dans celle de l'homme. » Chez le religieux, elle se transforme en humanité, témoin *ces pères de la Rédemption* et tous ces *ordres hospitaliers*, consacrés au soulagement de nos douleurs; elle se change en étude chez le savant, elle devient méditation dans le solitaire : caractère essentiel de

l'ame et de la force mentale, il n'y a point d'homme qui n'en ait senti l'avantage pour se livrer aux travaux de l'esprit ; elle est donc la première des qualités, puisqu'elle donne une nouvelle vigueur à l'ame, et que l'ame est la plus belle partie de nous-mêmes.

Mais si la chasteté est nécessaire quelque part, c'est dans le service de la Divinité. « Dieu, dit « Platon, est la véritable mesure des choses, et « nous devons faire tous nos efforts pour lui res- « sembler. » L'homme qui s'est dévoué à ses autels y est plus obligé qu'un autre. « Il ne s'agit pas ici, « dit Chrysostome, du gouvernement d'un empire « ou du commandement des soldats, mais d'une « fonction qui demande une vertu angélique. « L'ame d'un prêtre doit être plus pure que les « rayons du soleil. » « Le ministre chrétien, dit « encore S. Jérôme, est le truchement entre Dieu « et l'homme. » Il faut donc qu'un prêtre soit un personnage divin; il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère. Retiré dans les saintes ténèbres du temple, qu'on l'entende sans l'apercevoir; que sa voix solennelle, grave et religieuse prononce des paroles prophétiques, ou chante des hymnes de paix dans les sacrées profondeurs du tabernacle; que ses apparitions soient courtes parmi les hommes, qu'il ne se montre au milieu

du siècle que pour faire du bien aux malheureux : c'est à ce prix qu'on accorde au prêtre le respect et la confiance. Il perdra bientôt l'un et l'autre si on le trouve à la porte des grands, si l'on se familiarise avec lui, s'il a tous les vices qu'on reproche au monde, et si l'on peut un moment le soupçonner homme comme les autres hommes.

L'Europe doit encore à l'Église le petit nombre de bonnes lois qu'elle possède. Il n'y a peut-être point de circonstances en matière civile qui n'aient été prévues par le droit canonique, fruit de l'expérience de quinze siècles, et du génie des Innocent et des Grégoire. Les empereurs et les rois les plus sages, tels que Charlemagne et Alfred-le-Grand, ont cru ne pouvoir mieux faire que de recevoir, dans le code civil, une partie de ce code ecclésiastique où viennent se fondre la loi lévitique, l'évangile et le droit romain. Quel vaisseau pourtant que cette Église! qu'il est vaste! qu'il est miraculeux!

En élevant le Mariage à la dignité de sacrement, Jésus-Christ nous a montré d'abord la grande figure de son union avec l'Église. Quand on songe que le Mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint? On ne sauroit trop ad-

mirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion.

L'homme est averti, par les cérémonies du Mariage, qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale (paroles que Dieu même prononça sur le premier couple du monde), en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de la vie, qu'il va, comme Adam, devenir le chef d'une famille, et qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparoît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : « O Ève! « sais-tu bien ce que tu fais? Sais-tu qu'il n'y a « plus pour toi d'autre liberté que celle de la « tombe? Sais-tu ce que c'est que de porter dans tes « entrailles mortelles l'homme immortel et fait à « l'image d'un Dieu? » Chez les anciens, un hyménée n'étoit qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignoit rien des graves pensées que le Mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli la dignité.

Le divorce est inconnu dans l'Église catholique. Si les passions des hommes se sont révoltées contre cette loi, si elles n'ont pas aperçu de désordre que le divorce porte au sein des familles,

en troublant les successions, en dénaturant les affections paternelles, en corrompant le cœur, et faisant du Mariage une prostitution civile, quelques mots que nous avons à dire ici ne seront pas sans doute écoutés.

Sans entrer dans la profondeur de cette matière, nous observerons que si, par le divorce, on croit rendre les époux plus heureux (et c'est aujourd'hui le grand argument), on tombe dans une étrange erreur. Celui qui n'a point fait le bonheur d'une première femme, qui ne s'est point attaché à son épouse par sa ceinture virginale ou sa maternité première, qui n'a pu domter ses passions au joug de sa famille, qui n'a pu renfermer son cœur dans sa couche nuptiale; celui-là ne fera jamais la félicité d'une seconde épouse; c'est en vain que vous y comptez. Lui-même ne gagnera rien à ces échanges : ce qu'il prend pour des différences d'humeur entre lui et sa compagne n'est que le penchant de son inconstance, et l'inquiétude de son désir. L'habitude et la longueur du temps sont plus nécessaires au bonheur, et même à l'amour, qu'on ne pense. On n'est heureux dans l'objet de son attachement que lorsqu'on a vécu beaucoup de jours, et sur-tout beaucoup de mauvais jours avec lui. Il faut se connoître jusqu'au fond de l'ame; il faut que le voile

mystérieux dont on couvroit les deux époux dans la primitive Église soit soulevé par eux dans tous ses replis, tandis qu'il reste impénétrable aux yeux du monde. Quoi ! sur le moindre caprice, il faudra que je craigne de me voir privé de ma femme et de mes enfants, que je renonce à l'espoir de passer mes vieux jours avec eux ? Et qu'on ne dise pas que cette frayeur me forcera à devenir meilleur époux ; non, on ne s'attache qu'au bien dont on est sûr, on n'aime point une propriété que l'on peut perdre.

Ne donnons point à l'hymen les ailes de l'amour, ne faisons point d'une sainte réalité un fantôme volage. Une chose détruira encore votre bonheur dans vos liens d'un instant ; vous y serez poursuivi par vos remords ; vous comparerez sans cesse une épouse à l'autre, ce que vous avez perdu et ce que vous avez trouvé, et, ne vous y trompez pas, la balance sera toute en faveur des choses passées ; ainsi Dieu a fait le cœur de l'homme. Cette distraction d'un sentiment par un autre empoisonnera toutes vos joies. Caresserez-vous votre nouvel enfant ? vous songerez à celui que vous avez délaissé. Presserez-vous votre femme sur votre cœur ? votre cœur vous dira que ce n'est pas la première. Tout tend à l'unité dans l'homme ; il n'est point heureux s'il se divise, et comme

Dieu, qui le fit à son image, son ame cherche sans cesse à concentrer en un point le passé, le présent et l'avenir *.

CHAPITRE VIII.

L'Extrême-Onction.

Mais c'est à la vue de ce tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le christianisme déploie sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'ame pour ces rivages inconnus dont on ne revient jamais.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son ame, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourant,

* On peut consulter le livre de M. de Bonald sur le divorce; c'est un des meilleurs ouvrages qui ait paru depuis long-temps.

cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

Enfin le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la religion le balança dans le berceau de la vie, ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle; son ame, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son spectre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et, long-temps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche; car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur!

CHAPITRE IX.

De la Foi.

C'est une prodigieuse raison, sans doute, que celle qui nous a montré dans la *foi* la source des vertus. Il n'y a de puissance que dans la conviction. Un raisonnement n'est fort, un poëme n'est divin, une peinture n'est belle, que parceque l'esprit ou l'œil qui en juge est convaincu d'une certaine vérité cachée dans ce raisonnement, ce poëme, ce tableau. Un petit nombre de soldats persuadés de l'habileté de leur général peuvent enfanter des miracles. Trente-cinq mille Grecs suivent Alexandre à la conquête du monde; Lacédémone se confie en Lycurgue, et Lacédémone devient la plus sage des cités; Babylone se présume faite pour les grandeurs, et les grandeurs se prostituent à sa foi mondaine; un oracle donne la terre aux Romains, et les Romains obtiennent la terre; Colomb, seul de tout un monde, s'obstine à croire à un nouvel univers, et un nouvel univers sort des flots. L'amitié, le patriotisme, l'amour, tous les sentiments nobles sont aussi une espèce de foi. C'est parcequ'ils ont *cru*, que les Codrus, les Pylade, les Régulus, les Arie, ont fait des prodiges. Et voilà pourquoi ces cœurs

qui ne *croient* rien, qui traitent d'illusions les attachements de l'ame, et de folie les belles actions, qui regardent en pitié l'imagination et la tendresse du génie; voilà pourquoi ces cœurs n'achèveront jamais rien de grand, de généreux; ils n'ont de foi que dans la matière et dans la mort, et ils sont déjà insensibles comme l'une, et glacés comme l'autre.

..... Si vous employez la foi à son véritable usage (*i*), si vous la tournez entièrement vers le Créateur, si vous en faites l'œil intellectuel par qui vous découvrez les merveilles de la cité sainte et l'empire des existences réelles, si elle sert d'ailes à votre ame pour vous élever au-dessus des peines de la vie, vous reconnoîtrez que les livres saints n'ont pas trop exalté cette vertu, lorsqu'ils ont parlé des prodiges qu'on peut faire avec elle. Foi céleste! foi consolatrice! tu fais plus que de transporter les montagnes, tu soulèves les poids accablants qui pèsent sur le cœur de l'homme!

CHAPITRE X.

De l'Espérance et de la Charité.

Sans doute elle fut révélée par le ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance! Cette nourrice des infortunés, placée auprès de l'homme,

comme une mère auprès de son enfant malade, le berce dans ses bras, le suspend à sa mamelle intarissable, et l'abreuve d'un lait qui calme ses douleurs. Elle veille à son chevet solitaire, elle l'endort par des chants magiques. N'est-il pas surprenant de voir l'espérance, qu'il est si doux de garder et qui semble un mouvement naturel de l'ame, de la voir se transformer pour le chrétien en une vertu rigoureusement exigée? En sorte que, quoi qu'il fasse, on l'oblige de boire à longs traits à cette coupe enchantée, où tant de misérables s'estimeroient heureux de mouiller un instant leurs lèvres. Il y a plus (et c'est ici la merveille), il sera *récompensé d'avoir espéré*, autrement d'*avoir fait son propre bonheur*. Le fidèle toujours militant dans la vie, toujours aux prises avec l'ennemi, est traité par la religion dans sa défaite comme ces généraux vaincus que le sénat romain recevoit en triomphe, par la seule raison qu'ils n'avoient pas désespéré du salut final. Mais si les anciens attribuoient quelque chose de merveilleux à l'homme que l'espoir n'abandonne jamais, qu'auroient-ils pensé du chrétien, qui, dans son étonnant langage, ne dit plus *entretenir*, mais *pratiquer* l'espérance?

Quant à la charité, fille de Jésus-Christ, elle signifie, au sens propre, *grace et joie*. La religion

voulant réformer le cœur humain, et tourner au profit des vertus nos affections et nos tendresses, a inventé une nouvelle *passion* : elle ne s'est servie pour l'exprimer ni du mot d'amour, qui n'est pas assez sévère, ni du mot d'amitié, qui se perd au tombeau, ni du mot de pitié, trop voisin de l'orgueil; mais elle a trouvé l'expression de CARITAS, *charité*, qui renferme les trois premières, et qui tient en même temps à quelque chose de céleste. Par-là elle dirige nos penchants vers le ciel, en les épurant et les reportant au Créateur; par-là elle nous enseigne cette vérité merveilleuse, que les hommes doivent, pour ainsi dire, s'aimer à travers Dieu qui spiritualise leur amour et n'en laisse que l'immortelle essence, en lui servant de passage.

Mais si la charité est une vertu chrétienne directement émanée de l'Éternel et de son Verbe, elle est aussi en étroite alliance avec la nature. C'est à cette harmonie continuelle du ciel et de la terre, de Dieu et de l'humanité, qu'on reconnoît le caractère de la vraie religion. Souvent les institutions morales et politiques de l'antiquité sont en contradiction avec les sentiments de l'ame. Le christianisme au contraire, toujours d'accord avec les cœurs, ne commande point des vertus abstraites et solitaires, mais des vertus tirées de nos

besoins et utiles à tous. Il a placé la charité comme un puits d'abondance dans les déserts de la vie. « La charité est patiente, dit l'apôtre; elle « est douce, elle ne cherche à surpasser personne, « elle n'agit point avec témérité, elle ne s'enfle « point.

« Elle n'est point ambitieuse; elle ne suit point « ses intérêts, elle ne s'irrite point, elle ne pense « point le mal.

« Elle ne se réjouit point dans l'injustice; mais « elle se plaît dans la vérité.

« Elle tolère tout, elle croit tout, elle espère « tout, elle souffre tout. »

CHAPITRE XI.

Des lois morales, ou du Décalogue.

On est frappé d'abord (dans le Décalogue) du caractère d'universalité qui distingue cette table divine des tables humaines qui la précèdent. C'est ici la loi de tous les peuples, de tous les climats, de tous les temps. Pythagore et Zoroastre s'adressent à des Grecs et à des Mèdes; le Dieu d'Israël parle à tous les hommes : on reconnoît ce père tout-puissant qui veille sur la création et qui laisse également tomber de sa main le grain de blé qui nourrit l'insecte, et le soleil qui l'éclaire.

Rien n'est ensuite plus admirable, dans leur simplicité pleine de justice, que ces lois morales des Hébreux. Les païens ont recommandé d'honorer les auteurs de nos jours : Solon décerne la mort au mauvais fils. Que fait Dieu? Il promet la vie à la piété filiale. Ce commandement est pris à la source même de la nature. Dieu fait un précepte de l'amour filial, il n'en fait pas un de l'amour paternel; il savoit que le fils, en qui viennent se réunir les souvenirs et les espérances du père, ne seroit souvent que trop aimé de ce dernier; mais au fils il commande d'aimer, car il connoissoit l'inconstance et l'orgueil de la jeunesse.

Lois de Dieu, que vous ressemblez peu à celles des hommes ! Éternelles comme le principe dont vous êtes émanées, c'est en vain que les siècles s'écoulent; vous résistez aux siècles, à la persécution et à la corruption même des peuples. Cette législation religieuse, organisée au sein des législations politiques (et néanmoins indépendante de leurs destinées), est un grand prodige. Tandis que les formes des royaumes passent et se modifient, que le pouvoir roule de main en main au gré du sort, quelques chrétiens, restés fidèles au milieu des inconstances de la fortune, continuent d'adorer le même Dieu, de se soumettre aux mêmes

lois, sans se croire dégagés de leurs liens par les révolutions, le malheur et l'exemple. Quelle religion dans l'antiquité n'a pas perdu son influence morale en perdant ses prêtres et ses sacrifices? Où sont les mystères de l'antre de Trophonius et les secrets de Cérès Éleusine? Apollon n'est-il pas tombé avec Delphes, Baal avec Babylone, Sérapis avec Thèbes, Jupiter avec le Capitole? Le christianisme seul a souvent vu s'écrouler les édifices où se célébroient ses pompes, sans être ébranlé de la chute. Jésus-Christ n'a pas toujours eu des temples; mais tout est temple au Dieu vivant, et la maison des morts, et la caverne de la montagne, et sur-tout le cœur du juste: Jésus-Christ n'a pas toujours eu des autels de porphyre, des chaires de cèdre et d'ivoire, et des heureux pour serviteurs; mais une pierre au désert suffit pour y célébrer ses mystères, un arbre pour y prêcher ses lois, et un lit d'épines pour y pratiquer ses vertus.

CHAPITRE XII.

Culte divin et mœurs des Chrétiens dans la primitive Église.

Saint Justin le philosophe, dans sa première *Apologie*, fait une admirable description de la vie

des fidèles de ces temps-là : « On nous accuse, « dit-il, de troubler la tranquillité de l'État, et ce- « pendant un des principaux dogmes de notre foi « est que rien n'est caché aux yeux de Dieu, et « qu'il nous jugera sévèrement un jour sur nos « bonnes et nos mauvaises actions : mais, ô puissant « empereur ! les peines mêmes que vous avez dé- « cernées contre nous ne font que nous affermir « dans notre culte, puisque toutes ces persé- « cutions nous ont été prédites par notre maître, « fils du souverain Dieu, père et seigneur de l'u- « nivers. . . . . .

« . . . . . .

« Le jour du soleil (le dimanche), tous ceux « qui demeurent à la ville et à la campagne s'as- « semblent en un lieu commun. On lit les saintes « Écritures; un *ancien** exhorte ensuite le peuple « à imiter de si beaux exemples. On se lève, on « prie de nouveau; on présente l'eau, le pain et le « vin; le prélat fait l'action de grace, l'assistance « répond *Amen*. On distribue une partie des « choses consacrées, et les diacres portent le reste « aux absents. On fait une quête; les riches don- « nent ce qu'ils veulent. Le prélat garde ces au- « mônes pour en assister les veuves, les orphelins,

* Un prêtre.

« les malades, les prisonniers, les pauvres, les « étrangers, en un mot, tous ceux qui sont dans « le besoin, et dont le prélat est spécialement « chargé. Si nous nous réunissons le jour du so- « leil, c'est que Dieu fit le monde ce jour-là, et « que son fils ressuscita à pareil jour, pour con- « firmer à ses disciples la doctrine que nous vous « avons exposée.

« Si vous la trouvez bonne, respectez-la; reje- « tez-la, si elle vous semble méprisable; mais ne « livrez pas pour cela aux bourreaux des gens « qui n'ont fait aucun mal; car nous osons vous « annoncer que vous n'éviterez pas le jugement « de Dieu, si vous demeurez dans l'injustice : au « reste, quel que soit notre sort, que la volonté « de Dieu soit faite. Nous aurions pu réclamer « votre équité en vertu de la lettre de votre père, « César-Adrien, d'illustre et glorieuse mémoire; « mais nous avons préféré nous confier en la jus- « tice de notre cause. (*k*) »

L'Apologie de Justin étoit bien faite pour surprendre la terre. Il venoit de révéler un âge d'or au milieu de la corruption, de découvrir un peuple nouveau dans les souterrains d'un antique empire. Ces mœurs durent paroître d'autant plus belles, qu'elles n'étoient pas, comme aux premiers jours du monde, en harmonie avec la na-

ture et les lois, et qu'elles formoient au contraire un contraste frappant avec le reste de la société. Ce qui rend sur-tout la vie de ces fidèles plus intéressante que la vie de ces hommes parfaits chantés par la fable, c'est que ceux-ci sont représentés heureux, et que les autres se montrent à nous à travers les charmes du malheur. Ce n'est pas sous le feuillage des bois et au bord des fontaines que la vertu paroît avec le plus de puissance; il faut la voir à l'ombre des murs des prisons, et parmi des flots de sang et de larmes. Combien la religion est divine, lorsqu'au fond d'un souterrain, dans le silence et la nuit des tombeaux, un pasteur, que le péril environne, célèbre à la lueur d'une lampe, devant un petit troupeau de fidèles, les mystères d'un Dieu persécuté!

LIVRE QUATRIÈME.

CULTE.

ÉGLISES, ORNEMENTS, CHANTS, PRIÉRES, SOLENNITÉS, FUNÉRAILLES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Cloches.

Puisque nous allons entrer dans le temple, parlons premièrement de la cloche qui nous y appelle.

C'étoit d'abord, ce nous semble, une chose assez merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître à la même minute un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes. Ensuite considérée comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte, celle que les artistes appellent *le grand*. Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur; il en est ainsi des vents, des mers, des volcans, des cataractes, de la voix de tout un peuple.

Avec quel plaisir Pythagore, qui prêtoit l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches, la veille d'une solennité de l'Église! L'ame peut être attendrie par les accords d'une lyre; mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la région des nuées les triomphes du Dieu des batailles.

Et pourtant ce n'étoit pas là le caractère le plus remarquable du son des cloches; ce son avoit une foule de relations secrètes avec nous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les tintements d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils point surpris l'oreille d'une épouse adultère? Combien de fois ne sont-ils point parvenus jusqu'à l'athée, qui, dans sa veille impie, osoit peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu? La plume échappe à sa main; il écoute avec effroi le glas de la mort, qui semble lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu?* Oh! que de pareils bruits n'effrayèrent-ils le sommeil de nos tyrans? Étrange religion, qui, au seul coup d'un airain magique, peut changer en tourments les plaisirs, ébranler l'athée, et faire tomber le poignard des mains de l'assassin!

Des sentiments plus doux s'attachoient aussi

au bruit des cloches. Les dimanches et les jours de fête, qui n'a souvent entendu, dans les grands bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelle au temple l'homme des champs? Appuyé contre le tronc d'un ormeau, on écoute en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain porte à notre ame l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de la première enfance. Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère? Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale; religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

Les carillons des cloches, au milieu de nos fêtes, semblaient augmenter l'allégresse publique; dans les calamités, au contraire, ces mêmes bruits devenoient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête, au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, retentissant des clameurs du tocsin. Qui

de nous a perdu la mémoire de ces hurlements, de ces cris aigus entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguoit de rares coups de fusils, quelque voix lamentable et solitaire, et surtout le bourdonnement de la cloche d'alarme, ou le son de l'horloge qui frappoit tranquillement l'heure écoulée?

Tels sont à peu près les sentiments que faisoient naître les sonneries de nos temples; sentiments d'autant plus beaux, qu'il s'y mêloit un souvenir du ciel. Si les cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à des églises, elles auroient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'étoit Dieu même qui commandoit à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publioient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'ame qui venoit de remonter à lui.

Laissons donc les cloches rassembler les fidèles, car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer au pied des autels le repentir, l'innocence et le malheur. Chez les sauvages de l'Amérique, lorsque des suppliants se présentent à la porte d'une cabane, c'est l'enfant du lieu qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étoient interdites, il faudroit choisir un enfant pour nous appeler à la maison du Seigneur.

CHAPITRE II.

Des Chants et des Prières.

On reproche au culte catholique d'employer dans ses chants et ses prières une langue étrangère au peuple, comme si l'on prêchoit en latin, et que l'office ne fût pas traduit dans tous les livres d'Église. D'ailleurs, si la religion, aussi mobile que les hommes, eût changé d'idiome avec eux, comment aurions-nous connu les ouvrages de l'antiquité? Telle est l'inconséquence de notre humeur, que nous blâmons ces mêmes coutumes auxquelles nous sommes redevables d'une partie de nos sciences et de nos plaisirs.

Mais, à ne considérer l'usage de l'Église romaine que sous ses rapports immédiats, nous ne voyons pas ce que la langue de Virgile conservée dans notre culte (et même en certains temps et en certains lieux la langue d'Homère) peut avoir de si déplaisant. Nous croyons qu'une langue antique et mystérieuse, une langue qui ne varie plus avec les siècles, convenoit assez bien au culte de l'Être éternel, incompréhensible, immuable.

Dans le tumulte de ses pensées et des misères qui assiègent sa vie, l'homme, en prononçant des

mots peu familiers ou même inconnus, croit demander les choses qui lui manquent et qu'il ignore; le vague de sa prière en fait le charme, et son ame inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins.

Il reste donc à examiner ce qu'on appelle la *barbarie* des cantiques saints.

On convient assez généralement que dans le genre lyrique, les Hébreux sont supérieurs aux autres peuples de l'antiquité : ainsi l'Église, qui chante tous les jours les psaumes et les leçons des prophètes, a donc premièrement un très beau fond de cantiques. On ne devine pas trop, par exemple, ce que ceux-ci peuvent avoir de *ridicule* ou de *barbare*.

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde, etc.
Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille, etc.
J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant, etc.

L'Église trouve une autre source de chants dans les évangiles et dans les épîtres des apôtres. Racine, en imitant ces *proses*, a pensé, comme Malherbe et Rousseau, qu'elles étoient dignes de sa muse. Saint Chrysostome, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Thomas d'Aquin, Coffin, Santeuil, ont réveillé la lyre grecque et latine

dans les tombeaux d'Alcée et d'Horace. Vigilante à louer le Seigneur, la religion mêle au matin ses concerts à ceux de l'aurore.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Éternel contemple sa beauté,
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté,
Lève-toi, soleil adorable, etc.

Avec le soleil couchant l'Eglise chante encore :

Cœli Deus sanctissime.

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée,
Peins le cintre des cieux.

Cette musique d'Israël, sur la lyre de Racine, ne laisse pas d'avoir quelque charme : on croit moins entendre un son *réel*, que cette *voix intérieure et mélodieuse* qui, selon Platon, réveille au matin les hommes épris de la vertu, *en chantant de toute sa force dans leurs cœurs.*

Mais, sans avoir recours à ces hymnes, les prières les plus communes de l'Église sont admirables; il n'y a que l'habitude de les répéter dès notre enfance qui nous puisse empêcher d'en sentir la beauté. Tout retentiroit d'acclamations, si l'on trouvoit dans Platon ou dans Sénèque

une profession de foi aussi simple, aussi pure, aussi claire que celle-ci.

« Je crois en un seul Dieu, père tout-puissant, « créateur du ciel et de la terre, et de toutes les « choses visibles et invisibles. »

L'oraison dominicale est l'ouvrage d'un Dieu qui connoissoit tous nos besoins; qu'on en pèse bien les paroles :

« *Notre père qui es aux cieux* »;

Reconnoissance d'un Dieu unique.

« *Que ton nom soit sanctifié* »;

Culte qu'on doit à la Divinité : vanité des choses du monde; Dieu seul mérite d'être sanctifié.

« *Que ton règne nous arrive* »;

Immortalité de l'ame.

« *Que ta volonté soit faite sur la terre comme* « *au ciel* »;

Mot sublime, qui comprend les attributs de la Divinité; sainte résignation qui embrasse l'ordre physique et moral de l'univers.

« *Donne-nous aujourd'hui notre pain quoti-* « *dien* »;

Comme cela est touchant et philosophique! Quel est le seul besoin réel de l'homme? Un peu de pain; encore il ne le lui faut qu'*aujourd'hui* (*hodiè*); car demain existera-t-il?

« *Et pardonne-nous nos offenses, comme nous* « *les pardonnons à ceux qui nous ont offensés* »;

C'est la morale et la charité en deux mots.

« *Ne nous laisse point succomber à la tentation,* « *mais délivre-nous du mal.* »

Voilà le cœur humain tout entier; voilà l'homme et sa foiblesse! Qu'il ne demande point des forces pour vaincre; qu'il ne prie que pour n'être point attaqué, que pour ne point souffrir. Celui qui a créé l'homme pouvoit seul le connoître aussi bien.

Nous ne parlerons point de la salutation angélique, véritablement pleine de grace, ni de cette confession que le chrétien fait chaque jour aux pieds de l'Éternel. Jamais les lois ne remplaceront la moralité d'une telle coutume. Songe-t-on quel frein c'est pour l'homme que cet aveu pénible, qu'il renouvelle matin et soir : *J'ai péché par mes pensées, par mes paroles, par mes œuvres.* Pythagore avoit recommandé une pareille confession à ses disciples : il étoit réservé au christianisme de réaliser ces songes de vertu, que rêvoient les sages de Rome et d'Athènes.

Les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition disposent encore le cœur à la vertu : les oraisons des cérémonies chrétiennes, relatives à des objets civils ou religieux, ou même à de simples

accidents de la vie, présentent des convenances parfaites, des sentiments élevés, de grands souvenirs, et un style à la fois simple et magnifique. A la messe des noces, le prêtre lit l'épître de saint Paul: *Mes frères, que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur;* et à l'évangile: « *En ce temps-là, les Pharisiens s'approchèrent* « *de Jésus pour le tenter, et lui dirent : Est-il* « *permis à un homme de quitter sa femme?* .... « *Il leur répondit : Il est écrit que l'homme* « *quittera son père et sa mère, et s'attachera à* « *sa femme.* »

A la bénédiction nuptiale, le célébrant, après avoir répété les paroles que Dieu même prononça sur Adam et sur Ève, *crescite et multiplicamini*, ajoute : . . . . . .

. . . . . .

« O Dieu! unissez, s'il vous plaît, les esprits de « ces époux, et versez dans leurs cœurs une sin- « cère amitié. Regardez d'un œil favorable votre « servante.... Faites que son joug soit un joug d'a- « mour et de paix; faites que, chaste et fidèle, « elle suive toujours l'exemple des femmes fortes; « qu'elle se rende aimable à son mari comme « Rachel; qu'elle soit sage comme Rébecca; qu'elle « jouisse d'une longue vie et qu'elle soit fidèle « comme Sara.... qu'elle obtienne une heureuse

« fécondité; qu'elle mène une vie pure et irrépro-
« chable, afin d'arriver au repos des saints et au
« royaume du ciel : faites, Seigneur, qu'ils voient
« tous deux les enfants de leurs enfants jusqu'à la
« troisième et quatrième génération, et qu'ils
« parviennent à une heureuse vieillesse. »

A la cérémonie *des relevailles*, on chante le psaume *Nisi Dominus :* « Si l'Éternel ne bâtit
« la maison, c'est en vain que travaillent ceux
« qui la bâtissent. »

Au commencement du carême, à la cérémonie de la *commination*, ou de la dénonciation de la colère céleste, on prononce ces malédictions du Deutéronome :

« Maudit celui qui a méprisé son père et sa
« mère.

« Maudit celui qui égare l'aveugle en chemin,
« etc. »

Dans la visite aux malades, le prêtre dit en entrant :

Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent.

Puis au chevet du lit de l'infirme :

« Père de miséricorde, conserve et retiens ce
« malade dans le corps de ton Église, comme un
« de ses membres. Aie égard à sa contrition,
« reçois ses larmes, soulage ses douleurs. »

Ensuite il lit le psaume *In te, Domine :* Sei-

« gneur, je me suis retiré vers toi, délivre-moi « par ta justice. »

Quand on se rappelle que ce sont presque toujours des misérables que le prêtre alloit visiter ainsi sur la paille où ils étoient, combien ces oraisons chrétiennes paroissent encore plus divines!

Tout le monde connoît les belles prières des *agonisants*. On y lit d'abord l'oraison PROFICISCERE, *sortez de ce monde, ame chrétienne*. Ensuite cet endroit de la passion : *En ce temps-là, Jésus étant sorti s'en alla à la montagne des Oliviers*, etc. puis le psaume *Miserere mei;* puis cette lecture de l'Apocalypse : *En ces jours-là, j'ai vu des morts, grands et petits, qui comparurent devant le trône*, etc.; enfin, la vision d'Ézéchiel : *La main du Seigneur fut sur moi, et m'ayant mené dehors par l'esprit du Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne qui étoit toute couverte d'ossements. Alors le Seigneur me dit : prophétise à l'esprit; fils de l'homme, dis à l'esprit : Venez des Quatre-Vents, et soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent*, etc.

Pour les incendies, pour les pestes, pour les guerres, il y a des prières marquées. Nous nous souviendrons toute notre vie d'avoir entendu lire, pendant un naufrage où nous nous trouvions

nous-mêmes engagés, le psaume *Confitemini Domino :* « Confessez le Seigneur, parcequ'il est « bon. (*Ps.* CVI, *v.* 1, 25, 28, 29.)

« Il commande, et le souffle de la tempête s'est « élevé, et les vagues se sont amoncelées... « Alors les mariniers crient vers le Seigneur dans « leur détresse, et il les tire de danger. »

« Il arrête la tourmente, et la change en calme, « et les flots de la mer s'apaisent. »

Vers le temps de Pâque, Jérémie se réveille dans la poudre de Sion pour pleurer le Fils de l'Homme. L'Église emprunte ce qu'il y a de plus beau et de plus triste dans les Pères, et dans la Bible, afin d'en composer les chants de cette semaine consacrée au plus grand des mystères, qui est aussi la plus grande des douleurs. Il n'y a pas jusqu'aux litanies qui n'aient des cris ou des élans admirables, témoin ces versets des litanies *de la Providence.*

« Providence de Dieu, consolation de l'ame pé- « lerine.

« Providence de Dieu, espérance du pécheur dé- « laissé.

« Providence de Dieu, calme dans les tempêtes.

« Providence de Dieu, repos du cœur, etc.

« Ayez pitié de nous. »

Enfin, nos cantiques gaulois, les noëls même

de nos aïeux, avoient aussi leur mérite; on y sentoit la naïveté, et comme la fraîcheur de la foi. Pourquoi dans nos missions de campagne se sentoit-on attendri, lorsque des laboureurs venoient à chanter au *salut :*

Adorons tous, ô mystère ineffable!
Un Dieu caché, etc.

C'est qu'il y avoit dans ces voix champêtres un accent irrésistible de vérité et de conviction. Les noëls, qui peignoient les scènes rustiques, avoient un tour plein de grace dans la bouche de la paysanne. Lorsque le bruit du fuseau accompagnoit ses chants, que ses enfants, appuyés sur ses genoux, écoutoient avec une grande attention l'histoire de l'Enfant-Jésus et de sa crèche, on auroit en vain cherché des airs plus doux et une religion plus convenable à une mère.

CHAPITRE III.

DES SOLENNITÉS DE L'ÉGLISE.

Du Dimanche.

Nous avons déjà fait remarquer la beauté de ce septième jour, qui correspond à celui du repos du Créateur; cette division du temps fut connue de la plus haute antiquité. Il importe peu de savoir

à présent si c'étoit une obscure tradition de la création, transmise au genre humain par les enfants de Noé, ou si les pasteurs retrouvèrent cette division par l'observation des planètes; mais il est du moins certain qu'elle est la plus parfaite qu'aucun législateur ait employée.

On sait maintenant, par expérience, que le cinq est un jour trop près, et le dix un jour trop loin pour le repos. La terreur, qui pouvoit tout en France, n'a jamais pu forcer le paysan à remplir la décade, parcequ'il y a impuissance dans les forces humaines, et même, comme on l'a remarqué, dans les forces des animaux. Le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite; au bout du sixième, ses mugissements semblent demander les heures marquées par le Créateur pour le repos général de la nature. *

Le dimanche réunissoit deux grands avantages, c'étoit à la fois un jour de repos et de religion. Il faut, sans doute, que l'homme se délasse de ses travaux; mais comme il ne peut être atteint dans ses loisirs par la loi civile, le soustraire en ce moment à la loi religieuse, c'est le délivrer de tout frein, c'est le replonger dans l'état de nature, et

* Les paysans disoient : « Nos bœufs connoissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là. »

lâcher une espèce de sauvage au milieu de la société. Pour prévenir ce danger, les anciens même avoient fait aussi du jour de *repos* un jour *religieux*, et le christianisme avoit consacré cet exemple.

Cependant cette journée de la bénédiction de la terre, cette journée du repos de Jéhovah, choqua les esprits d'une Convention, *qui avoit fait alliance avec la mort, parcequ'elle étoit digne d'une telle société.*

CHAPITRE IV.

Cérémonies et Prières de la Messe.

Supposons que la messe soit une cérémonie antique, dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques, comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien!

v. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu.*

r. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

v. *Faites luire votre lumière et votre vérité; elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

r. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

v. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur! mais, mon ame, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu?*

R. *Espérez en Dieu*, etc.

Ce dialogue est un véritable poëme lyrique entre le prêtre et le catéchumène; le premier, plein de jours et d'expérience, gémit sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chante la victime par qui il sera racheté.

Vient ensuite le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-puissant pour le peuple et pour lui-même.

Le dialogue recommence.

v. *Seigneur, écoutez ma prière!*

R. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise avec respect la pierre qui cache les os des martyrs.

Souvenir des catacombes.

En ce moment le prêtre est saisi d'un feu divin: comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ézéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et

« paix aux hommes de bonne volonté sur la terre!
« Nous vous louons, nous vous bénissons, nous
« vous adorons, roi du ciel, dans votre gloire im-
« mense! etc. »

L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles pleines de douceur, ou le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de Dieu. Prêt à lire une leçon de l'évangile, le prêtre s'arrête et supplie l'Éternel de purifier ses lèvres avec le charbon de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de J. C. retentissent dans l'assemblée; c'est le jugement sur la femme adultère, c'est le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur, ce sont les petits enfants bénis dans leur innocence.

Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée après avoir entendu de telles paroles? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu, qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe. La philosophie, qui se pique d'applaudir aux grandes choses, auroit dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum.*

Cependant le sacrificateur prépare l'hostie *pour*

lui, pour les vivants, pour les morts. Il présente le calice : « *Seigneur, nous vous offrons la coupe de* « *notre salut.* » Il bénit le pain et le vin. « *Venez, Dieu* « *éternel, bénissez ce sacrifice.* » Il lave ses mains.

« *Je laverai mes mains entre les innocents....* « *Oh! ne me faites point finir mes jours parmi* « *ceux qui aiment le sang.* »

Souvenir des persécutions.

Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit :

« *Priez, mes frères.* »

Le peuple répond :

« *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce* « *sacrifice.* »

Le prêtre reste un moment en silence, puis tout à coup, annonçant l'éternité, *Per omnia secula seculorum*, il s'écrie :

« *Elevez vos cœurs!* »

Et mille voix répondent :

« *Habemus ad Dominum :* Nous les élevons « vers le Seigneur. »

La préface est chantée sur l'antique mélopée ou récitatif de la tragédie grecque; les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidèles le triple *Sanctus* et l'*hosanna* éternel.

Enfin l'on touche au moment redoutable. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir; la consécration s'achève par les paroles mêmes de J. C. « *Seigneur*, dit le prêtre, en s'incli- « nant profondément, *que l'hostie sainte vous soit « agréable comme les dons d'Abel le juste, comme « le sacrifice d'Abraham notre patriarche, comme « celui de votre grand-prêtre Melchisédech; nous « vous supplions d'ordonner que ces dons soient « portés à votre autel sublime, par les mains de « votre ange, en présence de votre divine ma- « jesté.* »

A ces mots, le mystère s'accomplit, l'agneau descend pour être immolé.

O moment solennel! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui sous l'œil maternel
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible :
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,

Où sur des harpes d'or l'immortel Séraphin,
Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre ;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir *.

CHAPITRE V.

La Fête-Dieu.

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme; on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en commettant toutes sortes d'abominations pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral; si l'Église en a seulement banni les danses, c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir, en apparence innocent : le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvements égaux d'une ame que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par

* *Le jour des morts*, par M. de Fontanes. La Harpe a dit que ce sont là vingt des plus beaux vers de la langue française; nous ajouterons qu'ils peignent avec la dernière exactitude le sacrifice chrétien.

exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où nous célébrons le nom du Seigneur ?

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi de l'univers, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné, tout s'ébranle ; et la pompe commence à défiler.

On voit paroître d'abord les corps qui composent la société des peuples ; leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents, s'avance sur deux files une longue suite de ces enfants du cloître, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires ; quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin le pontife de la fête apparoît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui

se montre sous un dais, à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession; les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété, les choristes se retournent vers l'image du Soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des clochettes et le roulement des canons annoncent que le Tout-puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instruments se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers * dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie; on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples inno-

* Bibl. Sac.

cents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants le précèdent; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur; comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants, dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend ses bras au Jésus de la montagne, et le vieillard penché vers la tombe se sent tout à coup délivré [illegible]raintes; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

CHAPITRE VI.

Des Rogations.

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux; le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on

voit paroître tout le clergé destiné à la cérémonie; c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé*, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple, que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère, comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent, et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants, mes chers enfants;* et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : « *Vous sortirez avec* « *plaisir, et vous serez reçu avec joie; les col-* « *lines bondiront, et vous entendront avec joie.* » L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre

dans des chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc de chêne; on voyage le long d'une haie d'aubépine, où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Étonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon après avoir imploré celui qui dirige le soleil, et qui garde dans ses *trésors les vents* du midi et les tièdes ondées!

CHAPITRE VII.

Les Rois, Noël, etc.

Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi où un acte de religion étoit une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui

n'ont pour eux que leur innocence; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. Du moins, en nous privant de ces simples amusements, nous donneront-ils quelque chose? Hélas! ils l'ont essayé. La Convention eut ses jours sacrés; alors la famine étoit appelée *sainte*, l'*hosanna* étoit changé dans le cri de *vive la mort!* Chose étrange! des hommes puissants, parlant au nom de l'égalité et des passions, n'ont jamais pu fonder une fête, et le saint le plus obscur, qui n'avoit jamais prêché que pauvreté, obéissance, renonçement aux biens de la terre, avoit sa solennité au moment même où la pratique de son culte exposoit la vie. Apprenons par-là que toute fête qui se rallie à la religion et à la mémoire des bienfaits est la seule qui soit durable. Il ne suffit pas de dire aux hommes, *réjouissez-vous*, pour qu'ils se réjouissent. On ne crée pas des jours de plaisirs comme des jours de deuil, et l'on ne commande pas les ris aussi facilement qu'on peut faire couler les larmes.

Tandis que la statue de Marat remplaçoit celle de saint Vincent de Paule, tandis qu'on célébroit ces pompes, dont les anniversaires seront marqués dans nos fastes comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chômoit en secret une fête chrétienne, et la religion mêloit encore un peu de joie à tant de tristesse. Les cœurs sim-

ples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles se rassembloient autour des gâteaux, qui retraçoient les présents des Mages. L'aïeul paroissoit dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui depuis long-temps ne rêvoient que la fête attendue, entouroient ses genoux, et le rajeunissoient de leur jeunesse. Les fronts respiroient la gaieté, les cœurs étoient épanouis : la salle du festin étoit merveilleusement décorée, et chacun prenoit un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tiroit au sort ces royautés, qui ne coûtoient ni soupirs, ni larmes; on se passoit ces sceptres, qui ne pesoient point dans la main de celui qui les portoit.

Ces scènes se répétoient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière; il n'y avoit point de laboureur qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnois. Et quelle succession de jours heureux? Noël, le premier jour de l'an, la fête des Mages! C'étoit le moment des mariages, des présents, des charités, des visites; le client voyoit le juge; le juge, le client; les corps de métier, les confréries, les prévôtés, les cours de justice, les universités, les mairies, s'assembloient selon des usages gaulois et de vieilles cérémonies : l'infirme et le pauvre

étoient soulagés. L'obligation où l'on étoit de recevoir son voisin à cette époque faisoit qu'on vivoit bien avec lui le reste de l'année, et par ce moyen la paix et l'union régnoient dans la société.

On ne peut douter que ces institutions ne servissent puissamment au maintien des mœurs, en entretenant la cordialité et l'amour entre les parents.

Ces fêtes chrétiennes avoient d'autant plus de charmes, qu'elles existoient de toute antiquité, et l'on trouvoit avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étoient réjouis à la même époque que nous; ces fêtes étant d'ailleurs très multipliées, il en résultoit encore que, malgré les chagrins de la vie, la religion avoit trouvé moyen de donner de race en race, à des millions d'infortunés, quelques moments de bonheur.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfants qui adoroient la crèche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressoit autour du berceau de son Dieu, les chrétiens qui dans une chapelle retirée faisoient leur paix avec le ciel, les *alleluia* joyeux, le bruit de l'orgue et des cloches, offroient une pompe pleine d'innocence et de majesté. Immédiatement après le dernier jour de folie, trop sou-

vent marqué par nos excès, venoit la cérémonie des cendres, comme la mort le lendemain des plaisirs. « *O homme!* disoit le prêtre, *souviens-* « *toi que tu es poussière et que tu retourneras en* « *poussière.* » L'officier qui se tenoit auprès des rois de Perse pour leur rappeler qu'ils étoient mortels, ou le soldat romain qui abaissoit l'orgueil du triomphateur, ne donnoit pas de plus duissantes leçons.

Un volume ne suffiroit pas pour peindre en détail les seules cérémonies de la semaine sainte: on sait de quelle magnificence elles étoient dans la capitale du monde chrétien; aussi nous n'entreprendrons point de les décrire. Nous laissons aux peintres et aux poëtes le soin de représenter dignement ce clergé en deuil, ces autels, ces temples voilés, cette musique sublime, ces voix célestes chantant les douleurs de Jérémie, cette passion mêlée d'incompréhensibles mystères, ce saint sépulcre environné d'un peuple abattu, ce pontife lavant les pieds des pauvres, ces ténèbres, ces silences entrecoupés de bruits formidables, ce cri de victoire échappé tout à coup du tombeau, enfin ce Dieu qui ouvre la route du ciel aux ames délivrées, et laisse au chrétien sur la terre, avec une religion divine, d'intarissables espérances.

CHAPITRE VIII.

Du culte de la Sainte Vierge.

Les cantiques de l'Église nous peignent la bienheureuse Marie assise sur un trône de candeur plus éclatant que la neige; elle brille sur ce trône comme une *rose mystérieuse*, ou comme l'*étoile du matin précurseur du soleil de la grace;* les plus beaux anges la servent; les harpes et les voix célestes forment un concert autour d'elle: on reconnoît dans cette fille des hommes *le refuge des pécheurs, la consolation des affligés;* elle ignore les saintes colères du Seigneur; elle est toute bonté, toute compassion, toute indulgence.

Marie est la divinité de l'innocence, de la foiblesse et du malheur. La foule de ses adorateurs dans nos églises se compose de pauvres matelots qu'elle a sauvés du naufrage, de vieux invalides qu'elle a arrachés à la mort sous le fer des ennemis de la France, de jeunes femmes dont elle a calmé les douleurs. Celles-ci apportent leurs nourrissons devant son image, et le cœur du nouveau-né, qui ne comprend pas encore le Dieu du ciel, comprend déjà cette divine mère qui tient un enfant dans ses bras.

CHAPITRE IX.

FUNÉRAILLES.

Pompes funèbres des Grands.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans le troisième livre de cet ouvrage sur le dernier sacrement des chrétiens, on conviendra d'abord qu'il y a dans cette seule cérémonie plus de véritables beautés que dans tout ce que nous connoissons du culte des morts chez les anciens. Ensuite la religion chrétienne, n'envisageant dans l'homme que ses fins divines, a multiplié les honneurs autour du tombeau; elle a varié les pompes funèbres selon le rang et les destinées de la victime; par ce moyen elle a rendu plus douce à chacun cette dure mais salutaire pensée de la mort, dont elle s'est plu à nourrir notre ame : ainsi la colombe amollit dans son bec le froment qu'elle présente à ses petits.

A-t-elle à s'occuper des funérailles de quelque puissance de la terre? ne craignez pas qu'elle manque de grandeur. Plus l'objet pleuré aura été malheureux, plus elle étalera de pompe autour de son cercueil; plus ses leçons seront éloquentes; elle seule pourra mesurer la hauteur et la chute, et dire ces

sommets et ces abîmes d'où tombent et où disparoissent les rois.

Quand donc l'urne des douleurs a été ouverte, et qu'elle s'est remplie des larmes des monarques et des reines; quand de grandes cendres et de grands malheurs ont englouti leurs doubles vanités dans un étroit cercueil, la religion assemble les fidèles dans quelque temple. Les voûtes de l'église, les autels, les colonnes, les saints se retirent sous des voiles funèbres. Au milieu de la nef s'élève un cercueil, environné de flambeaux. La messe des funérailles s'est célébrée aux pieds de celui qui n'est point né, et qui ne mourra point : maintenant tout est muet. Debout, dans la chaire de vérité, un prêtre, seul vêtu de blanc au milieu du deuil général, le front chauve, la figure pâle, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, est recueilli dans les profondeurs de Dieu; tout à coup ses yeux s'ouvrent, ses mains se déploient, et ces mots tombent de ses lèvres :

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui relè-
« vent tous les empires, à qui seul appartient la
« gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le
« seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de
« leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de
« terribles leçons : soit qu'il èlève les trônes, soit
« qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puis-

« sance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même « et ne leur laisse que leur propre foiblesse, il « leur apprend leurs devoirs d'une manière sou- « veraine et digne de lui. . . . . .

« Chrétiens, que la mémoire d'une grande « reine, fille, femme, mère de rois si puissants, « et souveraine de trois royaumes, appelle à cette « triste cérémonie, ce discours vous fera paroître « un de ces exemples redoutables qui étale aux « yeux du monde sa vanité toute entière. Vous « verrez dans une seule vie toutes les extrémités « des choses humaines, la félicité sans bornes « aussi-bien que les misères; une longue et péni- « ble jouissance d'une des plus belles couronnes « de l'univers; tout ce que peuvent donner de « plus glorieux la naissance et la grandeur accu- « mulées sur une tête, qui ensuite est exposée à « tous les outrages de la fortune; la rébellion, « long-temps retenue, à la fin toute maîtresse; « nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté « violée par des attentats jusqu'alors inconnus; « un trône indignement renversé..... voilà les « enseignements que Dieu donne aux rois. »

Souvenirs d'un grand siècle, d'une princesse infortunée, et d'une révolution mémorable, oh! combien la religion vous a rendus touchants et sublimes en vous transmettant à la postérité!

CHAPITRE X.

Funérailles du Guerrier, Convoi des Riches, Coutumes, etc.

Une noble simplicité présidoit aux obsèques du guerrier chrétien. Lorsqu'on croyoit encore à quelque chose, on aimoit à voir un aumônier dans une tente ouverte, près d'un champ de bataille, célébrer une messe des morts sur un autel formé de tambours. C'étoit un assez beau spectacle de voir le Dieu des armées descendre à la voix d'un prêtre sur les tentes d'un camp français, tandis que de vieux soldats, qui avoient tant de fois bravé la mort, tomboient à genoux devant un cercueil, un autel et un ministre de paix. Aux roulements des tambours drapés, aux salves interrompues du canon, des grenadiers portoient le corps de leur vaillant capitaine à la tombe qu'ils avoient creusée pour lui avec leurs baïonnettes. Au sortir de ces funérailles, on n'alloit point courir pour des trépieds, pour de doubles coupes, pour des peaux de lion aux ongles d'or; mais on s'empressoit de chercher, au milieu des combats, des jeux funèbres et une arène plus glorieuse; et si l'on n'immoloit point une génisse noire aux mânes du héros, du moins on répandoit en son

honneur un sang moins stérile, celui des ennemis de la patrie.

Parlerons-nous de ces enterrements faits à la lueur des flambeaux dans nos villes, de ces chapelles ardentes, de ces chars tendus de noir, de ces chevaux parés de plumes et de draperies, de ce silence, interrompu par les versets de l'hymne de la miséricorde et du repentir? La religion conduisoit à ces convois des grands de pauvres orphelins sous la livrée pareille de l'infortune : par-là elle faisoit sentir à des enfants qui n'avoient point de père quelque chose de la piété filiale; elle montroit en même temps à l'extrême misère ce que c'est que des biens qui viennent se perdre au cercueil, et elle enseignoit au riche qu'il n'y a point de plus puissante médiation auprès de Dieu que celle de l'innocence et de l'adversité.

Un usage particulier avoit lieu au décès des prêtres; on les enterroit le visage découvert : le peuple croyoit lire sous les traits de son pasteur l'arrêt du souverain juge, et reconnoître les joies du prédestiné à travers l'ombre d'une sainte mort, comme dans les voiles d'une nuit pure on découvre les splendeurs du ciel.

La même coutume s'observoit dans les couvents. Nous avons vu une jeune religieuse ainsi couchée dans sa bière. Son front se confondoit

par sa pâleur avec le bandeau de lin dont il étoit à demi couvert; une couronne de roses blanches étoit sur sa tête, et un flambeau brûloit entre ses mains.

Au reste, la simplicité des funérailles étoit réservée au nourricier comme au défenseur de la patrie. Quatre villageois, précédés du curé, transportoient sur leurs épaules l'homme des champs au tombeau de ses pères. Si quelques laboureurs rencontroient le convoi dans les campagnes, ils suspendoient leurs travaux, découvroient leurs têtes, et honoroient d'un signe de croix leur compagnon décédé. Des enfants, une veuve éplorée, formoient tout le cortège. En passant devant *la croix du chemin* ou *la sainte du rocher*, on se délassoit un moment; on posoit la bière sur la borne d'un héritage; on invoquoit la *Notre-Dame* champêtre, aux pieds de laquelle le laboureur décédé avoit tant de fois prié pour une bonne mort, ou une récolte abondante. C'étoit là qu'il mettoit ses bœufs à l'ombre au milieu du jour, c'étoit là qu'il prenoit son repas de lait et de pain bis, au chant des cigales et des alouettes; et par ce même chemin, où les jours de fêtes il se rendoit à l'église, il marche maintenant au tombeau entre les touchants monuments de sa vie, des enfants vertueux et d'innocentes moissons.

CHAPITRE XI.

Des Prières pour les Morts.

Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave étoit abandonné presque sans honneurs; parmi nous le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'évangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime!) un être auguste et sacré. A peine le mendiant qui languissoit à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui. Elle nous rappelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté du sang de Jésus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste : c'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière, que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité.

Mais qu'elles sont admirables ces prières! Tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'es-

pérance : l'Église se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie.

Exibit spiritus ejus, etc.

« Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retour-
« nent à leur terre originelle, et toutes leurs vaines
« pensées périssent. »

Delicta juventutis meæ, etc.

« O mon Dieu, ne vous souvenez, ni des
« fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances! »

Les plaintes du Roi-prophète sont entrecoupées par les soupirs du saint Arabe. *

« O Dieu, cessez de m'affliger, puisque mes
« jours ne sont que néant! Qu'est-ce que l'homme
« pour mériter tant d'égards, et pour que vous y
« attachiez votre cœur?....

« Lorsque vous me chercherez le matin, vous
« ne me trouverez plus.

« La vie m'est ennuyeuse, je m'abandonne
« aux plaintes et aux regrets..... Seigneur, vos
« jours sont-ils comme les jours des mortels, et
« vos années éternelles, comme les années pas-
« sagères de l'homme?

« Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre
« visage, et me traitez-vous comme votre ennemi?
« Devez-vous déployer toute votre puissance

* Job.

« contre une feuille que le vent emporte, et pour-
« suivre une feuille séchée?

« L'homme né de la femme vit peu de temps,
« et il est rempli de beaucoup de misères; il fuit
« comme une ombre qui ne demeure jamais dans
« un même état.

« Mes années coulent avec rapidité, et je mar-
« che par une voie par laquelle je ne reviendrai
« jamais.

« Mes jours sont passés, toutes mes pensées
« sont évanouies, toutes les espérances de mon
« cœur dissipées.... Je dis au sépulcre, vous serez
« mon père, et aux vers, vous serez ma mère et
« mes sœurs! »

De temps en temps le dialogue du Prêtre et du Chœur interrompt la suite des cantiques.

Le Prêtre. « Mes jours se sont évanouis comme
« la fumée; mes os sont tombés en poudre. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme
« l'ombre. »

Le Prêtre. « Qu'est-ce que la vie! Une petite
« vapeur. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme
« l'ombre. »

Le Prêtre. « Les morts sont endormis dans
« la poudre. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront, les uns dans

« l'éternelle gloire, les autres dans l'opprobre « pour y demeurer à jamais. »

Le Prêtre. « Ils ressusciteront tous; mais non « pas tous comme ils étoient. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront. »

A la communion de la messe, le Prêtre dit :

« Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! « ils se reposent dès à présent de leurs travaux; « car leurs bonnes œuvres les suivent. »

Au lever du cercueil, on entonne le psaume des douleurs et des espérances. « Seigneur, je crie « vers vous du fond de l'abîme; que mes cris par- « viennent jusqu'à vous. »

En portant le corps, on recommence le dialogue: *Qui dormiunt;* « Ils dorment dans la poudre,— « ils se réveilleront. »

Si c'est pour un prêtre, on ajoute : « Une vic- « time a été immolée avec joie dans le tabernacle « du Seigneur. »

En descendant le cercueil dans la fosse : « Nous rendons la terre à la terre, la cendre à la « cendre, la poudre à la poudre. »

Enfin, au moment où l'on jette la terre sur la bière, le Prêtre s'écrie, dans les paroles de l'Apocalypse : *une voix d'en-haut fut entendue, qui disoit: bienheureux sont les morts!*

Et cependant ces superbes prières n'étoient pas

les seules que l'Église offrît pour les trépassés; de même qu'elle avoit des voiles sans tache et des couronnes de fleurs pour le cercueil de l'enfant, de même elle avoit des oraisons analogues à l'âge et au sexe de la victime. Si quatre vierges, vêtues de lin, et parées de feuillage, apportoient la dépouille d'une de leurs compagnes dans une nef tendue de rideaux blancs, le Prêtre récitoit à haute voix, sur cette jeune cendre, une hymne à la virginité. Tantôt c'étoit *l'Ave, maris stella*, cantique où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance; tantôt c'étoient des images tendres et poétiques empruntées de l'Écriture : *Elle a passé comme l'herbe des champs; ce matin, elle fleurissoit dans toute sa grace, le soir nous l'avons vue séchée.* N'est-ce pas là la fleur *qui languit touchée par le tranchant de la charrue, le pavot qui penche sa tête abattue par une pluie d'orage?* PLUVIA CUM FORTE GRAVANTUR.

Et quelle oraison funèbre le pasteur prononçoit-il sur l'enfant décédé, dont une mère en pleurs lui présentoit le petit cercueil? Il entonnoit l'hymne que les trois enfants Hébreux chantoient dans la fournaise, et que l'Église répète le dimanche au lever du jour : *Que tout bénisse les œuvres du Seigneur!* La religion bénit Dieu d'a-

voir couronné l'enfant par la mort, d'avoir délivré ce jeune ange des chagrins de la vie. Elle invite la nature à se réjouir autour du tombeau de l'innocence : ce ne sont point des cris de douleur, ce sont des cris d'allégresse qu'elle fait entendre. C'est dans le même esprit qu'elle chante encore le *Laudate, pueri, Dominum*, qui finit par cette strophe : *Qui facit habitare sterilem in domo : matrem filiorum lætantem.* « Le Seigneur qui rend « féconde une maison stérile, et qui fait que la « mère se réjouit dans ses fils. » Quel cantique pour des parents affligés ! L'Église leur montre l'enfant qu'ils viennent de perdre, vivant au bienheureux séjour, et leur promet d'autres enfants sur la terre !

Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention à chaque cercueil, la religion a couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitants du sépulcre ; vaste communauté de morts, où le grand est couché auprès du petit ; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque ou sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau. Dans ce jour solennel où l'on célèbre les funérailles de la famille entière d'Adam, l'ame mêle ses tribulations, pour les anciens morts, aux peines qu'elle ressent pour

ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend par cette union quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur prend le caractère antique, quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles tragédies d'Homère. La religion seule étoit capable d'élargir assez le cœur de l'homme, pour qu'il pût contenir des soupirs égaux en nombre à la multitude des morts qu'il avoit à honorer.

CHAPITRE XII.

Dévotions populaires.

Il faudroit nous plaindre, si, voulant tout soumettre aux règles de la raison, nous condamnions avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une morale que les meilleures lois ne lui apprendront jamais. Il est bon, il est beau, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu, et que nous soyons sans cesse environnés de ces miracles.

Pour l'homme de foi, la nature est une constante merveille. Souffre-t-il? il prie et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami? il fait un vœu, prend le bâton et le bourdon du pèlerin; il franchit les Alpes ou les Pyrénées, vi-

site Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Galice; il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot, peut-être errant sur les mers), de sauver une épouse, de prolonger les jours d'un père. Son cœur se trouve allégé. Il part pour retourner à sa chaumière : chargé de coquillages, il fait retentir les hameaux du son de sa conque, et chante, dans une complainte naïve, la bonté de Marie, mère de Dieu. Chacun veut avoir quelque chose qui ait appartenu au pèlerin. Que de maux guéris par un seul ruban consacré ! Le pèlerin arrive à son village : la première personne qui vient au-devant de lui, c'est sa femme rélevée de couches, c'est son fils retrouvé, c'est son père rajeuni.

Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient * ! Ils ne peuvent sourire, sans compter

---

* M. de Châteaubriand nous permet de rapporter ici une scène fort touchante dont nous avons été témoins, et qui prouve bien la vérité de ces paroles : *Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient !*

Nous nous étions embarqués à Fribourg en Suisse, avec cent pèlerins qui alloient à *Notre-Dame des Hermites :* tous les bords de la rivière, ou plutôt du torrent de la *Sarine* et ensuite de l'*Aar*, retentissoient du bruit du rosaire, récité à haute voix en français et en allemand : nous nous étions mêlés à ces prières, et dès ce moment nous ne fûmes plus étrangers. Un jeune homme

qu'ils souriront toujours; ils ne peuvent pleurer, sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont point perdus; la religion les reçoit dans son urne, et les présente à l'Éternel.

---

d'environ vingt-huit ans, et sa femme à peu près du même âge, nous invitèrent à partager leurs provisions de voyage; c'étoient des gâteaux et des fruits. La jeune femme nous raconta que son mari s'étoit cassé un bras, il y avoit cinq ans, qu'il avoit été guéri miraculeusement par l'intercession de *N. D. des Hermites*, et que depuis lors, chaque année, ils alloient ensemble rendre graces de cette faveur du ciel en faisant ce pèlerinage. Sur le soir nous arrivâmes près de Bruch, au confluent de l'*Aar* et de la *Reuz*. Le patron avertit, selon l'usage, que ceux qui ne vouloient pas descendre les cascades, que l'on trouve avant de toucher les murs de cette petite ville, pouvoient faire ce trajet par terre. Nous étions avec un ancien capitaine de vaisseau, qui, après avoir parcouru les mers de l'Inde et de l'Amérique, ne vouloit pas se noyer dans un torrent de la Suisse: nous fûmes ensemble à pied jusqu'au-dessous de *Bruch*. Lorsque nous rentrâmes dans le bateau, l'heureux ménage avec lequel nous avions passé la journée ne voulut plus nous reconnoître, pas même nous répondre; à la fin la jeune femme nous dit: « Je ne vous aurois « jamais crus capables de vous conduire de cette manière: com- « ment, vous avez dit le rosaire avec nous, vous allez à *N. D.* « *des Hermites*, et vous avez craint que la Sainte Vierge vous « laissât périr! Si vous étiez restés avec nous, vous auriez vu « que, lorsque nous avons été au milieu des rochers, les bate- « liers ne se sont pas même servis de leurs perches, et la barque « est descendue sans heurter contre aucun roc. Jamais la Sainte « Vierge n'a laissé périr ceux qui vont à son pèlerinage. »

Les pas du vrai croyant ne sont jamais solitaires; un bon ange veille à ses côtés, il lui donne des conseils dans ses songes, il le défend contre le mauvais ange.....

Trouvoit-on chez les anciens rien de plus admirable qu'une foule de pratiques usitées jadis dans notre religion? Si l'on rencontroit au coin d'une forêt le corps d'un homme assassiné, on plantoit une croix dans ce lieu, en signe de miséricorde. Cette croix demandoit au Samaritain une larme pour un infortuné, et, à l'habitant de la cité fidèle, une prière pour son frère. Et puis ce voyageur étoit peut-être un étranger, tombé loin de son pays, comme cet illustre inconnu sacrifié par la main des hommes, loin de sa patrie céleste! Quel commerce entre nous et Dieu! quelle élévation cela ne donnoit-il pas à la nature humaine! qu'il étoit étonnant d'oser trouver des conformités en-

---

Nous fûmes confondus et nous admirâmes cette *dévotion populaire*, cette foi qui certainement n'étoit pas éclairée, mais qui n'en avoit pas moins une cause sublime. Comme ces gens simples et bons, nous crûmes sentir, dans ce moment, la présence d'une puissance aimable et surnaturelle au milieu de nous; la conduite du ciel envers les cœurs simples nous parut dépouillée de son voile; et le *Dieu caché*, comme parle Pascal, nous sembla être à découvert.

(Note de l'Editeur.)

tre nos jours mortels et l'éternelle existence du maître du monde!

Nous ne parlerons point de ces Jubilés substitués aux jeux séculaires, qui plongent les chrétiens dans la piscine du repentir, rajeunissent les consciences, et appellent les pécheurs à l'amnistie de la religion. Nous ne dirons point non plus comment, dans les calamités publiques, les grands et les petits s'en alloient pieds nus d'église en église, pour tâcher de désarmer la colère de Dieu. Le pasteur marchoit à leur tête, la corde au cou; humble victime dévouée pour le salut du troupeau.

C'est dans les grands évènements de la vie que les coutumes religieuses offrent au malheureux leurs consolations. Nous avons été une fois spectateur d'un naufrage. En arrivant sur la grève, les matelots dépouillèrent leurs vêtements, et ne conservèrent que leurs pantalons et leurs chemises mouillés. Ils avoient fait un vœu à la Vierge pendant la tempête. Ils se rendirent en procession à une petite chapelle dédiée à saint Thomas. Le capitaine marchoit à leur tête, et le peuple suivoit en chantant avec eux l'*Ave, maris stella.* Le prêtre célébra la messe des naufragés, et les matelots suspendirent leurs habits trempés d'eau de mer, en *ex voto,* aux murs de la chapelle. La philosophie peut remplir ses pages de paroles ma-

gnifiques, mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtements à son temple.

Quel homme sensé peut douter que ces usages religieux ne tendent à conduire le peuple à la vertu plus sûrement peut-être que les lois elles-mêmes ? A force de déclamer contre la superstition, on finira par ouvrir la voie à tous les crimes. Ce qu'il y aura d'étonnant pour les sophistes, c'est qu'au milieu des maux qu'ils auront causés, ils n'auront pas même la satisfaction de voir le peuple plus incrédule. S'il cesse de soumettre son esprit à la religion, il se fera des opinions monstrueuses. Il sera saisi d'une terreur d'autant plus étrange, qu'il n'en connoîtra pas l'objet; il tremblera dans un cimetière, où il aura gravé que *la mort est un sommeil éternel,* et en affectant de mépriser la puissance divine, il ira interroger la Bohémienne, ou chercher ses destinées dans les bigarrures d'une carte.

Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parcequ'il se sent fait pour l'immortalité. Les *conjurations*, la *nécromancie*, ne sont chez le peuple que l'instinct de la religion, et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire quand on ne croit rien; on a des devins.

quand on n'a plus de prophètes, des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on rouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur.

LIVRE CINQUIÈME.

ORDRES RELIGIEUX ET HOSPITALIERS.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la Vie monastique.

S'IL est vrai, comme on pourroit le croire, qu'une chose soit poétiquement belle en raison de l'antiquité de son origine, il faut convenir que la vie monastique a quelques droits à notre admiration. Elle remonte aux premiers âges du monde. Le prophète Elie, fuyant la corruption d'Israël, se retira le long du Jourdain, où il vécut d'herbes et de racines, avec quelques disciples. Sans avoir besoin de fouiller plus avant dans l'histoire, cette source des ordres religieux nous semble assez merveilleuse. Que n'eussent point dit les poëtes de la Grèce, s'ils avoient trouvé pour fondateur des collèges sacrés un homme ravi au ciel dans un char de feu, et qui doit reparoître sur la terre au jour de la consommation des siècles?

De là, la vie monastique, par un héritage admirable, descend, à travers les prophètes et saint

Jean-Baptiste, jusqu'à Jésus-Christ, qui se déroboit souvent au monde pour aller prier sur les montagnes. Bientôt les Thérapeutes, embrassant les perfections de la retraite, offrirent près du lac Mœris, en Égypte, les premiers modèles des monastères chrétiens. Enfin, sous Paul, Antoine et Pacôme, paroissent ces saints de la Thébaïde qui remplirent le Carmel et le Liban des chefs-d'œuvre de la pénitence. Une voix de gloire et de merveille s'éleva du fond des plus affreuses solitudes. Des musiques divines se mêloient au bruit des cascades et des sources; les séraphins visitoient l'anachorète du rocher, ou enlevoient son ame brillante sur les nues; les lions servoient de messagers au solitaire, et les corbeaux lui apportoient la manne céleste; les cités jalouses virent tomber leur réputation antique : ce fut le temps de la renommée du désert.

Marchant ainsi d'enchantement en enchantement dans l'établissement de la vie religieuse, nous trouvons une seconde sorte d'origines, que nous appellerons *locales;* c'est-à-dire certaines fondations particulières d'ordres et de couvents : ces origines ne sont ni moins curieuses, ni moins agréables que les premières. Aux portes même de Jérusalem on voit un monastère bâti sur l'emplacement de la maison de Pilate; au mont Sinaï, le

couvent de la *Transfiguration* marque le lieu redoutable où Jéhovah dicta ses lois aux Hébreux, et plus loin s'éleve un autre couvent sur la montagne où Jésus-Christ disparut de la terre.

Et que de choses admirables l'Occident ne nous montre-t-il pas à son tour dans les fondations des communautés, monuments de nos antiquités gauloises, lieux consacrés par d'intéressantes aventures ou par des actes d'humanité! L'histoire, les affections du cœur, la bienfaisance se disputent l'origine de nos monastères. Dans cette gorge des Pyrénées, voilà l'hôpital de Roncevaux, que Charlemagne bâtit à l'endroit même où la fleur des chevaliers, Roland, termina ses hauts faits; un asile de paix et de secours marque dignement le tombeau du preux qui défendit l'orphelin et mourut pour sa patrie. Aux plaines de Bovines, devant ce petit temple du Seigneur, j'apprends à mépriser les arcs de triomphe des Marius et des Césars; je contemple avec orgueil ce couvent qui vit un roi français proposer la couronne au plus digne.

Les cœurs tendres auront dans les origines de nos couvents de quoi se satisfaire, comme l'antiquaire et le poëte. Voyez ces retraites de la *Charité*, des *Pèlerins*, du *Bien Mourir*, des *Enterreurs de Morts*, des *Insensés*, des *Orphelins*;

tâchez, si vous le pouvez, de trouver dans le long catalogue des misères humaines une seule infirmité de l'ame ou du corps pour qui la religion n'ait pas fondé son lieu de soulagement ou son hospice !

Au reste, les persécutions des Romains contribuèrent d'abord à peupler les solitudes; ensuite les Barbares s'étant précipités sur l'empire, et ayant brisé tous les liens de la société, il ne resta aux hommes que Dieu pour espérance, et les déserts pour refuges. Des congrégations d'infortunés se formèrent dans les forêts et dans les lieux les plus inaccessibles. Les plaines fertiles étoient en proie à des sauvages qui ne savoient pas les cultiver, tandis que sur les crêtes arides des monts habitoit un autre monde, qui, dans ces roches escarpées, avoit sauvé comme d'un second déluge les restes des arts et de la civilisation. Mais de même que les fontaines découlent des lieux élevés pour fertiliser les vallées, ainsi les premiers anachorètes descendirent peu à peu de leurs hauteurs pour porter aux Barbares la parole de Dieu et les douceurs de la vie.

On dira peut-être que les causes qui donnèrent naissance à la vie monastique n'existant plus parmi nous, les couvents étoient devenus des retraites inutiles. Et quand donc ces causes ont-elles cessé?

N'y a-t-il plus d'orphelins, d'infirmes, de voyageurs, de pauvres, d'infortunés? Ah! lorsque les maux des siècles barbares se sont évanouis, la société, si habile à tourmenter les ames, et si ingénieuse en douleur, a bien su faire naître mille autres raisons d'adversité qui nous jettent dans la solitude! Que de passions trompées, que de sentiments trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour hors du monde! C'étoit une chose fort belle que ces maisons religieuses où l'on trouvoit une retraite assurée contre les coups de la fortune, et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la société, à cet âge où de cruelles séductions sourient à la beauté et à l'innocence, savoit du moins qu'il y avoit un asile où l'on ne se feroit pas un jeu de la tromper. Comme il étoit doux pour cette pauvre étrangère sans parents d'entendre retentir le nom de sœur à ses oreilles! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venoit-elle pas de lui rendre! un père céleste lui ouvroit sa maison, et la recevoit dans ses bras.

C'est une philosophie bien barbare et une politique bien cruelle que celles-là qui veulent obliger l'infortuné à vivre au milieu du monde. Des hommes ont été assez peu délicats pour mettre en commun leurs voluptés; mais l'adversité a un plus noble

égoïsme : elle se cache toujours pour jouir de ses plaisirs, qui sont ses larmes. S'il est des lieux pour la santé du corps, ah! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'ame, elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues, et bien plus difficiles à guérir.

Des gens se sont avisés de vouloir qu'on élevât des retraites *nationales* pour ceux *qui pleurent.* Certes, ces philosophes sont profonds dans la connoissance de la nature, et les choses du cœur humain leur ont été révélées! C'est-à-dire qu'ils veulent confier le malheur à la pitié des hommes, et mettre les chagrins sous la protection de ceux qui les causent. Il faut une charité plus magnifique que la nôtre pour soulager l'indigence d'une ame infortunée; Dieu seul est assez riche pour lui faire l'aumône.

On a prétendu rendre un grand service aux religieux et aux religieuses en les forçant de quitter leurs retraites : qu'en est-il advenu? Les femmes qui ont pu trouver un asile dans des monastères étrangers s'y sont réfugiées; d'autres se sont réunies pour former entre elles des monastères au milieu du monde; plusieurs, enfin, sont mortes de chagrin, et ces Trappistes si *à plaindre*, au lieu de profiter des charmes de la liberté et de la

vie, ont été continuer leurs austérités dans les bruyères de l'Angleterre et dans les déserts de la Russie.

Il ne faut pas croire que nous soyons tous également nés pour manier le hoyau ou le mousquet, et qu'il n'y ait point d'homme d'une délicatesse particulière, qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude : quelques uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation; d'autres, par une certaine pudeur craintive, qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes; enfin, il est des ames trop excellentes qui cherchent en vain dans la nature les autres ames auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel.

C'étoit sur-tout pour ces ames solitaires que la religion avoit élevé ses retraites.

LA CHARTREUSE DE PARIS,

PAR M. DE FONTANES.

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques!
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques,

Où venoit Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour, et d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis
Vante après cent hivers la grandeur de Louis!
Je préfère ces lieux où l'ame moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite;
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissants j'aime à m'ensevelir;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.
Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
Des enfants de Bruno ne troublent point l'asile;
Le bruit les environne, et leur ame est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstants,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères.
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères;

Hormis l'éternité, tout est sônge pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux!
Quel préjugé funeste à des lois si rigides
Attacha, dites-vous, ces pieux suicides?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin;
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh bien! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux:
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour?
C'est l'airain qui du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
Redit en longs échos: *Songe au dernier moment.*
Le son sous cette voûte expire lentement,
Et quand il a cessé, l'ame en frémit encore.
La méditation qui, seule dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquents! oh! combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles,
Les approches du soir, et ces ifs attristés,
Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,

Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts
Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes,
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort.

Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse ;
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
Le jour meurt, la nuit vient : le couchant, moins vermeil,
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout à coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis * ;
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Écoutons : sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la religion, le front voilé, descend,
Elle approche : déjà son calme attendrissant
Jusqu'au fond de votre ame en secret s'insinue ;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Vous dit tout bas : Mon fils, viens ici, viens à moi,
Marche au fond du désert : j'y serai près de toi.

---

* Le Luxembourg.

Maintenant, du milieu de cette paix profonde
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde
S'agiter les humains, que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.

Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths se disputoient le sceptre des Césars.
La force étoit sans frein, le foible sans asile :
Parlez, blâmerez-vous les Benoît, les Basile,
Qui loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés?
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
O que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur!
C'est là qu'ils se cachoient, et les chrétiens fidèles,
Que la Religion protégeoit de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvoient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osoit plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je? accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé,
Venoit demander grace aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitoient l'ermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitents fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices,
Mais leurs austérités ne sont point sans délices;
Celui qu'ils ont cherché ne les oublira pas,
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.

R.

Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venoient reposer sous ton ombre chérie;
Prophétique Jourdain, ils erroient sur tes bords;
Et vous, qu'un roi charmoit de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière!
Cet antre protégeoit leur paisible sommeil,
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil.
Ils chantoient l'Éternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout à coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte, au nom du ciel, un message de paix.
Et cependant leurs jours n'étoient point sans orages!
Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyoit sous le cilice, et de cendres couvert,
Les voluptés de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçoient son austère sagesse.
. . . . . .

CHAPITRE II.

TABLEAU DES MŒURS ET DE LA VIE RELIGIEUSE.

Moines Cophtes, Maronites, etc.

VENONS maintenant au tableau de la vie religieuse, et posons d'abord un principe. Par-tout où se trouve beaucoup de mystère, de solitude, de contemplation, de silence, beaucoup de pensées de Dieu, beaucoup de choses vénérables dans les costumes, les usages et les mœurs, là se doit trou-

ver une abondance de toutes les sortes de beautés. Si cette observation est juste, on va voir qu'elle s'applique merveilleusement au sujet que nous traitons.

Remontons encore aux solitaires de la Thébaïde. Ils habitoient des cellules appelées *laures*, et portoient, comme leur fondateur Paul, des robes de feuilles de palmier ; d'autres étoient vêtus de cilices tissus de poil de gazelle ; quelques uns, comme le solitaire Zénon, jetoient seulement sur leurs épaules la dépouille des bêtes sauvages, et l'anachorète Séraphion marchoit enveloppé du linceul qui devoit le couvrir dans la tombe. Les religieux maronites, dans les solitudes du Liban ; les ermites nestoriens répandus le long du Tigre ; ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la mer Rouge ; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine cophte en entrant dans son monastère renonce aux plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instants, se relève, et sous le beau firmament d'Égypte fait entendre sa voix parmi les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit aux ombres des Pharaons les cantiques de cet enfant de la famille de Joseph ;

tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiroient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses; c'est là que le sauvant de l'Arabe, il l'enlève dans sa tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savants vont bien visiter les débris de l'Égypte; mais d'où vient que, comme les moines chrétiens, objets de leurs mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sables, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin?

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites! Par-tout où l'on tourne les yeux on ne voit que les monuments de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine maronite appelle, par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban; ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre : le moine abyssinien vous attend dans ce bois, au milieu des tigres; le missionnaire américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par

un naufrage sur des côtes inconnues, tout à coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes ! Vous êtes en pays d'amis; ici sont des chrétiens. Vous êtes Français, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglais peut-être ? Et qu'importe ! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnoîtront pour frère; c'est vous qu'ils invitent par cette croix : ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils pleurent de joie en vous voyant sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer, ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfants et son épouse! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le *glas* de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non; ce sont des sons réels, mais inutiles! car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter...

Un autre bruit se fait entendre; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'étoit donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, et de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes; il falloit encore que les animaux même apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent pour ainsi dire de l'ardente charité de leurs maîtres, et que leurs cris sur le sommet des Alpes proclamassent aux échos les miracles de notre religion.

Qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes : car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de la philantropie! c'est la religion chrétienne qui est seule philantrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France, du sauvage néophyte un frère du moine égyptien! Nous ne sommes plus étrangers sur la terre, nous ne pouvons plus nous y égarer. Jésus-Christ nous a rendu l'héritage que le péché d'Adam nous avoit ravi. Chrétien! il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi; tu trouveras par-tout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père!

CHAPITRE III.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Trappistes, Chartreux, Sœurs de Sainte-Claire, Pères de la Rédemption, Missionnaires, Filles de la Charité, etc. etc.

TELLES sont les mœurs et les coutumes de quelques uns des ordres religieux de la vie contemplative; mais ces choses néanmoins ne sont si belles, que parcequ'elles sont unies aux méditations et aux prières : ôtez le nom et la présence de Dieu de tout cela, et le charme est presque détruit.

Voulez-vous maintenant vous transporter à la Trappe, et contempler ces moines vêtus d'un sac, qui bêchent leurs tombes? Voulez-vous les voir errer comme des ombres dans cette grande forêt de Mortagne, et au bord de cet étang solitaire? Le silence marche à leurs côtés, ou s'ils se parlent quand ils se rencontrent, c'est pour se dire seulement: *Frères, il faut mourir.* Ces ordres rigoureux du christianisme étoient des écoles de morale en action, instituées au milieu des plaisirs du siècle : ils offroient sans cesse des modèles de pénitence, et de grands exemples de la misère humaine, aux yeux du vice et de la prospérité.

Quel spectacle que celui du Trappiste mourant! quelle sorte de haute philosophie! quel avertissement pour les hommes! Étendu sur un peu de paille et de cendre, dans le sanctuaire de l'église, ses frères rangés en silence autour de lui, il les appelle à la vertu, tandis que la cloche funèbre sonne ses dernières agonies. Ce sont ordinairement les vivants qui engagent l'infirme à quitter courageusement la vie; mais ici c'est une chose plus sublime, c'est le mourant qui parle de la mort. Aux portes de l'éternité, il la doit mieux connoître qu'un autre, et, d'une voix qui résonne déjà entre ses ossements, il appelle avec autorité ses compagnons, ses supérieurs même à la pénitence (*l*).

Le plus bel éloge que nous pourrions faire de la vie monastique seroit de présenter le catalogue des travaux auxquels elle s'est consacrée. La religion, laissant à notre cœur le soin de nos joies, ne s'est occupée, comme une tendre mère, que du soulagement de nos douleurs; mais dans cette œuvre immense et difficile elle a appelé tous ses fils et toutes ses filles à son secours. Aux uns elle a confié le soin de nos maladies, comme à cette multitude de religieux et de religieuses dévoués au service des hôpitaux; aux autres elle a délégué les pauvres, comme aux sœurs de la

Charité. Le père de la Rédemption s'embarque à Marseille; où va-t-il seul ainsi avec son bréviaire et son bâton? Ce conquérant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main, il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger, il lui parle au nom de ce roi céleste dont il est l'ambassadeur. Le barbare s'étonne à la vue de cet Européen, qui ose seul, à travers les mers et les orages, venir lui redemander des captifs : domté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente, et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscur et ignoré, reprend humblement à pied le chemin de son monastère.

Par-tout c'est le même spectacle : le missionnaire qui part pour la Chine rencontre au port le missionnaire qui revient, glorieux et mutilé, du Canada; la sœur grise va secourir l'indigent dans sa chaumière, le père capucin vole à l'incendie, le frère hospitalier lave les pieds du voyageur, le frère du *bien-mourir* console l'agonisant sur sa couche, le frère *enterreur* porte le corps du pauvre décédé; la sœur de la Charité monte au septième étage pour prodiguer l'or, le vêtement et l'espérance; ces filles, si justement appelées *Filles-*

Dieu, portent et reportent çà et là les bouillons, la charpie, les remèdes; la fille du Bon-Pasteur tend les bras à la fille prostituée, et lui crie : *Je ne suis point venu pour appeler les justes, mais les pécheurs!* L'orphelin trouve un père, l'insensé un médecin, l'ignorant un instructeur. Tous ces ouvriers en œuvres célestes se précipitent, s'animent les uns les autres. Cependant la religion attentive, et tenant une couronne immortelle, leur crie : « Courage, mes enfants ! courage! hâtez-« vous, soyez plus prompts que les maux dans la « carrière de la vie! méritez cette couronne que « je vous prépare; elle vous mettra vous-mêmes « à l'abri de tous maux et de tous besoins. »

Il y a des gens pour qui le seul nom de Capucin est un objet de risée. Quoi qu'il en soit, un religieux de l'ordre de saint François étoit souvent un personnage noble et simple. Qui de nous n'a vu un couple de ces hommes vénérables, voyageant dans les campagnes, ordinairement vers la fête des Morts, à l'approche de l'hiver, au temps de la *quête des vignes?* Ils s'en alloient, demandant l'hospitalité dans les vieux châteaux sur leur route. A l'entrée de la nuit, les deux pèlerins arrivoient chez le châtelain solitaire; ils montoient un antique perron, mettoient leurs longs bâtons et leurs besaces derrière la porte, frappoient au por-

tique sonore, et demandoient l'hospitalité. Si le maître refusoit ces hôtes du Seigneur, ils faisoient un profond salut, se retiroient en silence, reprenoient leurs besaces et leurs bâtons, et *secouant la poussière de leurs sandales*, ils s'en alloient, à travers la nuit, chercher la cabane du laboureur. Si, au contraire, ils étoient reçus, après qu'on leur avoit donné à laver à la façon des temps de Jacob et d'Homère, ils venoient s'asseoir au foyer hospitalier. Comme aux siècles antiques, afin de se rendre les maîtres favorables (et parce que, comme Jésus-Christ, ils aimoient aussi les enfants), ils commençoient par caresser ceux de la maison; ils leur présentoient des reliques et des images. Les enfants qui s'étoient d'abord enfuis tout effrayés, bientôt attirés par ces merveilles, se familiarisoient jusqu'à se jouer entre les genoux des bons religieux. Le père et la mère, avec un sourire d'attendrissement, regardoient ces scènes naïves, et l'intéressant contraste de la gracieuse jeunesse de leurs enfants, et de la vieillesse chenue de leurs hôtes.

Or, la pluie et le *coup de vent des morts* battoient au-dehors les bois dépouillés, les cheminées, les créneaux du château gothique; la chouette crioit sur ces faîtes. Auprès d'un large foyer la famille se mettoit à table : le repas étoit cordial,

et les manières affectueuses. La jeune demoiselle du lieu interrogeoit timidement ses hôtes, qui louoient gravement sa beauté et sa modestie. Les bons Pères entretenoient la famille par leurs agréables propos : ils racontoient quelque histoire bien touchante; car ils avoient toujours appris des choses remarquables dans leurs missions lointaines, chez les sauvages de l'Amérique, ou les peuples de la Tartarie. A la longue barbe de ces Pères, à leur robe de l'antique Orient, à la manière dont ils étoient venus demander l'hospitalité, on se rappeloit ces temps où les Thalès et les Anacharsis voyageoient ainsi dans l'Asie et dans la Grèce.

Après le souper du château, la dame appeloit ses serviteurs, et l'on invitoit un des Pères à faire en commun la prière accoutumée; ensuite les deux religieux se retiroient à leur couche, en souhaitant toutes sortes de prospérités à leurs hôtes. Le lendemain on cherchoit les vieux voyageurs, mais ils s'étoient évanouis, comme ces saintes apparitions qui visitent quelquefois l'homme de bien dans sa demeure.

Étoit-il quelque chose qui pût briser l'ame, quelque commission dont les hommes, ennemis des larmes, n'osassent se charger, de peur de compromettre leurs plaisirs? c'étoit aux enfants

du cloître qu'elle étoit aussitôt dévolue, et surtout aux pères de l'ordre de saint François; on supposoit que des hommes qui s'étoient voués à la misère devoient être naturellement les hérauts du malheur. L'un étoit obligé d'aller porter à une famille la nouvelle de la perte de sa fortune; l'autre, de lui apprendre le trépas d'un fils unique. Le grand Bourdaloue remplit lui-même ce triste devoir : il se présentoit en silence à la porte du père, croisoit les mains sur sa poitrine, s'inclinoit profondément, et se retiroit muet, comme la mort dont il étoit l'interprète.

Croit-on qu'il y eût beaucoup de plaisirs (nous entendons de ces plaisirs à la façon du monde), croit-on qu'il fût fort doux pour un Cordelier, un Carme, un Franciscain, d'aller, au milieu des prisons, annoncer la sentence au criminel, l'écouter, le consoler, et avoir, pendant des journées entières, l'ame transpercée des scènes les plus déchirantes? On a vu, dans ces actes de dévouement, la sueur tomber à grosses gouttes du front de ces compatissants religieux, et mouiller ce froc qu'elle a pour toujours rendu sacré, en dépit des sarcasmes de la philosophie. Et pourtant quel honneur, quel profit revenoit-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même des prisonniers qu'ils conso-

loient! Mais du moins les hommes, tout ingrats qu'ils sont, avoient confessé leur nullité dans ces grandes rencontres de la vie, puisqu'ils les avoient abandonnées à la religion, seul véritable secours au dernier degré du malheur. O apôtre de Jésus-Christ, de quelles catastrophes n'étiez-vous point témoin, vous qui, près du bourreau, ne craigniez point de vous couvrir du sang des misérables, et qui étiez leur dernier ami! Voici un des plus hauts spectacles de la terre; aux deux coins de cet échafaud, les deux Justices sont en présence; la Justice humaine et la Justice divine : l'une, implacable et appuyée sur un glaive, est accompagnée du désespoir; l'autre, tenant un voile trempé de pleurs, se montre entre la pitié et l'espérance; l'une a pour ministre un homme de sang; l'autre, un homme de paix; l'une condamne, l'autre absout. Innocente ou coupable, la première dit à la victime : « Meurs. » la seconde lui crie : « Fils de « l'innocence ou du repentir, *montez au ciel!* »

LIVRE SIXIÈME.

MISSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale des Missions.

Voici encore une de ces grandes et nouvelles idées qui n'appartiennent qu'à la religion chrétienne. Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin qui anime l'apôtre de l'évangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les avenues d'Académus et les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre, et semer la concorde et la paix parmi des nations ennemies : c'est ce que les religieux chrétiens ont fait, et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du tropique, rien ne les arrête; ils vivent avec l'Esquimaux dans son outre de peau de vache-marine; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groënlandais; avec le Tartare ou l'Iroquois, ils parcourent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Cafre

errant dans ses déserts embrasés; le Chinois, le Japonais, l'Indien sont devenus leurs néophytes; il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan qui ait pu échapper à leur zèle; et comme autrefois les royaumes manquoient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité.

Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une famille de frères, ils tournèrent les yeux vers les régions où des ames languissoient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils furent touchés de compassion; en voyant cette dégradation de l'homme, ils se sentirent pressés du désir de verser leur sang pour le salut de ces étrangers. Il falloit percer des forêts profondes, franchir des marais impraticables, traverser des fleuves dangereux, gravir des rochers inaccessibles; il falloit affronter des nations cruelles, superstitieuses et jalouses; il falloit surmonter dans les unes l'ignorance de la barbarie, dans les autres les préjugés de la civilisation; tant d'obstacles ne purent les arrêter. Ceux qui ne croient plus à la religion de leurs pères conviendront du moins que si le missionnaire est fermement persuadé qu'il n'y a de salut que dans la religion chrétienne, l'acte par lequel il se condamne à des maux inouis, pour sauver un idolatre, est au-dessus des plus grands dévouements.

Qu'un homme, à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire; il illustre sa famille, et l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantages pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un sauvage inconnu... De quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice?

Diverses congrégations religieuses se consacroient aux missions : les Dominicains, l'ordre de saint François, les Jésuites et les prêtres des Missions étrangères.

Il y avoit quatre sortes de missions.

Les missions du Levant, qui comprenoient l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Éthiopie, la Perse et l'Égypte.

Les missions de l'Amérique, commencant à la baie d'Hudson, et remontant par le Canada, la Louisiane, la Californie, les Antilles et la Guiane, jusqu'aux fameuses *réductions*, ou peuplades du Paraguay.

Les missions de l'Inde, qui renfermoient l'Indostan, la presqu'île en-deçà et au-delà du Gange, et qui s'étendoient jusqu'à Manille et aux Nouvelles-Philippines.

Enfin, *les missions de la Chine*, auxquelles se joignoient celles du Tong-King, de la Cochinchine et du Japon.

On comptoit, de plus, quelques églises en Islande et chez les nègres de l'Afrique, mais elles n'étoient pas régulièrement suivies.

Lorsque les Jésuites firent paroître la correspondance connue sous le nom de *Lettres édifiantes*, elle fut citée et recherchée par tous les auteurs. On s'appuyoit de son autorité, et les faits qu'elle contenoit passoient pour indubitables. Mais bientôt la mode vint de décrier ce qu'on avoit admiré. Ces lettres étoient écrites par des prêtres chrétiens, pouvoient-elles valoir quelque chose? On ne rougit pas de préférer, ou plutôt de feindre de préférer aux voyages des Dutertre et des Charlevoix ceux d'un baron de la Hontan, ignorant et menteur. Des savants, qui avoient été à la tête des premiers tribunaux de la Chine, qui avoient passé trente et quarante années à la cour même des empereurs, qui parloient et écrivoient la langue du pays, qui fréquentoient les petits, qui vivoient familièrement avec les grands, qui avoient

parcouru, vu et étudié en détail les provinces, les mœurs, la religion et les lois de ce vaste empire, ces savants, dont les travaux nombreux ont enrichi les mémoires de l'Académie des sciences, se virent traités d'imposteurs par un homme qui n'étoit pas sorti du quartier des Européens à Canton, qui ne savoit pas un mot de chinois, et dont tout le mérite consistoit à contredire grossièrement les récits des missionnaires. On le sait aujourd'hui, et l'on rend une tardive justice aux Jésuites. Des ambassades, faites à grands frais par des nations puissantes, nous ont-elles appris quelque chose que les Duhald et les Le Comte nous eussent laissé ignorer, ou nous ont-elles révélé quelques mensonges de ces Pères?

En effet, un missionnaire doit être un excellent voyageur. Obligé de parler la langue des peuples auxquels il prêche l'évangile, de se conformer à leurs usages, de vivre long-temps avec toutes les classes de la société, de chercher à pénétrer dans les palais et dans les chaumières, n'eût-il reçu de la nature aucun génie, il parviendroit encore à recueillir une multitude de faits précieux. Au contraire, l'homme qui passe rapidement avec un interprète, qui n'a ni le temps ni la volonté de s'exposer à mille périls pour apprendre le secret des mœurs, cet homme, eût-il tout ce qu'il faut

pour bien voir et pour bien observer, ne peut cependant acquérir que des connoissances très vagues sur des peuples qui ne font que rouler et disparoître à ses yeux.

Le Jésuite avoit encore sur le voyageur ordinaire l'avantage d'une éducation savante. Les supérieurs exigeoient plusieurs qualités des élèves qui se destinoient aux missions. Pour le Levant, il falloit savoir le grec, le cophte, l'arabe et le turc, et posséder quelques connoissances en médecine; pour l'Inde et la Chine, on vouloit des astronomes, des mathématiciens, des géographes, des mécaniciens; l'Amérique étoit réservée aux naturalistes. Et à combien de saints déguisements, de pieuses ruses, de changements de vie et de mœurs n'étoit-on pas obligé d'avoir recours pour annoncer la vérité aux hommes! A Maduré, le missionnaire prenoit l'habit du pénitent indien, s'assujettissoit à ses usages, se soumettoit à ses austérités, si rebutantes ou si puériles qu'elles fussent; à la Chine, il devenoit mandarin et lettré; chez l'Iroquois, il se faisoit chasseur et sauvage.

Presque toutes les missions françaises furent établies par Colbert et Louvois, qui comprirent de quelle ressource elles seroient pour les arts, les sciences et le commerce. Les pères Fontenay, Tachard, Gerbillon, Le Comte, Bouvet et Visdelou

furent envoyés aux Indes par Louis XIV : ils étoient mathématiciens, et le roi les fit recevoir de l'Académie des sciences avant leur départ.

Le père Brédevent, connu par sa dissertation physico-mathématique, mourut malheureusement en parcourant l'Éthiopie; mais on a joui d'une partie de ses travaux. Le père Sicard visita l'Égypte avec des dessinateurs que lui avoit fournis M. de Maurepas. Il acheva un grand ouvrage, sous le titre de *Description de l'Égypte ancienne et moderne*. Ce manuscrit précieux, déposé à la maison professe des Jésuites, fut dérobé sans qu'on en ait jamais pu découvrir aucune trace. Personne sans doute ne pouvoit mieux nous faire connoître la Perse et le fameux Thamas Koulikan, que le moine Bazin, qui fut le premier médecin de ce conquérant, et le suivit dans ses expéditions. Le père Cœur-doux nous donna des renseignements sur les toiles et les teintures indiennes. La Chine nous fut connue comme la France; nous eûmes les manuscrits originaux et les traductions de son histoire; nous eûmes des herbiers chinois, des géographies, des mathématiques chinoises; et pour qu'il ne manquât rien à la singularité de cette mission, le père Ricci écrivit des livres de morale dans la langue de Confucius, et passe encore pour un auteur élégant à Pékin.

Si la Chine nous est aujourd'hui fermée, si nous ne disputons pas aux Anglais l'empire des Indes, ce n'est pas la faute des Jésuites, qui ont été sur le point de nous ouvrir ces belles régions. « Ils avoient réussi en Amérique, dit Voltaire, « en enseignant à des sauvages les arts néces- « saires; ils réussirent à la Chine, en enseignant « les arts les plus relevés à une nation spiri- « tuelle. »

L'utilité dont ils étoient à leur patrie, dans les échelles du Levant, n'est pas moins avérée. En veut-on une preuve authentique? Voici un certificat dont les signatures sont assez belles :

Brevet du Roi.

« Aujourd'hui, septième de juin mil six cent « soixante-dix-neuf, le roi étant à Saint-Germain- « en-Laie, voulant gratifier et favorablement « traiter les pères Jésuites français, missionnaires « au Levant, en considération de leur zèle pour « la religion, *et des avantages que ses sujets qui « résident et qui trafiquent dans toutes les échelles « reçoivent de leurs instructions*, Sa Majesté les « a retenus et retient pour ses chapelains dans « l'église et chapelle consulaires de la ville d'Alep « en Syrie, etc. »

Signé, LOUIS.

Et plus bas, COLBERT.

C'est à ces mêmes missionnaires que nous devons l'amour que les sauvages portent encore au nom français dans les forêts de l'Amérique. Un mouchoir blanc suffit pour passer en sûreté à travers les hordes ennemies, et pour recevoir partout l'hospitalité. C'étoient les Jésuites du Canada et de la Louisiane qui avoient dirigé l'industrie des colons vers la culture, et découvert de nouveaux objets de commerce pour les teintures et les remèdes. En naturalisant sur notre sol des insectes, des oiseaux et des arbres étrangers, ils ont ajouté des richesses à nos manufactures, des délicatesses à nos tables, et des ombrages à nos bois.

Ce sont eux qui ont écrit les annales élégantes ou naïves de nos colonies. Quelle excellente histoire que celle des Antilles par le père Dutertre, ou celle de la Nouvelle-France par Charlevoix! Les ouvrages de ces hommes pieux sont pleins de toutes sortes de sciences; dissertations savantes, peintures de mœurs, plans d'amélioration pour nos établissements, objets utiles, réflexions morales, aventures intéressantes, tout s'y trouve. L'histoire d'un acacia ou d'un saule de la Chine s'y mêle à l'histoire d'un grand empereur réduit à se poignarder, et le récit de la conversion d'un Pariah, à un traité sur les mathématiques des

Brames. Le style de ces relations, quelquefois sublime, est souvent admirable par sa simplicité. Enfin les missions fournissoient chaque année à l'astronomie et sur-tout à la géographie de nouvelles lumières. Un Jésuite rencontre en Tartarie une femme hurone qu'il avoit connue au Canada; il conclud de cette étrange aventure que le continent de l'Amérique se rapproche au nord-ouest du continent de l'Asie, et il devine ainsi l'existence du détroit, qui, long-temps après, a fait la gloire des Beringh et des Cook. Une grande partie du Canada, toute la Louisiane avoient été découvertes par nos missionnaires: en appelant au christianisme les sauvages de l'Acadie, ils nous avoient livré ces côtes où s'enrichissoit notre commerce et se formoient nos marins : telle est une foible partie des services que ces hommes, aujourd'hui si méprisés, savoient rendre à leur pays.

CHAPITRE II.

Missions du Levant.

Chaque mission avoit un caractère qui lui étoit propre, et un genre de souffrances particulier. Celles du Levant présentoient un spectacle bien philosophique. Combien elle étoit puissante cette voix chrétienne qui s'élevoit des tombeaux d'Ar-

gos et des ruines de Sparte et d'Athènes! Dans les îles de Naxos et de Salamine, d'où partoient ces brillantes théories qui charmoient et enivroient la Grèce, un pauvre prêtre catholique, déguisé en turc, se jette dans un esquif, aborde à quelque méchant réduit pratiqué sous des tronçons de colonnes, console sur la paille le descendant des vainqueurs de Xerxès, distribue des aumônes au nom de Jésus-Christ, et faisant le bien comme on fait le mal, en se cachant dans l'ombre, retourne secrètement à son désert.

Le savant qui va mesurer les restes de l'antiquité dans les solitudes de l'Europe et de l'Asie a sans doute des droits à notre admiration, mais nous voyons une chose encore plus admirable et plus belle; c'est quelque Bossuet inconnu, expliquant la parole des prophètes sur les débris de Tyr et de Babylone.

Dieu permettoit que les moissons fussent abondantes dans un sol si riche; une pareille poussière ne pouvoit être stérile. « Nous sortîmes de Serpho, « dit le père Xavier, plus consolés que je ne puis « vous l'exprimer ici; le peuple nous comblant de « bénédictions, et remerciant Dieu mille fois de « nous avoir inspiré le dessein de venir les cher- « cher au milieu de leurs rochers. »

Les montagnes du Liban comme les sables de la

Thébaïde étoient témoins du dévouement des missionnaires. Ils ont une grace infinie à rehausser les plus petites circonstances. S'ils décrivent les cèdres du Liban, ils vous parlent de quatre autels de pierre qui se voient au pied de ces arbres, et où les moines maronites célèbrent une messe solennelle le jour de la Transfiguration; on croit entendre les accents religieux qui se mêlent au murmure de ces bois chantés par Salomon et Jérémie, et au fracas des torrents qui tombent des montagnes.

Parlent-ils de la vallée où coule le fleuve *saint?* ils disent : « Ces rochers renferment de profondes « grottes, qui étoient autrefois autant de cellules « d'un grand nombre de solitaires, qui avoient « choisi ces retraites pour être les seuls témoins « sur terre de la rigueur de leur pénitence. Ce sont « les larmes de ces saints pénitents qui ont donné « au fleuve dont nous venons de parler le nom de « fleuve saint : sa source est dans les montagnes « du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve « dans cet affreux désert inspire de la componc- « tion, de l'amour pour la pénitence, et de la com- « passion pour ces ames sensuelles et mondaines, « qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir « à une éternité bienheureuse. »

Cela nous semble parfait et comme style et comme sentiment.

Ces missionnaires avoient un instinct merveilleux pour suivre l'infortune à la trace, et la forcer pour ainsi dire jusque dans son dernier gîte. Les bagnes et les galères pestiférées n'avoient pu échapper à leur charité : écoutons parler le père Tarillon dans sa lettre à M.de Pontchartrain :

« Les services que nous rendons à ces pauvres « gens (les esclaves chrétiens au bagne de Cons- « tantinople) consistent à les entretenir dans la « crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer « des soulagements de la charité des fidèles, à les « assister dans leurs maladies, et enfin à leur « aider à bien mourir : si tout cela demande beau- « coup de sujétion et de peine, je puis assurer que « Dieu y attache en récompense de grandes conso- « lations. . . . . .

« Dans les temps de peste, comme il faut être « à portée de secourir ceux qui sont frappés, et « que nous n'avons ici que quatre ou cinq mis- « sionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un « seul Père qui entre au bagne, et qui y demeure « tout le temps que la maladie dure : celui qui en « obtient la permission du supérieur s'y dispose « pendant quelques jours de retraite, et prend « congé de ses frères comme s'il devoit bientôt « mourir. Quelquefois il y consomme son sacri- « fice, et quelquefois il échappe au danger. »

Le père Jacques Cachold écrit au père Tarillon :

« Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes « craintes que donnent les maladies contagieuses; « et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai pas de ce mal, « après les hasards que je viens de courir. Je sors « du bagne, où j'ai donné les derniers sacrements « à quatre-vingt-deux personnes... Durant le jour, « je n'étois, ce me semble, étonné de rien ; il n'y « avoit que la nuit, pendant le peu de sommeil « qu'on me laissoit prendre, que je me sentois « l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus « grand péril que j'ai couru, et que je courrai « peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une « sultane de quatre-vingt-deux canons. Les es- « claves, de concert avec les gardiens, m'y avoient « fait entrer sur le soir pour les confesser toute la « nuit, et leur dire la messe de grand matin. « Nous fûmes enfermés à doubles cadenas, comme « c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves « que je confessai, douze étoient malades, et trois « moururent avant que je fusse sorti; jugez quel « air je pouvois respirer dans ce lieu renfermé, et « sans la moindre ouverture. Dieu, qui par sa « bonté m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de « bien d'autres. »

Un homme qui s'enferme volontairement dans un bagne en temps de peste, qui avoue ingénu-

ment ses terreurs, et qui pourtant les surmonte par charité, qui s'introduit ensuite à prix d'argent comme pour goûter des plaisirs illicites à fond de cale d'un vaisseau de guerre, afin d'assister des esclaves pestiférés; avouons-le, un tel homme ne suit pas une impulsion naturelle; il y a quelque chose ici de plus que l'*humanité;* les missionnaires en conviennent, et ils ne prennent pas sur eux le mérite de ces œuvres sublimes : « C'est « Dieu qui nous donne cette force, répètent-ils « souvent, nous n'y avons aucune part. »

Un jeune missionnaire, non encore aguerri contre les dangers, comme ces vieux chefs tout chargés de fatigues et de palmes évangéliques, est étonné d'avoir échappé au premier péril; il craint qu'il n'y ait de sa faute, il en paroît humilié. Après avoir fait à son supérieur le récit d'une peste, où souvent il avoit été obligé de *coller son oreille sur la bouche des malades, pour entendre leurs paroles mourantes,* il ajoute: « Je n'ai « pas mérité, mon révérend père, que Dieu ait bien « voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui « avois offert. Je vous demande donc vos prières, « pour obtenir de Dieu qu'il oublie mes péchés, « et qu'il me fasse la grace de mourir pour lui. »

C'est ainsi que le père Bouchet écrit des Indes : « Notre mission est plus florissante que jamais,

« nous avons *eu quatre grandes persécutions cette* « *année.* »

C'est ce même père Bouchet qui a envoyé en Europe les tables des Brames, dont M. Bailly s'est servi dans son histoire de l'astronomie. La société anglaise de Calcuta n'a jusqu'à présent fait paroître aucun monument des sciences indiennes, que nos missionnaires n'eussent découvert ou indiqué; et cependant les savants anglais, souverains de plusieurs grands royaumes, favorisés par tous les secours de l'art et de la puissance, devroient avoir bien d'autres moyens de succès qu'un pauvre Jésuite, seul, errant et persécuté. « Pour peu que nous parussions librement « en public, écrit le père Royer, il seroit aisé de « nous reconnoître à l'air et à la couleur du « visage. Ainsi, pour ne point susciter de persé- « cution plus grande à la religion, il faut se ré- « soudre à demeurer caché le plus qu'on peut Je « passe les jours entiers, ou enfermé dans un bateau, « d'où je ne sors que la nuit pour visiter les villages « qui sont proche des rivières, ou retiré dans « quelque maison éloignée. »

Le bateau de ce religieux étoit tout son observatoire; mais on est bien riche et bien habile quand on a la charité.

CHAPITRE III.

Missions de la Chine.

Deux religieux de l'ordre de saint François, l'un Polonais, et l'autre Français de nation, furent les premiers Européens qui pénétrèrent à la Chine, vers le milieu du douzième siècle. Marc Paole, Vénitien, et Nicolas et Matthieu Paole, de la même famille, y firent ensuite deux voyages. Les Portugais, ayant découvert la route des Indes, s'établirent à Macao, et le père Ricci de la congrégation de Jésus résolut de s'ouvrir cet empire du *Cathai*, dont on racontoit tant de merveilles. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue chinoise, l'une des plus difficiles du monde. Son ardeur surmonta tous les obstacles, et, après bien des dangers et plusieurs refus, il obtint des magistrats chinois, en 1682, la permission de s'établir à Chouachen.

Ricci, élève de Cluvius, et lui-même très habile en mathématiques, se fit, à l'aide de cette science, des protecteurs parmi les mandarins. Il quitta l'habit des bonzes, et prit celui des lettrés. Il donnoit des leçons de géométrie, où il mêloit avec art les leçons plus précieuses de la morale chrétienne. Il passa successivement à Chouachen,

Nemcham, Pékin, Nankin, tantôt maltraité, tantôt reçu avec joie, opposant aux revers une patience invincible, et ne perdant jamais l'espérance de faire fructifier la parole de Jésus-Christ. Enfin l'empereur lui-même, charmé des vertus et des connoissances du missionnaire, lui permit de résider dans la capitale, et lui accorda, ainsi qu'aux compagnons de ses travaux, plusieurs privilèges. Les Jésuites mirent une grande discrétion dans leur conduite, et montrèrent une connoissance profonde du cœur humain. Ils respectèrent les usages des Chinois, et s'y conformèrent, en tout ce qui ne blessoit pas les lois évangéliques. Ils furent traversés de tous côtés : « Bientôt la jalousie, dit « Voltaire, corrompit les fruits de leur sagesse, « et cet esprit d'inquiétude et de contention at- « taché en Europe aux connoissances et aux « talents renversa les plus grands desseins. »

Ricci suffisoit à tout. Il répondoit aux accusations de ses ennemis en Europe, il veilloit aux églises naissantes de la Chine, il donnoit des leçons de mathématiques, il écrivoit en chinois des livres de controverse contre les lettrés qui l'attaquoient, il cultivoit l'amitié de l'empereur, et se ménageoit à la cour, où sa politesse le faisoit aimer des grands. Tant de fatigues abrégèrent ses jours. Il termina à Pékin une vie de cinquante-

sept années, dont la moitié avoit été consumée dans les travaux de l'apostolat.

Après la mort du père Ricci, sa mission fut interrompue par les révolutions qui arrivèrent à la Chine : mais lorsque l'empereur Tartare Cun-chi monta sur le trône, il nomma le père Adam Schall président du tribunal des mathématiques. Cun-chi mourut, et pendant la minorité de son fils Cang-hi la religion chrétienne fut exposée à de nouvelles persécutions.

A la majorité de l'empereur, le calendrier se trouvant dans une grande confusion, il fallut rappeler les missionnaires. Le jeune prince s'attacha au père Verbiest, successeur du père Schall. Il fit examiner le christianisme par le tribunal des états de l'empire, et minuta de sa propre main le mémoire des Jésuites. Les juges, après un mûr examen, déclarèrent que la religion chrétienne étoit bonne, qu'elle ne contenoit rien de contraire à la pureté des mœurs et à la prospérité des empires.

Il étoit digne des disciples de Confucius de prononcer une pareille sentence en faveur de la loi de Jésus-Christ. Peu de temps après ce décret, le père Verbiest appela de Paris ces savants Jésuites qui ont porté l'honneur du nom français jusqu'au centre de l'Asie.

Le Jésuite qui partoit pour la Chine s'armoit du télescope et du compas. Il paroissoit à la cour de Pékin avec l'urbanité de la cour de Louis XIV, et environné du cortège des sciences et des arts. Déroulant des cartes, tournant des globes, traçant des sphères, il apprenoit aux mandarins étonnés et le véritable cours des astres, et le véritable nom de celui qui les dirige dans leurs orbites. Il ne dissipoit les erreurs de la physique que pour attaquer celles de la morale; il replaçoit dans le cœur, comme dans son véritable siège, la simplicité qu'il bannissoit de l'esprit; inspirant à la fois, par ses mœurs et son savoir, une profonde vénération pour son Dieu, et une haute estime pour sa patrie.

Il étoit beau pour la France de voir ses simples religieux régler à la Chine les fastes d'un grand empire. On se proposoit des questions de Pékin à Paris : la chronologie, l'astronomie, l'histoire naturelle, fournissoient des sujets de discussions curieuses et savantes. Les livres chinois étoient traduits en français, les français en chinois. Le père Parennin, dans sa lettre adressée à Fontenelle, écrivoit à l'Académie des sciences :

« MESSIEURS,

« Vous serez peut-être surpris que je vous

« envoie de si loin un traité d'anatomie, un cours « de médecine, et des questions de physique « écrites en une langue qui sans doute vous est « inconnue; mais votre surprise cessera, quand « vous verrez que ce sont vos propres ouvrages « que je vous envoie habillés à la tartare. »

Il faut lire d'un bout à l'autre cette lettre où respire ce ton de politesse et ce style des *honnêtes-gens*, presque oublié de nos jours. « Le Jésuite « nommé Parennin (dit Voltaire) homme célèbre « par ses connoissances, et par la sagesse de son « caractère, qui parloit très bien le chinois et le « tartare..... c'est lui qui est principalement connu « parmi nous, par les réponses sages et instruc- « tives sur les sciences de la Chine aux diffi- « cultés savantes d'un de nos meilleurs philo- « sophes. »

En 1711, l'empereur de la Chine donna aux Jésuites trois inscriptions qu'il avoit composées lui-même pour une église qu'ils faisoient élever à Pékin. Celle du frontispice portoit :

« Au vrai principe de toute chose. »

Sur l'une des deux colonnes du péristyle on lisoit :

« Il est infiniment bon et infiniment juste; il « éclaire, il soutient, il règle tout avec une su-

« prême autorité et avec une souveraine jus-
« tice. »

La dernière colonne étoit couverte de ces mots:

« Il n'a point eu de commencement, il n'aura
« point de fin : il a produit toutes choses dès le
« commencement; c'est lui qui les gouverne, et
« qui en est le véritable Seigneur. »

Quiconque s'intéresse à la gloire de son pays ne peut s'empêcher d'être vivement ému, en voyant de pauvres missionnaires français donner de pareilles idées de Dieu au chef de plusieurs millions d'hommes : quel noble usage de la religion !

Le peuple, les mandarins, les lettrés, embrassoient en foule la nouvelle doctrine; les cérémonies du culte avoient sur-tout un succès prodigieux. « Avant la communion, dit le père Fou-
« quet, je prononçai tout haut les actes qu'on fait
« faire en approchant de ce divin sacrement.
« Quoique la langue chinoise ne soit pas féconde
« en affections du cœur, cela eut beaucoup de
« succès..... Je remarquai sur le visage de ces
« bons chrétiens une dévotion que je n'avois pas
« encore vue.

« Loukang, ajoute le même missionnaire, m'a-
« voit donné du goût pour les missions de la cam-
« pagne. Je sortis de la bourgade, et je trouvai

« tous ces pauvres gens qui travailloient de côté et « d'autre; j'en abordai un d'entre eux, qui me parut « avoir la physionomie heureuse, et je lui parlai « de Dieu. Il me parut content de ce que je disois, « et m'invita, par honneur, à aller dans la salle « des ancêtres. C'est la plus belle maison de la « bourgade; elle est commune à tous les habi- « tants, parceque s'étant fait depuis long-temps « une coutume de ne point s'allier hors de leur « pays, ils sont tous parents aujourd'hui, et ont « les mêmes aïeux. Ce fut donc là que plusieurs, « quittant leur travail, accoururent pour entendre « la sainte doctrine (*m*). »

N'est-ce pas là une scène de l'Odyssée, ou plutôt de la Bible ?

Un empire dont les mœurs inaltérables usoient depuis deux mille ans le temps, les révolutions et les conquêtes; cet empire change à la voix d'un moine chrétien, parti seul du fond de l'Europe. Les préjugés les plus enracinés, les usages les plus antiques, une croyance religieuse consacrée par les siècles, tout cela tombe et s'évanouit au seul nom du Dieu de l'évangile. Au moment même où nous écrivons, au moment où le christianisme est persécuté en Europe, il se propage à la Chine. Ce feu qu'on avoit cru éteint s'est ranimé, comme il arrive toujours après les persé-

cutions. Lorsqu'on massacroit le clergé en France, et qu'on le dépouilloit de ses biens et de ses honneurs, les ordinations secrètes étoient sans nombre: les évêques proscrits furent souvent obligés de refuser la prêtrise à des jeunes gens qui vouloient voler au martyre. Cela prouve, pour la millième fois, combien ceux qui ont cru anéantir le christianisme, en allumant les bûchers, ont méconnu son esprit. Au contraire des choses humaines, dont la nature est de périr dans les tourments, la véritable religion s'accroît dans l'adversité : Dieu l'a marquée du même sceau que la vertu.

CHAPITRE IV.

MISSIONS DU PARAGUAY.

Conversions des Sauvages.

Tandis que le christianisme brilloit au milieu des adorateurs de Fo-hi, que d'autres missionnaires l'annoncoient aux nobles Japonais, ou le portoient à la cour des sultans, on le vit se glisser pour ainsi dire jusque dans les nids des forêts du Paraguay, afin d'apprivoiser ces nations indiennes, qui vivoient comme des oiseaux sur les branches des arbres. C'est pourtant un culte bien étrange que celui-là qui réunit, quand il lui plaît,

les forces politiques aux forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernements aussi sages que ceux de Minos et de Lycurgue. L'Europe ne possédoit encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard, et la religion chrétienne faisoit revivre au Nouveau-Monde les miracles des législations antiques. Les hordes errantes des sauvages du Paraguay se fixoient; et une république évangélique sortoit, à la parole de Dieu, du plus profond des déserts.

Et quels étoient les grands génies qui reproduisoient ces merveilles? De simples Jésuites, souvent traversés dans leurs desseins par l'avarice de leurs compatriotes.

C'étoit une coutume généralement adoptée dans l'Amérique espagnole, de réduire les Indiens en *commende*, et de les sacrifier aux travaux des mines. En vain le clergé séculier et régulier avoit réclamé contre cet usage, aussi impolitique que barbare. Les tribunaux du Mexique et du Pérou, la cour de Madrid, retentissoient des plaintes des missionnaires. « Nous ne prétendons pas, disoient-« ils aux colons, nous opposer au profit que vous « pouvez faire avec les Indiens par des voies lé-« gitimes; mais vous savez que l'intention du roi « n'a jamais été que vous les regardiez comme

« des esclaves, et que la loi de Dieu vous le dé-
« fend.... Nous ne croyons pas qu'il soit permis
« d'attenter à leur liberté, à laquelle ils ont un
« droit naturel que rien n'autorise à leur con-
« tester. »

Il restoit encore au pied des Cordilières, vers le côté qui regarde l'Atlantique, entre l'*Orénoque* et *Rio de la Plata*, un pays rempli de sauvages où les Espagnols n'avoient point porté la dévastation. Ce fut dans ces forêts que les missionnaires entreprirent de former une république chrétienne, et de donner du moins à un petit nombre d'Indiens le bonheur qu'ils n'avoient pu procurer à tous.

Ils commencèrent par obtenir de la cour d'Espagne la liberté des sauvages qu'ils parviendroient à réunir. A cette nouvelle, les colons se soulevèrent : ce ne fut qu'à force d'esprit et d'adresse que les Jésuites surprirent pour ainsi dire la permission de verser leur sang dans les déserts du Nouveau-Monde. Enfin, ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaine, méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçus un cœur d'homme, ils s'embarquèrent pour *Rio de la Plata*.

C'est dans ce fleuve que vient se perdre l'autre fleuve qui a donné son nom au pays et aux mis-

sions dont nous retraçons l'histoire. *Paraguay*, dans la langue des sauvages, signifie le *Fleuve couronné*, parcequ'il prend sa source dans le lac *Xarayes*, qui lui sert comme de couronne. Avant d'aller grossir *Rio de la Plata*, il reçoit les eaux du *Parama* et de l'*Uraguay*. Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des régions que le *Paraguay* arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles, qui font une cire fort blanche et un miel très parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues sur la verdure des arbres. Un missionnaire français qui s'étoit égaré dans ces solitudes en fait la peinture suivante.

« Je continuai ma route, sans savoir à quel « terme elle devoit aboutir, et sans qu'il y eût per- « sonne qui pût me l'enseigner. Je trouvois quel- « quefois au milieu de ces bois des endroits en- « chantés. Tout ce que l'étude et l'industrie des « hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu « agréable n'approche point de ce que la simple « nature y avoit rassemblé de beautés.

« Ces lieux charmants me rappelèrent les idées « que j'avois eues autrefois en lisant les vies des « anciens solitaires de la Thébaïde; il me vint en « pensée de passer le reste de mes jours dans ces « forêts où la Providence m'avoit conduit, pour « y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, « loin de tout commerce avec les hommes; mais « comme je n'étois pas le maître de ma destinée, « et que les ordres du Seigneur m'étoient certai- « nement marqués par ceux de mes supérieurs, « je rejetai cette pensée comme une illusion. »

Les Indiens que l'on rencontroit dans ces retraites ne leur ressembloient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce, elle montroit dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chute. Rien ne prouve davantage la dégénération de la nature humaine que la petitesse du sauvage dans la grandeur du désert.

Arrivés à *Buenos-Ayres*, les missionnaires remontèrent *Rio de la Plata*, et, entrant dans les eaux du *Paraguay*, se dispersèrent dans les bois. Les anciennes relations nous les représentent un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Ils nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans des terres marécageuses où ils avoient de l'eau jusqu'à

la ceinture, gravissant des roches escarpées, et furetant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchoient.

Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigues; d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages. Le père *Lizardi* fut trouvé percé de flèches sur un rocher; son corps étoit à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire étoit ouvert auprès de lui à l'office des morts. Quand un missionnaire rencontroit ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressoit de leur rendre les honneurs funèbres; et plein d'une grande joie, il chantoit un *Te Deum* solitaire sur le tombeau du martyr.

De pareilles scènes renouvelées à chaque instant étonnoient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtoient autour du prêtre inconnu qui leur parloit de Dieu, et elles regardoient le ciel que l'apôtre leur montroit; quelquefois elles le fuyoient comme un enchanteur, et se sentoient saisies d'une frayeur étrange : le religieux les suivoit en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvoit les arrêter, il plantoit sa croix dans un lieu découvert, et s'alloit cacher dans les bois. Les sauvages s'approchoient peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans

la solitude; un aimant secret sembloit les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire sortant tout à coup de son embuscade, et profitant de la surprise des barbares, les invitoit à quitter une vie misérable, pour jouir des douceurs de la société.

Quand les Jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des ames. Ils avoient remarqué que les sauvages de ces bords étoient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétoient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rêts de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piège. Ils descendoient de leurs montagnes, et accouroient au bord des fleuves, pour mieux écouter ces accents; plusieurs d'entre eux se jetoient dans les ondes, et suivoient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappoient à la main du sauvage : l'avant-goût des vertus sociales, et les premières douceurs de l'humanité entroient dans son ame confuse; il voyoit sa femme et son enfant pleurer d'une joie

inconnue; bientôt subjugué par un attrait irrésistible, il tomboit aux pieds de la croix, et mêloit des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui couloient sur sa tête.

Ainsi la religion chrétienne réalisoit dans les forêts de l'Amérique ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée; réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires; tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction.

CHAPITRE V.

SUITE DES MISSIONS DU PARAGUAY.

République chrétienne. Bonheur des Indiens.

Les premiers sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites furent les *Guaranis*, peuples répandus sur les bords du *Paranapané*, du *Pirapé* et de l'*Uraguay*. Ils composèrent une bourgade, sous la direction des pères *Maceta* et *Cataldino*, dont il est juste de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée *Lorette*, et dans la suite, à mesure que des églises indiennes s'élevèrent, elles furent comprises sous le nom général de *Réductions*. On en compta jusqu'à trente en peu d'années, et elles

formèrent entre elles cette *république chrétienne*, qui sembloit un reste de l'antiquité découvert au Nouveau-Monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes, et qu'on fonde les empires.

Chaque bourgade étoit gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeoient les affaires spirituelles et temporelles des petites républiques. Aucun étranger ne pouvoit y demeurer plus de trois jours, et pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il étoit défendu d'apprendre à parler la langue espagnole : mais les néophytes savoient la lire et l'écrire correctement.

Dans chaque *Réduction* il y avoit deux écoles, l'une pour les premiers éléments des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servoit aussi de fondement aux lois des anciennes républiques, étoit particulièrement cultivé par les *Guaranis;* ils savoient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitares, et nos instruments guerriers.

Dès qu'un enfant avoit atteint l'âge de sept ans, les deux religieux étudioient son caractère. S'il paroissoit propre aux emplois mécaniques,

on le fixoit dans un des ateliers de la *Réduction*, et dans celui-là même où son inclination le portoit. Il devenoit orfèvre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserand, fondeur. Ces ateliers avoient eu pour premiers instituteurs les Jésuites eux-mêmes; ces Pères avoient appris exprès les arts utiles, pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de recourir à des étrangers.

Les jeunes gens qui préféroient l'agriculture étoient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenoient quelque humeur vagabonde de leur première vie erroient avec les troupeaux.

Les femmes travailloient, séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine on leur distribuoit une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles devoient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre; elles s'employoient aussi à des soins champêtres, qui occupoient leurs loisirs sans surpasser leurs forces.

Il n'y avoit point de marchés publics dans les bourgades : à certains jours fixes, on donnoit à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veilloit à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus qui se trouvoient dans chaque cabane.

Les travaux commençoient et cessoient au son de la cloche. Elle se faisoit entendre au premier rayon de l'aurore. Aussitôt les enfants s'assembloient à l'église, où leur concert matinal duroit, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistoient ensuite à la messe, d'où ils se rendoient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappeloit les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantoit la prière du soir à deux parties et en grande musique.

La terre étoit divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivoit un de ces lots pour ses besoins. Il y avoit en outre un champ public appelé *la possession de Dieu* *. Les fruits de ces terres communales étoient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes, et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes : ils servoient encore de fonds pour la guerre. S'il restoit quelque chose du trésor public au bout de l'année, on appliquoit ce superflu aux dépenses du culte, et à la décharge du tribut de l'écu d'or que chaque famille payoit au roi d'Espagne. **

---

* Montesquieu s'est trompé quand il a cru qu'il y avoit communauté de biens au Paraguay ; on voit ici ce qui l'a jeté dans l'erreur.

** Montesquieu a évalué ce tribut à un cinquième des biens.

Un *cacique* ou chef de guerre, un *corrégidor* pour l'administration de la justice, des *régidors* et des *alcades* pour la police et la direction des travaux publics, formoient le corps militaire, civil et politique des *Réductions*. Ces magistrats étoient nommés par l'assemblée générale des citoyens; mais il paroît qu'on ne pouvoit choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires; c'étoit une loi empruntée du sénat et du peuple romain. Il y avoit en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de censeur public élu par les vieillards. Il tenoit un registre des hommes en âge de porter les armes. Un *tenicute* veilloit sur les enfants; il les conduisoit à l'église, et les accompagnoit aux écoles, en tenant une longue baguette à la main : il rendoit compte aux missionnaires des observations qu'il avoit faites sur les mœurs, les caractères, les qualités et les défauts de ses élèves.

Enfin la bourgade étoit divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avoit un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolents et sans prévoyance, un chef d'agriculture étoit chargé de visiter les charrues, et d'obliger les chefs de famille à ensemencer leurs terres.

En cas d'infraction aux lois, la première faute étoit punie par une réprimande secrète des missionnaires; la seconde, par une pénitence pu-

blique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidèles; la troisième, par la peine du fouet. Mais, pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien qui ait mérité ce dernier châtiment. « Toutes leurs fautes sont des fautes d'enfants, « dit le père de Charlevoix; ils le sont toute leur « vie en bien des choses, et ils en ont d'ailleurs « toutes les bonnes qualités. »

Les paresseux étoient condamnés à cultiver une plus grande portion du champ commun; ainsi une sage économie avoit fait tourner les défauts même de ces hommes innocents au profit de la prospérité publique.

On avoit soin de marier les jeunes gens de bonne heure, pour éviter le libertinage. Les femmes qui n'avoient point d'enfants se retiroient pendant l'absence de leurs maris à une maison particulière appelée *Maison du Refuge*. Les deux sexes étoient à peu près séparés comme dans les républiques grecques; ils avoient des bancs distincts à l'église, et des portes différentes par où ils sortoient sans se confondre.

Tout étoit réglé, jusqu'à l'habillement qui convenoit à la modestie, sans nuire aux graces. Les femmes portoient une tunique blanche rattachée par une ceinture; leurs bras et leurs jambes étoient

nus; elles laissoient flotter leur chevelure, qui leur servoit de voile.

Les hommes étoient vêtus comme les anciens Castillans. Lorsqu'ils alloient au travail, ils couvroient ce noble habit d'un sarrau de toile blanche. Ceux qui s'étoient distingués par des traits de courage ou de vertu portoient un sarrau couleur de pourpre.

Les Espagnols, et sur-tout les Portugais du Brésil, faisoient des courses sur les terres de la *république chrétienne*, et enlevoient souvent des malheureux qu'ils réduisoient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les Jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canon, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne vouloit pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis, pour manœuvrer et passer la revue devant un *cacique* : il y avoit des prix pour les archers, les porte-lance, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portugais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces, et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe

ne reculoit jamais, et qu'elle se rallioit, sans confusion, sous le feu de l'ennemi. Elle avoit même une telle ardeur, qu'elle s'emportoit dans ses exercices militaires, et l'on étoit souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

On voyoit ainsi au *Paraguay* un état qui n'avoit ni les dangers d'une constitution toute guerrière, comme celle des Lacédémoniens, ni les inconvénients d'une société toute pacifique, comme la fraternité des Quakers. Le problème politique étoit résolu : l'agriculture qui fonde, et les armes qui conservent, se trouvoient réunies. Les *Guaranis* étoient cultivateurs sans avoir d'esclaves, et guerriers sans être féroces; immenses et sublimes avantages qu'ils devoient à la religion chrétienne, et dont n'avoient pu jouir, sous le polythéisme, ni les Grecs ni les Romains.

Ce sage milieu étoit par-tout observé; la *république chrétienne* n'étoit point absolument agricole ni tout-à-fait tournée à la guerre, ni privée entièrement des lettres et du commerce : elle avoit un peu de tout, mais sur-tout des fêtes en abondance. Elle n'étoit ni morose comme Sparte, ni frivole comme Athènes; le citoyen n'étoit ni accablé par le travail, ni enchanté par le plaisir. Enfin les missionnaires, en bornant la foule aux

premières nécessités de la vie, avoient su distinguer dans le troupeau les enfants que la nature avoit marqués pour de plus hautes destinées. Ils avoient, ainsi que le conseille Platon, mis à part ceux qui annonçoient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ces enfants choisis s'appeloient la *Congrégation;* ils étoient élevés dans une espèce de séminaire, et soumis à la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnoit entre eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyé aux écoles communes jetoit un élève dans le désespoir. C'étoit de cette troupe excellente que devoient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

Les bourgades des *Réductions* occupoient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve et sur un beau site. Les maisons étoient uniformes, à un seul étage et bâties en pierres; les rues étoient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade se trouvoient la place publique, formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge, et l'hospice pour les étrangers. Les églises étoient fort belles et fort ornées; des tableaux, séparés par des festons de verdure naturelle, couvroient les murs. Les jours de fêtes on répandoit des eaux de

senteur dans la nef, et le sanctuaire étoit jonché de fleurs de lianes effeuillées.

Le cimetière, placé derrière le temple, formoit un carré long, environné de murs à hauteur d'appui; une allée de palmiers et de cyprès régnoit tout autour, et il étoit coupé dans sa longueur par d'autres allées de citronniers et d'orangers : celle du milieu conduisoit à une chapelle, où l'on célébroit tous les lundis une messe pour les morts.

Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres partoient de l'extrémité des rues du hameau, et alloient aboutir à d'autres chapelles bâties dans la campagne, et que l'on voyoit en perspective : ces monuments religieux servoient de termes aux processions les jours de grandes solennités.

Le dimanche, après la messe, on faisoit les fiançailles et les mariages; et le soir on baptisoit les catéchumènes et les enfants.

Ces baptêmes se faisoient, comme dans la primitive Église, par les trois immersions, les chants et le vêtement de lin.

Les principales fêtes de la religion s'annonçoient par une pompe extraordinaire. La veille on allumoit des feux de joie, les rues étoient illuminées, et les enfants dansoient sur la place pu-

blique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paroissoit en armes. Le *cacique* de guerre qui la précédoit étoit monté sur un cheval superbe, et marchoit sous un dais, que deux cavaliers portoient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisoit un festin aux étrangers, s'il s'en trouvoit quelques uns dans la république, et l'on avoit permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avoit des courses de bagues, où les deux Pères assistoient, pour distribuer les prix aux vainqueurs; à l'entrée de la nuit, ils donnoient le signal de la retraite, et les familles, heureuses et paisibles, alloient goûter les douceurs du sommeil.

Au centre de ces forêts sauvages, au milieu de ce petit peuple antique, la fête du Saint-Sacrement présentoit sur-tout un spectacle extraordinaire. Les Jésuites y avoient introduit les danses à la manière des Grecs, parcequ'il n'y avoit rien à craindre pour les mœurs chez des chrétiens d'une si grande innocence. Nous ne changerons rien à la description que le père Charlevoix en a faite.

« J'ai dit qu'on ne voyoit rien de précieux à « cette fête; toutes les beautés de la simple nature « sont ménagées avec une variété qui la représente « dans son lustre : elle y est même, si j'ose ainsi « parler, toute vivante; car, sur les fleurs et les « branches des arbres qui composent les arcs de

« triomphe sous lesquels le Saint-Sacrement « passe, on voit voltiger des oiseaux de toutes les « couleurs, qui sont attachés par les pattes à des « fils si longs, qu'ils paroissent avoir toute leur li- « berté, et être venus d'eux-mêmes pour mêler « leur gazouillement au chant des musiciens et de « tout le peuple, et bénir, à leur manière, celui « dont la Providence ne leur manque jamais. . . .

« . . . . . .

« D'espace en espace on voit des tigres et des « lions bien enchaînés, afin qu'ils ne troublent « point la fête, et de très beaux poissons qui se « jouent dans de grands bassins remplis d'eau; en « un mot, toutes les espèces de créatures vivantes « y assistent, comme par députation, pour y ren- « dre hommage à l'Homme-Dieu dans son au- « guste sacrement. . . . . .

« . . . . . .

« On fait entrer aussi dans cette décoration « toutes les choses dont on se régale dans les « grandes réjouissances, les prémices de toutes les « récoltes pour les offrir au Seigneur, et le grain « qu'on doit semer, afin qu'il donne sa bénédic- « tion. Le chant des oiseaux, le rugissement des « lions, le frémissement des tigres, tout s'y fait « entendre sans confusion, et forme un concert « unique. . . . . .

« Dès que le Saint-Sacrement est rentré dans « l'église, on présente aux missionnaires toutes « les choses comestibles qui ont été exposées sur « son passage. Ils en font porter aux malades tout « ce qu'il y a de meilleur, le reste est partagé à « tous les habitants de la bourgade. Le soir, on « tire un feu d'artifice; ce qui se pratique dans « toutes les grandes solennités, et au jour des ré- « jouissances publiques. »

Avec un gouvernement si paternel, et si analogue au génie simple et pompeux du sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs étoit un miracle opéré à la vue du Nouveau-Monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes indiennes, s'étoient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'évêque de *Buenos-Ayres* : « Sire, écrivoit-il à « Philippe v, dans ces peuplades nombreuses, « composées d'Indiens naturellement portés à « toutes sortes de vices, il règne une si grande in- « nocence, que je ne crois pas qu'il s'y commette « un seul péché mortel. »

Chez ces sauvages chrétiens on ne voyoit ni

procès, ni querelles; le *tien* et le *mien* n'y étoient pas même connus; car, ainsi que l'observe Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie, gouvernés par les mêmes hommes qui les avoient tirés de la barbarie, et qu'ils regardoient, à juste titre, comme des espèces de divinités, jouissant dans leurs familles et dans leur patrie des plus doux sentiments de la nature, connoissant les avantages de la vie civile, sans avoir quitté le désert, et les charmes de la société, sans avoir perdu ceux de la solitude; ces Indiens se pouvoient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avoit point eu d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice, et les tendres vertus, découloient naturellement de leurs cœurs, à la parole de la religion, comme des oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette république chrétienne, en intitulant la description qu'il en a faite : *Il cristianesimo felice.*

Il nous semble qu'on n'a qu'un désir en lisant cette histoire, c'est celui de passer les mers, et d'aller, loin des troubles et des révolutions, chercher une vie obscure dans les cabanes de ces sauvages, et un paisible tombeau sous les palmiers

de leurs cimetières. Mais ni les déserts ne sont assez profonds, ni les mers assez vastes, pour dérober l'homme aux douleurs qui le poursuivent. Toutes les fois qu'on fait le tableau de la félicité d'un peuple, il faut toujours en venir à la catastrophe; au milieu des peintures les plus riantes, le cœur de l'écrivain est serré, par cette réflexion qui se présente sans cesse, *Tout cela n'existe plus.* Les missions du *Paraguay* sont détruites, les sauvages rassemblés avec tant de fatigues sont errants de nouveau dans les bois, ou plongés vivants dans les entrailles de la terre. On a applaudi à la destruction d'un des plus beaux ouvrages qui fût sorti de la main des hommes. C'étoit une création du christianisme, une moisson engraissée du sang des apôtres; elle ne méritoit que haine et mépris! Cependant, alors même que nous triomphions, en voyant des Indiens retomber au Nouveau-Monde dans la servitude, tout retentissoit en Europe du bruit de notre philantropie et de notre amour de liberté. Ces honteuses variations de la nature humaine, selon qu'elle est agitée de passions contraires, flétrissent l'ame, et rendroient méchant, si l'on y arrêtoit trop long-temps les yeux. Disons donc plutôt que nous sommes foibles, que les voies de Dieu sont profondes, et qu'il se plaît à exercer ses serviteurs. Tandis que nous gé-

missons ici, les simples chrétiens du Paraguay, maintenant ensevelis dans les mines du Potose, adorent sans doute la main qui les a frappés, et, par des souffrances patiemment supportées, ils acquièrent une place dans cette république des saints, qui est à l'abri des persécutions des hommes.

CHAPITRE VI.

Missions de la Guiane.

Si les missions du Paragauy étonnent par leur grandeur, il en est d'autres qui, pour être plus ignorées, n'en sont pas moins touchantes. C'est souvent dans la cabane obscure, et sur la tombe du pauvre, que le roi des rois aime à déployer les richesses de sa grace et de ses miracles. En remontant vers le nord, depuis le Paraguay jusqu'au fond du Canada, on rencontroit une foule de petites missions, où le néophyte ne s'étoit pas civilisé pour s'attacher à l'apôtre, mais où l'apôtre s'étoit fait sauvage pour suivre le néophyte. Les religieux français étoient à la tête de ces églises errantes, dont les périls et la mobilité sembloient être faits pour notre courage et notre génie.

Le père Creuilli, Jésuite, fonda les missions de Cayenne. Ce qu'il fit pour le soulagement des

nègres et des sauvages paroît au-dessus de l'humanité. Les pères Lombard et Ramette, marchant sur les traces de ce saint homme, s'enfoncèrent dans les marais de la Guiane. Ils se rendirent aimables aux Indiens *Galibis*, à force de se dévouer à leurs douleurs, et parvinrent à obtenir d'eux quelques enfants qu'ils élevèrent dans la religion chrétienne. De retour dans leurs forêts, ces jeunes enfants civilisés prêchèrent l'Évangile à leurs vieux parents sauvages, qui se laissèrent aisément toucher par l'éloquence de ces nouveaux missionnaires. Les catéchumènes se rassemblèrent dans un lieu appelé *Kourou*, où le père Lombard avoit bâti une case avec deux nègres. La bourgade augmentant tous les jours, on résolut d'avoir une église. Mais comment payer l'architecte, charpentier de Cayenne, qui demandoit quinze cents francs pour les frais de l'entreprise? Le missionnaire et ses néophytes, riches en vertus, étoient d'ailleurs les plus pauvres des hommes. La foi et la charité sont ingénieuses : les *Galibis* s'engagèrent à creuser sept pirogues, que le charpentier accepta sur le pied de deux cents livres chacune. Pour compléter le reste de la somme, les femmes filèrent autant de coton qu'il en falloit pour faire huit hamacs. Vingt autres sauvages se firent esclaves volontaires d'un colon pendant que ses

deux nègres, qu'il consentit à prêter, furent occupés à scier les planches du toit de l'édifice. Ainsi tout fut arrangé, et Dieu eut un temple au désert.

Celui qui de toute éternité a préparé les voies des choses vient de découvrir sur ces bords un de ces desseins qui échappent dans leur principe à la sagacité des hommes, et dont on ne pénètre la profondeur qu'à l'instant même où ils s'accomplissent. Quand le père Lombard jetoit, il y a plus d'un siècle, les fondements de sa mission chez les *Galibis*, il ne savoit pas qu'il ne faisoit que disposer des sauvages à recevoir un jour des martyrs de la foi, et qu'il préparoit les déserts d'une nouvelle Thébaïde à la religion persécutée..... Quel sujet de réflexions! Billaud de Varenne et Pichegru, le tyran et la victime, dans la même case à Synnamary, l'extrémité de la misère n'ayant pas même uni les cœurs, des haines immortelles vivant parmi les compagnons des mêmes fers, et les cris de quelques infortunés, prêts à se déchirer, se mêlant aux rugissements des tigres dans les forêts du Nouveau-Monde!

Voyez au milieu de ce trouble des passions le calme et la sérénité évangéliques; des confesseurs de Jésus-Christ jetés chez les néophytes de la Guiane, et trouvant parmi des barbares chrétiens

la pitié que leur refusoient des Français ; de pauvres religieuses hospitalières qui semblent ne s'être exilées dans un climat destructeur que pour attendre un Collot d'Herbois sur son lit de mort et lui prodiguer les soins de la charité chrétienne, ces saintes femmes, confondant l'innocent et le coupable dans leur amour de l'humanité, versant des pleurs sur tous, priant Dieu de secourir et les persécuteurs de son nom et les martyrs de son culte : quelle leçon ! quel tableau ! Que les hommes sont malheureux ! et que la religion est belle !

CHAPITRE VII.

Missions des Antilles.

L'ÉTABLISSEMENT de nos colonies aux Antilles ou Ant-Isles, ainsi nommées parcequ'on les rencontre les premières à l'entrée du golfe Mexicain, ne remonte qu'à l'an 1627, époque à laquelle M. d'Énambuc bâtit un fort, et laissa quelques familles sur l'île Saint-Christophe.

C'étoit alors l'usage de donner des missionnaires pour curés aux établissements lointains, afin que la religion partageât en quelque sorte cet esprit d'intrépidité et d'aventure qui distinguoit les premiers chercheurs de fortune au Nouveau-Monde. Les *frères Prêcheurs*, de la congré-

gation de Saint-Louis, les *pères Carmes*, les *Capucins* et les *Jésuites*, se consacrèrent à l'instruction des Caraïbes et des nègres, et à tous les travaux qu'exigeoient nos colonies naissantes de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et de Saint-Domingue.

On ne connoît encore aujourd'hui rien de plus satisfaisant et de plus complet sur les Antilles que l'histoire du père Dutertre, missionnaire de la congrégation de Saint-Louis.

« Les Caraïbes, dit-il, sont grands rêveurs; ils « portent sur leur visage une physionomie triste « et mélancolique; ils passent des demi-journées « entières assis sur la pointe d'un roc ou sur la « rive, les yeux fixés en terre ou sur la mer, sans « dire un seul mot. . . . . .

« . . . . . .

« Ils sont d'un naturel bénin, doux, affable et « compatissant, bien souvent même jusqu'aux « larmes, aux maux de nos Français, n'étant « cruels qu'à leurs ennemis jurés. »

« Les mères aiment tendrement leurs enfants, « et sont toujours en alarme pour détourner tout « ce qui peut leur arriver de funeste : elles les « tiennent presque toujours pendus à leurs ma- « melles, même la nuit; et c'est une merveille, que « couchant dans des lits suspendus, qui sont fort

« incommodes, elles n'en étouffent jamais aucun...
« Dans tous les voyages qu'elles font, soit sur mer,
« soit sur terre, elles les portent avec elles sous
« leurs bras dans un petit lit de coton qu'elles ont
« en écharpe, lié par-dessus l'épaule, afin d'avoir
« toujours devant leurs yeux l'objet de leurs
« soucis. »

On croit lire un morceau de Plutarque traduit par Amyot.

Naturellement enclin à voir les objets sous un rapport simple et tendre, le père Dutertre ne peut manquer d'être fort touchant quand il parle des nègres. Cependant il ne les représente point, à la manière des philantropes, comme les plus vertueux des hommes; mais il y a une sensibilité, une bonhomie, une raison admirable dans la peinture qu'il fait de leurs sentiments.

« L'on a vu, dit-il, à la Guadeloupe une jeune
« négresse si persuadée de la misère de sa condi-
« tion, que son maître ne put jamais la faire
« consentir à se marier au nègre qu'il lui présen-
« toit. . . . . .
« . . . . . .
« Elle attendit que le Père (*à l'autel*) lui de-
« mandât si elle vouloit un tel pour son mari; car
« pour lors elle répondit avec une fermeté qui
« nous étonna : Non, mon Père, je ne veux ni

« de celui-là, ni même d'aucun autre; je me con-
« tente d'être misérable en ma personne, sans
« mettre des enfants au monde qui seroient peut-
« être plus malheureux que moi, et dont les
« peines me seroient beaucoup plus sensibles
« que les miennes propres. Elle est ainsi toujours
« constamment demeurée dans son état de fille,
« et on l'appeloit ordinairement *la Pucelle des*
« *Isles.* »

Le bon Père continue à peindre les mœurs des nègres, à décrire leurs petits ménages, à faire aimer leur tendresse pour leurs enfants : il entremêle son récit de sentences de Sénèque, qui parle de la simplicité des cabanes où vivoient les peuples de l'âge d'or; puis il cite Platon, ou plutôt Homère, qui dit que les Dieux ôtent à l'esclave une moitié de sa vertu : *Dimidium mentis Jupiter illis aufert;* il compare le Caraïbe sauvage dans la liberté, au nègre sauvage dans la servitude, et il montre combien le christianisme aide au dernier à supporter ses maux.

La mode du siècle a été d'accuser les prêtres d'aimer l'esclavage et de favoriser l'oppression parmi les hommes; il est pourtant certain que personne n'a élevé la voix avec autant de courage et de force en faveur des esclaves, des petits et des pauvres, que les écrivains ecclésiastiques. Ils

ont constamment soutenu que la liberté est un droit imprescriptible du chrétien. Le colon protestant, convaincu de cette vérité, pour arranger sa cupidité et sa conscience, ne baptisoit ses nègres qu'à l'article de la mort; souvent même, dans la crainte qu'ils ne revinssent de leur maladie, et qu'ils ne réclamassent ensuite, comme *chrétiens*, leur liberté, il les laissoit mourir dans l'idolâtrie : la religion se montre ici aussi belle que l'avarice paroît hideuse.

Le ton sensible et religieux dont les missionnaires parloient des nègres de nos colonies étoit le seul qui s'accordât avec la raison et l'humanité. Il rendoit les maîtres plus pitoyables, et les esclaves plus vertueux; il servoit la cause du genre humain, sans nuire à la patrie, et sans bouleverser l'ordre et les propriétés. Avec de grands mots, on a tout perdu; on a éteint jusqu'à la pitié, car qui oseroit encore plaider la cause des noirs, après les crimes qu'ils ont commis? Tant nous avons fait de mal! tant nous avons perdu les plus belles causes et les plus belles choses!

CHAPITRE VIII.

Missions de la Nouvelle-France.

Nous ne nous arrêterons point aux missions de la Californie, parcequ'elles n'offrent aucun caractère particulier; ni à celles de la Louisiane, qui se confondent avec ces terribles missions du Canada, où l'intrépidité des apôtres de Jésus-Christ a paru dans toute sa gloire.

Lorsque les Français, sous la conduite de Champelain, remontèrent le fleuve Saint-Laurent, ils trouvèrent les forêts du Canada habitées par des sauvages bien différents de ceux qu'on avoit découverts jusqu'alors au Nouveau-Monde. C'étoient des hommes robustes, courageux, fiers de leur indépendance, capables de raisonnement et de calcul, n'étant étonnés ni des mœurs des Européens, ni de leurs armes *, et qui loin de nous admirer, comme les innocents Caraïbes, n'avoient pour nos usages que du dégoût et du mépris.

Trois nations se partageoient l'empire du dé-

* Dans le premier combat de Champelain contre les Iroquois, ceux-ci soutinrent le feu des Français sans donner d'abord le moindre signe de frayeur ou d'étonnement.

sert; l'algonquine, la plus ancienne et la première de toutes, mais qui, s'étant attiré la haine par sa puissance, étoit prête à succomber sous les armes des deux autres; la hurone, qui fut notre alliée; et l'iroquoise notre ennemie.

Ces peuples n'étoient point vagabonds; ils avoient des établissements fixes, des gouvernements réguliers. Nous avons eu nous-mêmes occasion d'observer chez les Indiens du Nouveau-Monde toutes les formes de constitutions des peuples civilisés : ainsi les Natchez, à la Louisiane, offroient le despotisme dans l'état de nature; les Creecks de la Floride, la monarchie; et les Iroquois au Canada, le gouvernement républicain.

Ces derniers et les Hurons représentoient encore les Spartiates et les Athéniens dans la condition sauvage : les Hurons, spirituels, gais, légers, dissimulés toutefois, braves, éloquents, gouvernés par des femmes, abusant de la fortune, et soutenant mal les revers, ayant plus d'honneur que d'amour de la patrie : les Iroquois séparés en cantons que dirigeoient des vieillards, ambitieux, politiques, taciturnes, sévères, dévorés du désir de dominer, capables des plus grands vices et des plus grandes vertus, sacrifiant tout à la patrie, les plus féroces et les plus intrépides des hommes.

Aussitôt que les Français et les Anglais parurent sur ces rivages, par un instinct naturel, les Hurons s'attachèrent aux premiers; les Iroquois se donnèrent aux seconds, mais sans les aimer; ils ne s'en servoient que pour se procurer des armes. Quand leurs nouveaux alliés devenoient trop puissants, ils les abandonnoient; ils s'unissoient à eux de nouveau, quand les Français obtenoient la victoire. On vit ainsi un petit troupeau de sauvages se ménager entre deux grandes nations civilisées, chercher à détruire l'une par l'autre, toucher souvent au moment d'accomplir ce dessein, et d'être à la fois le maître et le libérateur de cette partie du Nouveau-Monde.

Tels furent les peuples que nos missionnaires entreprirent de nous concilier par la religion. Si la France vit son empire s'étendre en Amérique par-delà les rives du Meschacebé; si elle conserva si long-temps le Canada contre les Iroquois et les Anglais unis, elle dut presque tous ces succès aux Jésuites. Ce furent eux qui sauvèrent la colonie au berceau, en plaçant pour boulevard, devant elle, un village de Hurons et d'Iroquois chrétiens, en prévenant des coalitions générales d'Indiens, en négociant des traités de paix, en allant seuls s'exposer à la fureur des Iroquois, pour traverser les desseins des Anglais. Les gou-

verneurs de la Nouvelle-Angleterre ne cessent, dans leurs dépêches, de peindre nos missionnaires comme leurs plus dangereux ennemis. « Ils dé-« concertent, disent-ils, les projets de la puissance « britannique; ils découvrent ses secrets, et lui « enlèvent le cœur et les armes des sauvages. »

La mauvaise administration du Canada, les fausses démarches des commandants, une politique étroite ou oppressive, mettoient souvent plus d'entraves aux bonnes intentions des Jésuites que l'opposition de l'ennemi. Présentoient-ils les plans les mieux concertés pour la prospérité de la colonie? on les louoit de leur zèle, et l'on suivoit d'autres avis. Mais aussitôt que les affaires devenoient difficiles, on recouroit à ces mêmes hommes qu'on avoit si dédaigneusement repoussés; on ne balançoit point à les employer dans des négociations dangereuses, sans être arrêté par la considération du péril auquel on les exposoit : l'histoire de la Nouvelle-France en offre un exemple remarquable.

La guerre étoit allumée entre les Français et les Iroquois : ceux-ci avoient l'avantage : ils s'étoient avancés jusque sous les murs de Québec, massacrant et dévorant les habitants des campagnes. Le père de Lamberville étoit, en ce moment même, missionnaire chez les Iroquois. Quoique

sans cesse exposé à être brûlé vif par les vainqueurs, il n'avoit pas voulu se retirer, dans l'espoir de les ramener à des mesures pacifiques, et de sauver les restes de la colonie : les vieillards l'aimoient, et l'avoient protégé contre les guerriers.

Sur ces entrefaites il reçoit une lettre du gouverneur du Canada, qui le supplie d'engager les sauvages à envoyer des ambassadeurs au fort Catarocouy, pour traiter de la paix. Le missionnaire court chez les anciens, et fait tant par ses remontrances et ses prières, qu'il les décide à accepter la trêve, et à députer leurs principaux chefs. Ces chefs, en arrivant au rendez-vous, sont arrêtés, mis aux fers, et envoyés en France aux galères.

Le père Lamberville avoit ignoré le dessein secret du commandant, et il avoit agi de si bonne foi, qu'il étoit demeuré au milieu des sauvages. Quand il apprit ce qui étoit arrivé, il se crut perdu. Les anciens le firent appeler; il les trouva assemblés au conseil, le visage sévère et l'air menaçant. Un d'entre eux lui raconta avec indignation la trahison du gouverneur; puis il ajouta :

« On ne sauroit disconvenir que toutes sortes « de raisons ne nous autorisent à te traiter en en- « nemi; mais nous ne pouvons nous y résoudre. « Nous te connoissons trop pour n'être pas per-

« suadés que ton cœur n'a point de part à la tra-
« hison que tu nous as faite, et nous ne sommes
« pas assez injustes pour te punir d'un crime dont
« nous te croyons innocent, et que tu détestes,
« sans doute, autant que nous..... Il n'est pour-
« tant pas à propos que tu restes ici; tout le monde
« ne t'y rendroit peut-être pas la même justice; et
« quand une fois notre jeunesse aura chanté la
« guerre, elle ne verra plus en toi qu'un perfide
« qui a livré nos chefs à un dur et rude esclavage,
« et elle n'écoutera plus que sa fureur, à laquelle
« nous ne serions plus les maitres de te sous-
« traire. »

Après ce discours, on contraignit le mission-naire de partir, et on lui donna des guides qui le conduisirent par des routes détournées au-delà de la frontière. Louis XIV fit relâcher les Indiens aussitôt qu'il eut appris la manière dont on les avoit arrêtés. Le chef qui avoit harangué le père Lamberville se convertit peu de temps après, et se retira à Québec. Sa conduite, en cette occasion, fut le premier fruit des vertus du christianisme, qui commençoit à germer dans son cœur.

Mais aussi quels hommes que les Brébœuf, les Lallemant, les Jogues, qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle-France ! J'ai rencontré moi-même un de ces apôtres au milieu

des solitudes américaines. Un matin que je cheminois lentement dans les forêts, j'aperçus, venant à moi, un grand vieillard à barbe blanche, vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre, et marchant appuyé sur un bâton; il étoit tout illuminé par un rayon de l'aurore, qui tomboit sur lui à travers le feuillage des arbres. On eût cru voir Thermosiris, sortant du bois sacré des Muses, dans les déserts de la Haute-Égypte. C'étoit un missionnaire de la Louisiane, il revenoit de la Nouvelle-Orléans, et retournoit aux Ilinois, où il dirigeoit un petit troupeau de Français et de sauvages chrétiens. Il m'accompagna pendant plusieurs jours : quelque diligent que je fusse au matin, je trouvois toujours le vieux voyageur levé avant moi, et disant son bréviaire, en se promenant dans la forêt. Ce saint homme avoit beaucoup souffert; il racontoit bien les peines de sa vie; il en parloit sans aigreur, et sur-tout sans plaisir, mais avec sérénité : je n'ai point vu un sourire plus paisible que le sien. Il citoit agréablement et souvent des vers de Virgile et même d'Homère, qu'il appliquoit aux belles scènes qui se succédoient sous nos yeux, ou aux pensées qui nous occupoient. Il me parut avoir des connoissances en tous genres, qu'il laissoit à peine apercevoir sous sa simplicité évangélique; comme ses

prédécesseurs les apôtres, sachant tout, il avoit l'air de tout ignorer. Nous eûmes un jour une conversation sur la révolution française, et nous trouvâmes quelques charmes à causer des troubles des hommes dans les lieux les plus tranquilles. Nous étions assis dans une vallée, au bord d'un fleuve, dont nous ne savions point le nom, et qui, depuis nombre de siècles, rafraîchissoit de ses eaux cette rive inconnue. J'en fis faire la remarque au vieillard, qui s'attendrit; les larmes lui vinrent aux yeux, à cette image d'une vie ignorée sacrifiée dans les déserts à d'obscurs bienfaits.

Le père Charlevoix nous décrit ainsi un des missionnaires du Canada :

« Le père Daniel étoit trop près de Québec « pour n'y pas faire un tour avant de reprendre le « chemin de sa mission, ... « Il arriva au port dans un canot, l'aviron à la « main, accompagné de trois ou quatre sauvages, « les pieds nus, épuisé de forces, une chemise « pourrie et une soutane toute déchirée sur son « corps décharné; mais avec un visage content et « charmé de la vie qu'il menoit, inspirant par son « air et par ses discours l'envie d'aller partager « avec lui des croix auxquelles le Seigneur atta- « choit tant d'onction. »

Voilà de ces joies et de ces larmes telles que

Jésus-Christ les a véritablement promises à ses élus.

Écoutons encore l'historien de la Nouvelle-France :

« Rien n'étoit plus apostolique que la vie qu'ils « menoient (les missionnaires chez les Hurons). « Tous leurs moments étoient comptés par quel- « que action héroïque, par des conversions ou « par des souffrances qu'ils regardoient comme de « vrais dédommagements, lorsque leurs travaux « n'avoient pas produit tout le fruit dont ils s'é- « toient flattés. Depuis quatre heures du matin « qu'ils se levoient, lorsqu'ils n'étoient pas en « course, jusqu'à huit, ils demeuroient ordinaire- « ment renfermés; c'étoit le temps de la prière, et « le seul qu'ils eussent de libre pour leur exercice « de piété. A huit heures, chacun alloit où son « devoir l'appeloit; les uns visitoient les malades, « les autres suivoient dans les campagnes ceux « qui travailloient à cultiver la terre; d'autres se « transportoient dans les bourgades voisines, qui « étoient destituées de pasteurs. Ces courses pro- « duisoient plusieurs bons effets; car, en premier « lieu, il ne mouroit point, ou il mouroit bien « peu d'enfants sans baptême; des adultes même, « qui avoient refusé de se faire instruire tandis « qu'ils étoient en santé, se rendoient dès qu'ils

« étoient malades; ils ne pouvoient tenir contre « l'industrieuse et constante charité de leurs mé- « decins. »

Si l'on trouvoit de pareilles descriptions dans le Télémaque, on se récrieroit sur le goût simple et touchant de ces choses ! on loueroit avec transport la fiction du poëte, et l'on est insensible à la vérité présentée avec les mêmes attraits.

Ce n'étoient là que les moindres travaux de ces hommes évangéliques : tantôt ils suivoient le sauvage dans des chasses qui duroient plusieurs années, et pendant lesquelles ils se trouvoient obligés de manger jusqu'à leur vêtement; tantôt ils étoient exposés aux caprices de ces Indiens, qui, comme des enfants, ne savent jamais résister à un mouvement de leur imagination ou de leurs désirs. Mais les missionnaires s'estimoient récompensés de leurs peines, s'ils avoient, durant leurs longues souffrances, acquis une ame à Dieu, ouvert le ciel à un enfant, soulagé un malade, essuyé les pleurs d'un infortuné. Nous avons déjà vu que la patrie n'avoit point de citoyens plus fidèles ; l'honneur d'être Français leur valut souvent la persécution et la mort : les sauvages les reconnoissoient, pour être *de la chair blanche de Québec*, à l'intrépidité avec laquelle ils supportoient les plus affreux supplices.

Le ciel, touché de leurs vertus, accorda à plusieurs d'entre eux cette palme qu'ils avoient tant désirée, et qui les a fait monter au rang des apôtres. La bourgade hurone, où le père Daniel étoit missionnaire, fut surprise par les Iroquois, au matin du 4 de juillet 1648; les jeunes guerriers étoient absents. Le Jésuite, dans ce moment même, disoit la messe à ses néophytes. Il n'eut que le temps d'achever la consécration, et de courir à l'endroit d'où partoient les cris. Une scène lamentable s'offrit à ses yeux; femmes, enfants, vieillards gisoient pêle-mêle expirant. Tout ce qui vivoit encore tombe à ses pieds, et lui demande le baptême. Le Père trempe un voile dans l'eau, et, le secouant sur la foule à genoux, procure la vie des cieux à ceux qu'il ne pouvoit arracher à la mort temporelle. Il se ressouvint alors d'avoir laissé dans les cabanes quelques malades qui n'avoient point encore reçu le sceau du christianisme; il y vole, les met au nombre des rachetés, retourne à la chapelle, cache les vases sacrés, donne une absolution générale aux Hurons qui s'étoient réfugiés à l'autel, les presse de fuir, et, pour leur en laisser le temps, marche à la rencontre des ennemis. A la vue de ce prêtre qui s'avançoit seul contre une armée, les barbares étonnés s'arrêtent et reculent quelques pas; n'osant approcher du

saint, ils le percent de loin avec leurs flèches : « Il en étoit tout hérissé, dit Charlevoix, qu'il « parloit encore avec une action surprenante, « tantôt à Dieu à qui il offroit son sang pour le « troupeau, tantôt à ses meurtriers qu'il menaçoit « de la colère du ciel, en les assurant néanmoins « qu'ils trouveroient toujours le Seigneur disposé « à les recevoir en grâce, s'ils avoient recours à « sa clémence. » Il meurt, et sauve une partie de ses néophytes en arrêtant ainsi les Iroquois autour de lui.

Le P. Garnier montra le même héroïsme dans une autre bourgade : il étoit tout jeune encore, et s'étoit arraché nouvellement aux pleurs de sa famille, pour sauver des ames dans les forêts du Canada. Atteint de deux balles sur le champ de carnage, il est renversé sans connoissance; un Iroquois, le croyant mort, le dépouille. Quelque temps après, le Père revient de son évanouissement; il soulève la tête, et voit à quelque distance un Huron qui rendoit le dernier soupir. L'apôtre fait un effort pour aller absoudre le catéchumène; il se traîne, il retombe : un barbare l'aperçoit, accourt, et lui fend les entrailles de deux coups de hache : « Il expire, dit encore Charlevoix, dans « l'exercice, et pour ainsi dire dans le sein même « de la charité. »

Enfin le père de Brébœuf, oncle du poëte du même nom, fut brûlé avec ces tourments horribles que les Iroquois faisoient subir à leurs prisonniers.

« Ce Père, que vingt années de travaux, les « plus capables de faire mourir tous les senti- « ments naturels, un caractère d'esprit d'une fer- « meté à l'épreuve de tout, une vertu nourrie « dans la vue toujours prochaine d'une mort « cruelle, et portée jusqu'à en faire l'objet de ses « vœux les plus ardents, prévenu d'ailleurs par « plus d'un avertissement céleste que ses vœux « seroient exaucés, se rioit également des menaces « et des tortures; mais la vue de ses chers néo- « phytes, cruellement traités à ses yeux, répan- « doit une grande amertume sur la joie qu'il res- « sentoit de voir ses espérances accomplies. . . .

« . . . . . .

« . . . . . .

« Les Iroquois connurent bien d'abord qu'ils « auroient affaire à un homme à qui ils n'auroient « pas le plaisir de voir échapper la moindre foi- « blesse; et comme s'ils eussent appréhendé qu'il « ne communiquât aux autres son intrépidité, « ils le séparèrent, après quelque temps, de la « troupe des prisonniers, le firent monter seul « sur un échafaud, et s'acharnèrent de telle sorte

« sur lui, qu'ils paroissoient hors d'eux-mêmes de « rage et de désespoir.

« Tout cela n'empêchoit point le serviteur de « Dieu de parler d'une voix forte, tantôt aux « Hurons qui ne le voyoient plus, mais qui pou- « voient encore l'entendre, tantôt à ses bour- « reaux qu'il exhortoit à craindre la colère du « ciel, s'ils continuoient à persécuter les adora- « teurs du vrai Dieu. Cette liberté étonna les « barbares; ils voulurent lui imposer silence, et « n'en pouvant venir à bout, ils lui coupèrent la « lèvre inférieure et l'extrémité du nez, lui ap- « pliquèrent par tout le corps des torches allumées, « lui brulèrent les gencives, etc. »

On tourmentoit auprès du père de Brébœuf un autre missionnaire nommé le père Lallemant, et qui ne faisoit que d'entrer dans la carrière évangélique. La douleur lui arrachoit quelquefois des cris involontaires; il demandoit de la force au vieil apôtre, qui, ne pouvant plus parler, lui faisoit de douces inclinations de tête, et sourioit avec ses lèvres mutilées, pour encourager le jeune martyr : les fumées des deux bûchers montoient ensemble vers le ciel, et affligeoient et réjouissoient les anges. On fit un collier de haches ardentes au père de Brébœuf; on lui coupa des lambeaux de chair que l'on dévora à ses yeux, en lui

disant que la chair des Français étoit excellente; puis, continuant ces railleries : « tu nous assurois « tout à l'heure, crioient les barbares, que plus « on souffre sur la terre, plus on est heureux dans « le ciel; c'est par amitié pour toi que nous nous « étudions à augmenter tes souffrances. »

Lorsqu'on portoit dans Paris des cœurs de prêtres au bout des piques, on chantoit : *Ah! il n'est point de fête, quand le cœur n'en est pas.*

Enfin, après avoir souffert plusieurs autres tourments, que nous n'oserions transcrire, le père de Brébœuf rendit l'esprit, et son ame s'envola au séjour de celui qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs.

C'étoit en 1649 que ces choses se passoient en Canada, c'est-à-dire au moment de la plus grande prospérité de la France, et pendant les fêtes de Louis XIV : tout triomphoit alors, le missionnaire et le soldat.

Ceux pour qui un prêtre est un objet de haine et de risée se réjouiront de ces tourments des confesseurs de la foi. Les sages, avec un esprit de prudence et de modération, diront qu'après tout les missionnaires étoient victimes de leur fanatisme; ils demanderont avec une pitié superbe *ce que ces moines alloient faire dans les déserts de l'Amérique?* A la vérité, nous convenons

qu'ils n'alloient pas, sur un plan de savants, tenter de grandes découvertes philosophiques; ils obéissoient seulement à ce maître qui leur avoit dit : « Allez et enseignez. » *Docete omnes gentes;* et sur la foi de ce commandement, avec une simplicité extrême, ils quittoient les délices de la patrie, pour aller, au prix de leur sang, révéler à un barbare qu'ils n'avoient jamais vu. — Quoi? — Rien, selon le monde, presque rien : *L'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame :* DOCETE OMNES GENTES!

CHAPITRE IX.

Fin des Missions.

AINSI nous avons indiqué les voies que suivoient les différentes missions; voies de simplicité, voies de science, voies de législation, voies d'héroïsme. Il nous semble que c'étoit un juste sujet d'orgueil pour l'Europe (et sur-tout pour la France, qui fournissoit le plus grand nombre de missionnaires) de voir tous les ans sortir de son sein des hommes qui alloient faire éclater les miracles des arts, des lois, de l'humanité et du courage, dans les quatre parties de la terre. De là provenoit la haute idée que les étrangers se formoient de notre nation, et du Dieu qu'on y

adoroit. Les peuples les plus éloignés vouloient entrer en liaison avec nous; l'ambassadeur du sauvage de l'Occident rencontroit à notre cour l'ambassadeur des nations de l'Aurore. Nous ne nous piquons pas du don de prophétie; mais on se peut tenir assuré (et l'expérience le prouvera) que jamais des savants, dépêchés aux pays lointains, avec les instruments et les plans d'une académie, ne feront ce qu'un pauvre moine, parti à pied de son couvent, exécutoit seul avec son chapelet et son bréviaire.

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Note (*a*) Page 4.

Portraits de J. J. Rousseau et de Voltaire par La Harpe.

Deux sur-tout dont le nom, les talents, l'éloquence,
Faisant aimer l'erreur, ont fondé sa puissance,
Préparèrent de loin des maux inattendus,
Dont ils auroient frémi s'ils les avoient prévus.
Oui, je le crois, témoins de leur affreux ouvrage,
Ils auroient des Français désavoué la rage.
Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil!
Qui prend le gouvernail doit connoître l'écueil.
La foiblesse réclame un pardon légitime,
Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand crime.
Par les dons de l'esprit placés aux premiers rangs,
Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorants;
Leur voix montoit au ciel pour y porter la guerre;
Leur parole hardie a parcouru la terre,
Tous deux ont entrepris d'ôter au genre humain
Le joug sacré qu'un Dieu n'imposa pas en vain;
Et des coups que ce Dieu frappe pour les confondre,
Au monde, leur disciple, ils auront à répondre.
Leurs noms, toujours chargés de reproches nouveaux,
Commenceront toujours le récit de nos maux
Ils ont frayé la route a ce peuple rebelle;
De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui, dès sa jeunesse errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,

Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et, pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia les arts, ses seuls titres d'honneur,
D'un moderne cynique affecta l'arrogance,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme et cria, *vérité.*
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité ?
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse;
Jusques aux fondements de la société,
Il a porté la faux de son *égalité;*
Il sema, fit germer chez un peuple volage,
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil :
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régloit l'univers.
J'admire ses talents, j'en déteste l'usage;
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur des débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits,
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour à tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'évangile et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison;
Et l'amour-propre enfin, égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire :
Il fuit le monde entier qui contre lui conspire,

Il se confesse au monde, et toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu : *Nul n'est meilleur que moi.*

L'autre, encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous soixante ans le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français;
Il nous a vendu cher ce brillant héritage;
Quand libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant;
Quand son ambition toujours plus indocile
Prétendit détrôner le Dieu de l'évangile.
Voltaire dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouoit sur l'Europe un magique fanal,
Que, pour embraser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ébranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les cieux.
Ce flexible Protée étoit né pour séduire :
Fort de tous les talents, et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel, et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit;
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grace à lui, le blasphème et piquant et frivole
Circuloit embelli des traits de la gaîté;
Au bon sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

Note (*b*) P. 4.

..... *des ouvrages (philosophiques) dont Voltaire étoit le premier à se moquer avec ses amis.*

« Les véritables philosophes n'auraient pas prétendu, « comme l'auteur du *Système de la Nature*, que le jésuite « Néedham eût créé des anguilles, et que Dieu n'avait « pu créer l'homme. Néedham ne leur aurait pas paru « philosophe; et l'auteur du *Système de la Nature* n'eût « été regardé que comme un discoureur par l'empereur « Marc-Aurele. » (*Ques. encyclop.* tome VI, art. Philos.)

Dans un autre endroit, combattant les athées, il dit, à propos des sauvages qu'on croyoit sans Dieu :

« Mais on peut insister, on peut dire, ils vivent en so- « ciété, et ils sont sans Dieu; donc on peut vivre en so- « ciété sans religion.

« En ce cas, je répondrai que les loups vivent ainsi, « et que ce n'est pas une société qu'un assemblage de « barbares anthropophages, tels que vous les supposez; et « je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté « votre argent à quelqu'un de votre société, vous vou- « driez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni « votre notaire, ni votre juge ne crussent en Dieu ? » (*Ibid.* tome II, art. Ath.)

Tout cet article sur l'athéisme mérite d'être parcouru. En politique, Voltaire montre le même mépris de toutes ces vaines théories qui troublent le monde. « Je n'aime « point le gouvernement de la canaille », répète-t-il en cent endroits. (*Voyez* les Lettres au roi de Prusse.) Ses plaisanteries sur les républiques populacières, son indi-

gnation contre les excès des peuples, tout enfin dans ses ouvrages prouve qu'il haïssoit de bonne foi les charlatans de la philosophie.

C'est ici le lieu de mettre sous les yeux du lecteur un certain nombre de passages tirés de la Correspondance de Voltaire, qui prouvent que je n'ai pas trop hasardé, lorsque j'ai dit qu'il haïssoit secrètement les sophistes. Du moins l'on sera forcé de conclure (si on n'est pas convaincu) que Voltaire ayant soutenu éternellement le *pour* et *le contre*, et varié sans cesse dans ses sentiments, son opinion en morale, en philosophie et en religion, doit être comptée pour peu de chose.

Année 1766.

Je n'ai rien de comman avec les philosophes modernes, que cette horreur pour le fanatisme intolérant. (*Corresp. gén.* tome X, p. 337.)

Année 1741.

La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpée sur les belles-lettres commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique tant qu'elle n'a point voulu dominer su la poésie; à présent qu'elle a écrasé tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure et s'entendre. On peut parler poésie, musique,

histoire, littérature tout le long du jour, etc. (*Corresp. gén.* tome III, p. 170.)

Les mathématiques sont fort belles; mais hors une vingtaine de théorèmes utiles pour la mécanique et l'astronomie, le reste n'est qu'une curiosité fatigante. (Tome IX, p. 484.)

A Damilaville.

J'entends par peuple la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire; ils mourraient de faim avant de devenir philosophes. Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants. Si vous faisiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. (Tome X, p. 396.)

J'ai lu quelque chose d'une antiquité dévoilée, ou plutôt très voilée. L'auteur commence par le déluge, et finit toujours par le chaos; j'aime mieux, mon cher confrère, un seul de vos contes que tout ce fatras. (Tome X, p. 409.)

Année 1766.

Je serais très fâché d'avoir fait *le Christianisme dévoilé*, non seulement comme académicien, mais comme philosophe, et encore plus comme citoyen. Il est entièrement opposé à mes principes. Ce livre conduit à l'athéisme, que je déteste. J'ai toujours regardé l'athéisme comme le plus grand égarement de la raison, parcequ'il est aussi ridicule de dire que l'arrangement du monde ne prouve pas un artisan suprême, qu'il serait impertinent de dire qu'une horloge ne prouve pas un horloger.

Je ne réprouve pas moins ce livre comme citoyen; l'auteur paraît trop ennemi des puissances. Des hommes qui penseraient comme lui ne formeraient qu'une anarchie.

Ma coutume est d'écrire sur la marge de mes livres ce que je pense d'eux : vous verrez, quand vous daignerez venir à Ferney, les marges du *Christianisme dévoilé* chargées de remarques, qui prouvent que l'auteur s'est trompé sur les faits les plus essentiels. (*Corresp. gén.* tome XI, p. 143.)

Année 1762. — *A Damilaville.*

Les frères doivent toujours respecter la morale et le trône. La morale est trop blessée dans le livre d'Helvétius, et le trône est trop peu respecté dans ce livre (*le Despotisme oriental*) qui lui est dédié.

Il dit plus haut, en parlant de ce même ouvrage : On dira que l'auteur veut qu'on ne soit gouverné ni par Dieu, ni par les hommes. (Tome VIII, p. 148.)

Année 1768. — *A M. de Villevieille.*

Mon cher marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme. Ce système est fort mauvais dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et contre le fanatisme; il peut détester la persécution; il rend service au genre humain, s'il répand les principes de la tolérance; mais quel service peut-il rendre, s'il répand l'athéisme? Les hommes en sont-ils plus vertueux, pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu? Non, sans doute. Je veux que les princes et leurs ministres en reconnaissent un, et même un Dieu qui punisse et qui pardonne. Sans ce frein, je les regar-

derai comme des animaux féroces, qui, à la vérité, ne me mangeront pas quand ils sortiront d'un long repas, et qu'ils digèreront doucement sur un canapé avec leurs maîtresses; mais qui certainement me mangeront, s'ils me rencontrent sous leurs griffes quand ils auront faim; et qui, après m'avoir mangé, ne croiront pas seulement avoir fait une mauvaise action. (Tome XII, p. 349.)

Année 1749.

Je ne suis point du tout de l'avis de Sanderson, qui nie un Dieu, parcequ'il est né aveugle. Je me trompe peut-être; mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très intelligent, qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue; et en apercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de deviner qui il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. (*Corresp. gén.* tome IV, p. 14.)

Année 1753.

Il me paraît absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'*a* plus *b*, divisé par *z*.

Où en serait le genre humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême? Celui qui nous a créés tous, doit être manifesté à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont les plus communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour. (*Corresp. gén.* tome IV, p. 463.)

NOTE (*c*) Page 56.

Lorsque M. de Châteaubriand écrivoit son livre, l'exercice public de la religion étoit proscrit en France. (*Note de l'édit.*)

NOTE (*d*) P. 81.

Fragment du sermon de Bossuet sur le bonheur du ciel.

Si l'apôtre saint Paul a dit [1] que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes, nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissoit ce bel édifice du monde, en admiroit toutes les parties [2] : *Vidit Deus lucem quod esset bona :* « Dieu vit que la lumière étoit bonne » : qu'en ayant composé le tout, parcequ'en effet la beauté de l'architecture paroît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avoit encore enchéri et l'avoit trouvé parfaitement beau [3] : *Et erant valdè bona* : et enfin, qu'il s'étoit contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grace et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux [4] : *Oculi Domini super justos :* « Les yeux de « Dieu, dit le saint psalmiste, sont attachés sur les jus-

[1] Cor. 2. IV, 6.
[2] Gen. I, 4.
[3] Gen. I, 31.
[4] Psalm. XXXIII, 16.

« tes », non seulement parcequ'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parcequ'il aime à les regarder du plus haut des cieux comme le plus cher objet de ses complaisance. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon serviteur « Job, comme il est droit, et juste, et craignant Dieu, « comme il évite le mal avec soin, et n'a point son sem- « blable sur la terre [1]. »

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle ! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle : comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

. . . . . .

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Sei- « gneur, un nouveau ciel et une nouvelle terre ; et toutes « les angoisses seront oubliées et ne reviendront jamais : « mais vous vous réjouirez, et votre ame nagera dans la « joie durant toute l'éternité dans les choses que je crée « pour votre bonheur : car je ferai que Jérusalem sera « toute transportée d'allégresse, et que son peuple sera « dans le ravissement : et moi-même je me réjouirai en

---

[1] Job. 1, 8.

« Jérusalem, et je triompherai de joie dans la félicité de « mon peuple [1]. »

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis, se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Église militante, il les invite, en ces termes, à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem. « Réjouissez-vous, « dit-il, avec elle, ô vous qui l'aimez ; réjouissez-vous « avec elle d'une grande joie, et succz avec elle par une « foi vive la mamelle de ses consolations divines, afin « que vous abondiez en délices spirituelles ; parcequ le « Seigneur a dit : Je ferai couler sur elle un fleuve de « paix, et ce torrent se débordera avec abondance : toutes « les nations de la terre y auront part ; et avec la même « tendresse qu'une mère caresse son enfant, ainsi je vous « consolerai, dit le Seigneur [2]. »

Quel cœur seroit insensible à ses divines tendresses ?

---

[1] Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super cor.

Gaudebitis et exaltabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.

Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium.

Et exaltabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.

(Is. 65, 16 *et suiv.)*

[2] Lætamini cum Jerusalem, et exultate in eâ omnes qui diligitis eam : gaudete cum eâ gaudio..... Ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus ; ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimodâ gloriâ ejus Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium..... Quomodò si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. *(Is.* 66, 10 *et suiv.)*

Aspirons à ces joies eélestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parceque nous ne les pourrons jamais perdre. *(Serm. de Bossuet,* tome III.*) (Note de l'édit.)*

NOTE *(e)* P. 93.

Chapitre *De Jésus-Christ et de sa vie.*

« A moins qu'il ne plaise à Dieu de vous envoyer « quelqu'un pour vous instruire de sa part, n'espérez « pas de réussir jamais daus le dessein de réformer les « mœurs des hommes. » (PLATON, *Apologie de Socrate.*)

Le même philosophe, après avoir prouvé que la piété est la chose du monde la plus désirable, ajoute : *Mais qui sera en état de l'enseigner, si Dieu ne lui sert de guide ?* (Dialogue intitulé *Epinomis.*) *(Note de l'édit.)*

NOTE *(f)* P. 97.

Lisez, daus la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, l'admirable morceau sur *Jésus-Christ et sa doctrine. (Note de l'éditeur.)*

NOTE *(g)* P. 100.

Fragment du Sermon de Bossuet sur l'unité de l'Église, *prononcé à l'ouverture de l'assemblée du clergé de* 1682.

Nous trouverons dans l'évangile que Jésus-Christ, voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous les disciples en choisit douze; mais que, voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un.... Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre

finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Calcédoine.

. . . . Et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper il y a plus de douze cents ans : *Rome, le siège de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes.* Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Église gallicane ! C'est le cantique de la paix, où dans la grandeur de Rome l'unité de toute l'Église est célébrée.

. . . . . Jésus-Christ poursuit son dessein, et, après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église,* il ajoute, *et je te donnerai les clefs du royaume des cieux.* Toi qui as la prérogative de la prédication de la *foi*, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du Gouvernement. *Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.* Tout est soumis à ces clefs : tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. Nous le publions avec joie ; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement d'*aimer plus que tous les autres* apôtres, et ensuite de *paître* et gouverner tout, *et les agneaux et les brebis*, et les petits et les mères, et les pasteurs même : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ.... (*Note de l'édit.*)

Bb.

Note (*h*) P. 103.

Voltaire cherche à persuader qu'il y eut peu de martyrs dans l'Église primitive.

Il va presque jusqu'à nier les persécutions sous Néron. Il avance qu'aucun des Césars n'inquiéta les Chrétiens jusqu'à Domitien. « Il était aussi injuste, dit-il, d'im-« puter cet accident (l'incendie de Rome) au chris-« tianisme, qu'à l'empereur (Néron); ni lui, ni les Chré-« tiens, ni les Juifs, n'avaient aucun interêt à brûler « Rome; mais il fallait apaiser le peuple qui se soulevait « contre des étrangers également haïs des Romains et des « Juifs. On abandonna quelques infortunés à la *vengeance* « publique. (Quelle vengeance, s'ils n'étoient pas cou-« pables?) Il semble qu'on n'aurait pas dû compter parmi « les persécutions faites à leur foi cette violence passa-« gère. Elle n'avait rien de commun avec leur religion « *qu'on ne connoissait pas* (nous allons entendre Tacite), « et que les Romains confondaient avec le judaïsme, « protégé par les lois autant que méprisé. » Voilà peut-être un des passages historiques les plus étranges qui soient jamais échappés à la plume d'un auteur.

Voltaire n'avoit-il jamais lu ni Suétone ni Tacite? Il nie l'existence ou l'authenticité des inscriptions trouvées en Espagne, où Néron est remercié d'*avoir aboli dans la province une superstition nouvelle.* Quant à l'existence de ces inscriptions, on en voit une à Oxford : *Neroni. Claud. Cais. Aug. Max. ob. Provinc. latronib. et his. qui novam generi hum. Superstition. incŭlcab. purgat.* Et pour ce qui regarde l'inscription elle-même, on ne voit pas pourquoi Voltaire doute que cette nouvelle supers-

tition soit la religion chrétienne. Ce sont les propres paroles de Suétone : *Afflicti suppliciis Christiani, genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ.*

Le passage de Tacite va nous apprendre maintenant quelle fut *cette violence* passagère, exercée très sciemment, non sur les *Juifs*, mais sur les *Chrétiens.*

« Pour détruire les bruits, Néron chercha des coupa-
« bles, et fit souffrir les plus cruelles tortures à des mal-
« heureux abhorrés par leurs infamies, qu'on appeloit
« vulgairement *Chrétiens.* Le Christ, qui leur donna son
« nom, avoit été condamné au supplice, sous Tibère,
« par le procurateur Ponce-Pilate, ce qui réprima pour
« un moment cette exécrable superstition. Mais bientôt
« le torrent se déborda de nouveau, non seulement dans
« la Judée, où il avoit pris sa source, mais jusque dans
« Rome même, où viennent enfin se rendre et se grossir
« tous les égouts de l'univers. On commença d'abord
« par se saisir de ceux qui s'avouèrent Chrétiens; et en-
« suite, sur leurs dépositions, d'une *multitude immense*
« qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que
« de haïr le genre humain; et à leur supplice on ajou-
« toit la dérision : on les enveloppoit de peaux de bêtes
« pour les faire dévorer par les chiens; on les attachoit
« en croix, ou l'on enduisoit leurs corps de résine, et
« l'on s'en servoit la nuit pour s'éclairer. Néron avoit
« cédé ses propres jardins pour ce spectacle, et en même
« temps il donnoit des jeux au cirque, se mêlant parmi
« le peuple en habit de cocher, ou conduisant les chars.
« Aussi, quoique coupables et dignes des derniers sup-
« plices, on se sentoit ému de compassion pour ces vic-

« times, qui sembloient immolées moins au bien public « qu'aux passe-temps d'un barbare. »

Les mouvements de compassion dont Tacite semble saisi à la fin de ce tableau contrastent bien tristement avec un auteur chrétien, qui cherche à affoiblir la pitié pour les victimes. On voit que Tacite désigne nettement les Chrétiens : il ne les confond point avec les Juifs, puisqu'il raconte leur origine, et que d'ailleurs, en parlant du siège de Jérusalem, il fait, dans un autre endroit, l'histoire des Hébreux et de la religion de Moïse. On devine pourtant ce qui a fait avancer à Voltaire que les Romains croyoient persécuter les Juifs en persécutant les fidèles. C'est sans doute cette phrase, *moins convaincus d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain*, que l'auteur de l'Essai a interprétée des Juifs, et non des Chrétiens. Or il ne s'est pas aperçu qu'il faisoit l'éloge de ces derniers, tout en les voulant priver de la pitié du lecteur. Mais quoiqu'il ne puisse appliquer réellement les paroles de Tacite aux fidèles, dont la religion est au contraire une espèce de philantropie, il auroit dû remarquer que le refus que les Chrétiens faisoient de sacrifier aux idoles, et d'assister aux abominables jeux du cirque, pour voir des hommes s'égorger ou déchirés par des bêtes, les faisoit passer pour être les ennemis des dieux et des hommes. Quant aux crimes odieux qu'on reprochoit aux premiers fidèles, comme de manger des enfants et de boire leur sang, on voit facilement ce qui avoit pu donner lieu à de pareils bruits. Le sang mystique du Fils de l'homme, qu'on buvoit dans le vin de l'Eucharistie, l'enfant qui s'immole, la chair de l'agneau, toutes ces figures dont les païens avoient entendu parler

confusément, jointes aux assemblées mystérieuses des fidèles, firent aisément supposer des rites abominables. Pline [1], Marc-Aurèle, Sévère, et tant d'autres illustres païens, ont rendu tant de justice aux mœurs des Chrétiens primitifs, que les paroles de Tacite ne sont ici d'aucun poids. C'est une grande gloire pour les Chrétiens, dit Bossuet, d'avoir eu pour premier persécuteur le persécuteur du genre humain. L'article de Voltaire nous fait faire un triste retour sur cet esprit de parti qui divise tous les hommes, et étouffe chez eux les sentiments naturels. Que le ciel nous préserve de ces horribles haines d'opinion, puisqu'elles rendent si injuste !

NOTE (*i*) P. 128.

M. de Ramsay, Écossais, passa de la religion anglicane au socinianisme, de là au pur déisme, et il tomba enfin dans un pyrrhonisme universel. Il vint chercher la vérité auprès de M. de Fénélon, qui le convertit au christianisme et à la religion catholique. C'est M. de Ramsay lui-même qui nous a conservé le précieux entretien dont sa conversion fut le fruit. Nous en citerons la partie dans laquelle M. de Fénélon fixe les bornes *de la raison et de la foi*. Il avoit prouvé à M. de Ramsay l'authenticité des livres saints, et lui avoit montré la beauté de la morale qu'ils contiennent. « Mais, monseigneur, « reprit M. de Ramsay (c'est lui-même qui parle), pour- « quoi trouve-t-on dans la Bible un contraste si cho- « quant de vérités lumineuses et de dogmes obscurs ? Je

[1] Voyez le témoignage de Pline le jeune, l'ami de Tacite et de Suétone, sur les mœurs des Chrétiens, page 320. (*Note de l'éditeur.*)

« voudrois bien séparer les idées sublimes, dont vous « venez de me parler, d'avec ce que les prêtres appellent « mystères.

« Il me répondit ainsi : Pourquoi rejeter tant de lu- « mières qui consolent le cœur, parcequ'elles sont « mêlées d'ombres qui humilient l'esprit? La vraie reli- « gion ne doit-elle pas élever et abattre l'homme, lui « montrer tout ensemble sa grandeur et sa foiblesse? « Vous n'avez pas encore une idée assez étendue du « christianisme. Il n'est pas seulement une loi sainte qui « purifie le cœur, il est aussi une sagesse mystérieuse « qui dompte l'esprit. C'est un sacrifice continuel de « tout soi-même en hommage à la souveraine raison. En « pratiquant sa *morale*, on renonce aux plaisirs pour « l'amour de la beauté suprême. En croyant ses *mystères*, « on immole ses idées par respect pour la vérité éternelle. « Sans ce double sacrifice des *pensées* et des *passions*, l'ho- « locauste est imparfait, notre victime est défectueuse. « C'est par-là que l'homme tout entier disparoît et s'éva- « nouit devant *l'Être des êtres. Il ne s'agit pas d'examiner « s'il est nécessaire que Dieu nous révèle ainsi des mystères « pour humilier notre esprit. Il s'agit de savoir s'il en a ré- « vélé ou non. S'il a parlé à sa créature, l'obéissance et « l'amour sont inséparables. Le christianisme est un fait. « Puisque vous ne doutez plus des preuves de ce fait, il ne « s'agit plus de choisir ce qu'on croira et ce qu'on ne croira « pas.* Toutes les difficultés dont vous avez rassemblé « des exemples s'évanouissent dès qu'on a l'esprit guéri « de la présomption. Alors on n'a nulle peine à croire « qu'il y ait dans la nature divine, et dans la conduite « de sa providence, une profondeur impénétrable à

« notre foible raison. L'Être infini doit être incompré-
« hensible à la créature. D'un côté, on voit un législa-
« teur, dont la loi est tout-à-fait divine, qui prouve sa
« mission par des faits miraculeux dont on ne sauroit
« douter par des raisons aussi fortes que celles qu'on a
« de les croire. D'un autre côté, on trouve plusieurs
« mystères qui nous choquent. Que faire entre ces deux
« extrémités embarrassantes d'une révélation claire et
« d'un obscur incompréhensible? On ne trouve de res-
« source que dans le sacrifice de l'esprit, et ce sacrifice
« est une partie du culte dû au souverain Être.

« *Dieu n'a-t-il point des connoissances infinies que nous*
« *n'avons point? Quand il en découvre quelques unes par*
« *une voie surnaturelle, il ne s'agit plus d'examiner le*
« comment *de ces mystères, mais la* certitude *de leur révé-*
« *lation.* Ils nous paroissent incompatibles, sans l'être
« en effet; et cette incompatibilité apparente vient de la
« petitesse de notre esprit, qui n'a pas de connoissances
« assez étendues pour voir la liaison de nos idées natu-
« relles avec ces vérités surnaturelles. » (*Note de l'édit.*)

Note (*k*) P. 135.

Il est curieux de rapprocher de ce fragment de l'*Apologie* de saint Justin le tableau des mœurs des Chrétiens, que l'on trouve dans la fameuse lettre de Pline le jeune à Trajan. Cette lettre, ainsi que la réponse de l'empereur, prouve que l'innocence des Chrétiens étoit parfaitement reconnue, et que leur *foi* étoit leur seul crime. On y voit aussi la merveilleuse rapidité de la propagation de l'évangile, puisque dès-lors, dans une partie de l'empire, *les temples étoient presque déserts :* Pline écrivoit cette

lettre un an ou deux après la mort de saint Jean l'évangéliste, et environ quarante avant que saint Justin publiât son *Apologie*.

Cette lettre est extrêmement connue; on a cependant jugé utile de l'insérer dans l'édition de cet ouvrage, consacrée principalement à la jeunesse.

PLINE, *proconsul dans la Bithynie et le Pont, à l'empereur* TRAJAN.

« Je me fais une religion, seigneur, de vous exposer « tous mes scrupules; car qui peut mieux me déterminer « ou m'instruire? Je n'ai jamais assisté à l'instruction et « au jugement du procès d'aucun chrétien; ainsi je ne « sais sur quoi tombe l'information que l'on fait contre « eux, ni jusqu'où on doit porter leur punition. J'hésite « beaucoup sur la différence des âges. Faut-il les assu- « jettir tous à la peine, sans distinguer les plus jeunes « des plus âgés? Doit-on pardonner à celui qui se re- » pent? ou est-il inutile de renoncer au christianisme, « quand une fois on l'a embrassé? Est-ce le nom seul « que l'on punit en eux? ou sont-ce les crimes attachés à « ce nom? Cependant voici la règle que j'ai suivie dans « les accusations intentées devant moi contre les Chré- « tiens. Je les ai interrogés s'ils étoient chrétiens. Ceux « qui l'ont avoué, je les ai interrogés une seconde et une « troisième fois, et les ai menacés du supplice: quand « ils ont persisté, je les y ai envoyés; car, de quelque « nature que fût ce qu'ils confessoient, j'ai cru que l'on « ne pouvoit manquer à punir en eux leur désobéissance « et leur invincible opiniâtreté. Il y en a eu d'autres en- « têtés de la même folie, que j'ai réservés pour envoyer

« à Rome, parcequ'ils sont citoyens romains. Dans la « suite, ce crime venant à se répandre, comme il arrive « ordinairement, il s'en est présenté de plusieurs espèces. « On m'a mis entre les mains un mémoire sans nom « d'auteur, où l'on accuse d'être chrétiens différentes « personnes qui nient de l'être et de l'avoir jamais été. « Ils ont, en ma présence et dans les termes que je leur « prescrivois, invoqué les Dieux et offert de l'encens et « du vin à votre image, que j'avois fait apporter exprès « avec les statues de nos divinités; ils se sont même em- « portés en imprécations contre le Christ : c'est à quoi, « dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont vérita- « blement chrétiens. J'ai donc cru qu'il les falloit ab- « soudre. D'autres, déférés par un dénonciateur, ont « d'abord reconnu qu'ils étoient chrétiens, et aussitôt « après ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils « l'avoient été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns « il y avoit plus de trois ans, les autres depuis un plus « grand nombre d'années, quelques uns depuis plus de « vingt. Tous ces gens-là ont adoré votre image et les « statues des Dieux; tous ont chargé le Christ de malédic- « tions. Ils assuroient que toute leur erreur ou leur « faute avoit été renfermée dans ces points : qu'à un jour « marqué ils s'assembloient avant le lever du soleil, et « chantoient tour à tour des vers à la louange du Christ, « comme s'il eût été Dieu; qu'ils s'engageoient par ser- « ment, non à quelque crime, mais à ne point com- « mettre de vol ni d'adultère, à ne point manquer à « leur promesse, à ne point nier un dépôt; qu'après « cela, ils avoient coutume de se séparer, et ensuite de « se rassembler pour manger en commun des mets in-

« nocents; qu'ils avoient cessé de le faire depuis mon
« édit, par lequel (selon vos ordres) j'avois défendu
« toute sorte d'assemblées. Cela m'a fait juger d'autant
« plus nécessaire d'arracher la vérité par la force des
« tourments à deux filles esclaves, qu'ils disoient être
« dans le ministère de leur culte; mais je n'y ai décou-
« vert qu'une mauvaise superstition portée à l'excès; et,
« par cette raison, j'ai tout suspendu pour vous deman-
« der vos ordres. L'affaire m'a paru digne de vos ré-
« flexions, par la multitude de ceux qui sont enveloppés
« dans ce péril; car un très grand nombre de personnes
« de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront
« tous les jours impliquées dans cette accusation. Ce mal
« contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a
« gagné les villages et les campagnes. Je crois pourtant
« que l'on y peut remédier, et qu'il peut être arrêté. Ce
« qu'il y a de certain, c'est que les temples qui étoient
« presque déserts sont fréquentés, et que les sacrifices
« long-temps négligés recommencent: on vend par-tout
« des victimes qui trouvoient auparavant peu d'ache-
« teurs. De là on peut juger quelle quantité de gens
« peuvent être ramenés de leur égarement, si l'on fait
« grace au repentir. »

L'empereur lui fit cette réponse.

Trajan a Pline.

« Vous avez, mon très cher Pline, suivi la voie
« que vous deviez dans l'instruction du procès des
« chrétiens qui vous ont été déférés; car il n'est pas
« possible d'établir une forme certaine et générale dans
« cette sorte d'affaire : il ne faut pas en faire perquisi-

« tion. S'ils sont accusés et convaincus, il les faut punir. « Si pourtant l'accusé nie qu'il soit chrétien, et qu'il le « prouve par sa conduite, je veux dire en invoquant « les Dieux, il faut pardonner à son repentir, de quelque « soupçon qu'il ait été auparavant chargé. Au reste, « dans nul genre de crime, l'on ne doit recevoir des dé- « nonciations qui ne soient souscrites de personne; car « cela est d'un pernicieux exemple et très éloigné de nos « maximes. » (*Note de l'édit.*)

Note (*l*) P. 204.

M. de C..., obligé de fuir pendant la terreur avec un de ses frères, entra dans l'armée de Condé : après y avoir servi jusqu'à la paix, il se résolut de quitter le monde. Il passa en Espagne, se retira dans un couvent de Trappistes, y prit l'habit de l'ordre, et mourut peu de temps après avoir prononcé ses vœux : il avoit écrit plusieurs lettres à sa famille et à ses amis pendant son voyage en Espagne et son noviciat chez les Trappistes. Ce sont ces lettres que l'on donne ici. On n'a rien voulu y changer; on y verra une peinture fidèle de la vie de ces religieux, dont les mœurs ne sont déjà plus pour nous que des traditions historiques. Dans ces feuilles, écrites sans art, il règne souvent une grande élévation de sentiments, et toujours une naïveté d'autant plus précieuse, qu'elle appartient au génie français, et qu'elle se perd de plus en plus parmi nous. Le sujet de ces lettres se lie au souvenir de tous nos malheurs : elles représentent un jeune et brave Français chassé de sa famille par la révolution, et s'immolant dans la solitude, victime volontaire offerte à l'Éternel pour racheter les maux et les impiétés de la

patrie : ainsi les disciples de S. Jérôme tâchoient, en versant des torrents de larmes, et en élevant leurs mains vers le ciel, de retarder la chute de l'empire romain. Cette correspondance offre donc une petite histoire complète, qui a son commencement, son milieu et sa fin. Je ne doute point que si on la publioit comme un simple roman, elle n'eût le plus grand succès. Cependant elle ne renferme aucune aventure : c'est un homme qui s'entretient avec ses amis et qui leur rend compte de ses pensées. Où donc est le charme de ces lettres? dans la religion. Nouvelle preuve qui vient à l'appui des principes que j'ai essayé d'établir dans mon ouvrage.

A MM. de B.... ses compagnons d'émigration, à Barcelone.

15 mars 1799.

Mon dernier voyage, mes chers amis (c'est celui de Madrid), a été très agréable. J'ai passé à Aranjuez, où étoit la famille royale. J'ai resté cinq jours à Madrid, autant à Sarragosse, où j'ai eu l'avantage de visiter Notre-Dame-du-Pilar. J'ai eu plus de plaisir à parcourir l'Espagne, que je n'en avois eu à parcourir les autres pays. On a l'avantage d'y voyager à meilleur marché que nulle part que je connoisse. Je n'ai rien perdu de mes effets, quoique je sois très peu soigneux; on trouve ici beaucoup de braves gens qui savent exercer la charité. On épargne beaucoup en portant avec soi un sac qu'on remplit chaque soir de paille pour se coucher; mais je n'ai plus de goût à parler de tout cela. J'ai dit adieu aux montagnes et aux lieux champêtres. J'ai renoncé à tous mes plans de voyage sur la terre, pour commencer celui de l'éternité. Me voici depuis neuf jours à la Trappe de

Sainte-Suzanne, où j'ai résolu, avec la grace de Dieu, de finir mes jours. J'ai moins de mérite qu'un autre à souffrir les peines du corps, vu l'habitude que je m'en étois faite par *Épicuréisme*.

On ne mène pas ici une vie de fainéants; on se lève à une heure et demie du matin, on prie Dieu, on fait des lectures pieuses jusqu'à cinq; puis commence le travail qui ne cesse que vers les quatre heures et demie du soir, qu'on rompt le jeûne; je parle pour les frères convers dont je fais nombre; les Pères, qui travaillent aussi beaucoup, quittent les champs aux heures marquées, pour se rendre au chœur, où ils chantent l'office de la Sainte Vierge, l'office ordinaire, et celui des morts. Nous autres frères, nous interrompons aussi notre travail pour faire nos prières par intervalles, ce qui s'exécute sur le lieu. On ne passe guère une demi-heure sans que l'ancien frappe des mains, pour nous avertir d'élever nos pensées vers le ciel, ce qui adoucit beaucoup toutes les peines; on se ressouvient qu'on travaille pour un maître qui ne nous fera pas attendre notre salaire au temps marqué.

J'ai vu mourir un de nos Pères. Ah! si vous saviez quelle consolation on a dans ce moment de la mort! Quel jour de triomphe! Notre révérend Père abbé demanda à l'agonisant : « *Eh bien! êtes-vous fâché maintenant d'avoir un peu souffert?* — Je vous avoue à ma « honte que je me suis senti quelquefois envie de « mourir, comme ces soldats lâches qui désirent leur « congé avant le temps. Sainte Marie Égyptienne fit « quarante ans pénitence; elle étoit moins coupable « que moi, et il y a mille ans qu'elle repose dans la « gloire. »

Priez pour moi, mes chers amis, afin que nous puissions nous retrouver au grand jour.

Faites savoir, je vous prie, au cher H.... et à mes sœurs le parti que j'ai pris. Je leur écrirai dans six semaines, et ils peuvent m'écrire à l'adresse que je vous donnerai.

Nous sommes ici soixante-dix, tant Espagnols que Français, et cependant la maison est très pauvre; voilà pourquoi je veux faire venir les trois cents livres. Dailleurs, quoiqu'avec la grace de Dieu j'espère persister dans ma résolution, j'ai un an pour sortir.

Vous pouvez donc écrire au révérend Père abbé de la Trappe de Sainte-Suzanne, par Alcaniz à Maëlla, pour le frère Charles C.

Lettre écrite à ses frères et sœurs en France.

Première semaine de Pâques 1799.

Me voici à Sainte-Suzanne depuis le premier lundi de carême; c'est un couvent de Trappistes, où je compte finir mes jours : j'ai déjà éprouvé tout ce qu'il y a de plus austère dans le cours de l'année. On ne se lève jamais plus tard qu'à une heure et demie du matin; au premier coup de cloche on se rend à l'église. Les frères convers, dont je fais nombre sous le nom de Fr. J. Climaque, sortent à deux heures et demie pour aller étudier les psaumes ou faire quelque autre lecture spirituelle; à quatre heures on rentre à l'église jusqu'à cinq heures, que commence le travail. On s'occupe dans un atelier jusqu'au jour; alors on prend une pioche large et une étroite, puis on va en ordre travailler; ce qui dure quelquefois jusqu'à trois heures de l'après-midi. On se rap-

proche ensuite du couvent, où l'on reprend le travail dans l'atelier, en attendant quatre heures et un quart, heure à laquelle sonne le dîner. En se levant de table, on va processionnellement à l'église, en récitant le *Miserere*; l'on en sort en chantant le *De profundis*, et l'on retourne au travail dans l'atelier. Là on carde, on file, on fait du drap et autres choses, chacun selon son talent. Tout ce dont nous nous servons doit se faire dans la maison par les mains des frères, autant que cela est possible; chacun doit gagner sa vie à la sueur de son front, faisant profession d'être pauvres et de n'être à charge à personne, donnant au contraire l'hospitalité à gens de tout état qui viennent nous voir; cependant nous n'avons que deux attelages de mules et environ deux cents brebis, et quelques chèvres qui vont paître dans les montagnes arides qui nous environnent. Ce ne peut être que par les soins d'une Providence particulière que soixante-dix personnes vivent avec si peu de chose, sans compter une foule d'étrangers qui viennent de toutes parts, et auxquels on donne du pain blanc, et tout ce que nous pouvons leur donner en maigre, apprêté à l'huile [illegible] beurre, dont nous ne faisons pas usage. Notre [illegible] est de froment, ne doit avoir passé qu'une fois par le crible, et la farine doit être employée comme elle sort du moulin. Comme je suis maladroit pour filer dans l'atelier, je trie les fèves ou lentilles de nos repas. Le riz ne se trie pas de même, et tout se mange sans autre accommodage que cuit à l'eau et au sel.

A cinq heures trois quarts, on va au cloître lire ou prier Dieu jusqu'à six heures. Il se fait une lecture que tout le monde écoute. La lecture finie, les Pères entrent

à l'église pour dire complies. Le Père-maître, qui est un ancien moine de Sept-Fonts, distribue le travail aux frères à mesure qu'ils entrent dans l'église; après complies, on sonne une cloche qui réunit tout le monde pour chanter *Salve, Regina;* ce qui dure un quart d'heure. Le chant en est très beau, et cela seul délasse de tous les travaux de la journée; vient ensuite un demi-quart d'heure d'adoration. A sept heures un quart, on dit le *Sub tuum præsidium;* cela fait, tous les individus de la maison vont se prosterner à la filé dans le cloître; et là, couchés sur la terre, comme le roi David, ils disent le *Miserere* dans un grand silence: cette dernière cérémonie me paroît sublime; l'homme ne me semble jamais mieux à sa place que lorsqu'il s'humilie devant son auteur. Enfin le révérend Père abbé se lève, et, placé sur la porte de l'église, il donne l'eau bénite à tous sans exception, jusqu'au dernier des novices. Arrivés au dortoir, on se met à genoux au pied de son lit, jusqu'à ce qu'on entende une petite cloche qui est le signal pour se coucher; ce qui se fait à sept heures et demie.

Il y a ensuite une infinité de petites contradictions, qui, venant sans cesse à la rencontre des habitudes, inquiètent dans les premiers jours. On ne doit jamais, par exemple, s'appuyer, si on est assis, ni s'asseoir, si on est fatigué, pour le seul fait de se reposer: c'est que l'homme est né pour travailler dans ce monde, et qu'il ne doit attendre de repos qu'arrivé au terme de son pèlerinage. On perd aussi toute propriété sur son corps: si l'on se blesse d'une manière un peu grave, il faut s'aller accuser à genoux, tout comme lorsqu'on brise un vase de terre, et cela sans parler; il suffit de montrer le sang qui coule,

ou les fragments de la chose brisée. Puis il y a le chapitre des fautes : on doit s'accuser à haute voix des fautes purement matérielles ; en outre, il y a souvent quelque frère qui vous proclame, en dénonçant des fautes que vous avez commises par ignorance ou autrement. Je serois trop long si je disois tout le reste.

A la vérité, le temps du carême est ce qu'il y a de plus austère ; hors de là, je crois qu'on ne dîne jamais plus tard que deux heures : j'ai commencé par ce temps de pénitence ; j'ai fait comme les coureurs, qui s'exercent d'abord avec des souliers de plomb. Il me semble maintenant que nous menons une vie de sybarites, et en vérité nous pouvons dire : Hélas ! que nous faisons peu de chose en comparaison de ce qu'ont fait les saints ! Quand je pense aux entreprises des aventuriers américains, à leur passage de la mer Atlantique à la mer du Sud, à travers l'isthme de Panama, à ce qu'ils ont dû souffrir pour se faire un chemin à travers les arbres et les ronces, qui n'avoient cessé de s'entrelacer depuis l'origine du monde ; à ce qu'ils ont éprouvé dans ces vallées désertes sous les feux de l'équateur, passant de là tout à coup sur des glaciers, et tout cela par le seul désir de s'emparer de l'or des Indiens ; en considérant tous ces vains efforts pour des biens trompeurs, et sachant d'ailleurs que l'espérance de ceux qui travaillent pour Dieu ne sera pas frustrée, on doit s'écrier : Hélas ! que nous faisons ici-bas peu de chose pour le ciel !

Nous sentons tous cette vérité, et il y a sûrement des frères qui embrasseroient toute espèce de pénitence ; mais on ne peut pas faire la moindre austérité sans une permission expresse, et elle est rarement accordée, parce-

qu'étant pauvres, il faut conserver ses forces pour travailler. Si quelquefois, appuyé debout contre un mur, je sommeille, il y a bientôt quelque frère charitable qui me tire de ce sommeil ; je crois l'entendre me dire : « Tu « te reposeras à la maison éternelle, *in domum æterni-* « *tatis.* » Pendant ce travail, soit aux champs, soit à la maison, de temps à autre le plus ancien frappe des mains, et alors, dans un grand silence pendant cinq ou six minutes, chacun peut porter ses regards vers le ciel ; cela suffit pour adoucir le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été. Il faut en être témoin pour se faire une idée du contentement, de la jubilation de tout le monde ; rien ne prouve mieux le bonheur de cette vie, que ce qu'ont fait les Trappistes pour se réunir après leur expulsion de France, et la quantité de couvents de cet ordre qui se sont formés jusque dans le Canada. Ici nous sommes environ soixante-dix, et on refuse tous les jours des gens qui demandent à être reçus. Certes, j'ai eu assez de peine pour y parvenir, mais heureusement je suis venu ici sans avoir écrit, comme on le fait ordinairement, ne connoissant personne, me confiant en la protection de la Sainte Vierge, à qui je m'étois adressé avant de partir de Cordoue : je ne me suis pas rebuté du premier refus, parceque je sais bien qu'après tout le révérend Père abbé n'est pas le *vrai* maître ; mais aussi, après quelques jours, il entra dans ma chambre, et, après m'avoir embrassé, il me dit : « Désormais regardez-moi comme votre frère, je « me ferois conscience de renvoyer quelqu'un qui se « sauve du monde pour venir ici travailler à son salut. »

En effet, par la grace de Dieu, c'est ce seul motif qui m'a pressé de prendre ce parti. J'y étois résolu environ

trois mois avant de sortir de France; mais où, et comment parvenir à ce que je désirois ? Je n'en savois rien. Il n'y a que quatre pas de Barcelone ici, mais les chemins les plus courts ne sont pas toujours ceux de la Providence; il entroit apparemment dans les desseins de Dieu que j'allasse d'abord à Cordoue, à travers un des plus beaux pays de la nature, les royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade: je n'ai jamais rien vu de plus charmant que l'Andalousie. Plus j'avançois, plus je sentois augmenter le désir de voir d'autres contrées, d'autres pays. Ayant rencontré aux environs de Tarragone un officier suisse que j'avois connu dans le Valais, il me porta mon sac sur son cheval, et nous fîmes journée ensemble. Je ne sais comment étant venu à parler de la *Val-Sainte*, et comment ces pauvres Pères avoient été obligés de passer en Russie, l'officier me dit qu'ils avoient formé une colonie en Aragon; aussitôt je me résolus de tourner mes pas vers ce côté, et je commençai ce long chemin que j'ai fait seul de nuit et de jour à travers les montagnes, qui se pressent avant d'arriver à Tortose: on y fait souvent cinq ou six lieues sans rencontrer personne; et l'on voit çà et là une multitude de croix qui annoncent la triste fin de quelque voyageur.

Les pays que je voyois, soit sauvages, ou riants, me donnoient des idées agréables, ou me jetoient dans une de ces mélancolies qui plaisent par les différents sentiments qui viennent s'y associer. Je ne crois pas avoir jamais fait de voyage avec plus de confiance ni avec plus de plaisir; je n'ai trouvé que des gens honnêtes, bons et charitables. Il n'y a rien de plus gai qu'une auberge espagnole, par la foule de gens qui s'y

rencontrent. Je suspendois mon sac à un clou, sans le moindre souci : le prix du pain et de la viande étant fixé, les pauvres voyageurs comme moi ne peuvent pas être trompés ; d'ailleurs, je n'ai jamais rencontré de peuple moins intéressé ; les servantes refusoient opiniâtrément de recevoir ma petite rétribution, et souvent des voituriers ont porté mon sac pendant plusieurs jours sans vouloir rien accepter. Enfin j'estime extrêmement ce peuple, qui s'estime lui-même, qui ne va pas servir chez les autres nations, et qui a conservé un caractère vraiment original. On parle beaucoup du libertinage qui règne ici ; je crois qu'il y en a moins qu'en notre pays. Et puis, que de braves gens ! Il n'y auroit pas moins de martyrs ici qu'en France s'il étoit possible d'y détruire la religion. Je doute qu'on l'entreprenne encore ; il faut auparavant que le libertinage du cœur passe à l'esprit, et les Espagnols sont bien loin de là. Les grands suivent la religion comme les petits, et quoiqu'ils soient très fiers, à l'église il y a une égalité parfaite ; la duchesse s'y assied par terre auprès de sa servante. L'église est ordinairement le plus bel édifice du lieu. Elle est tenue très proprement, le pavé en est couvert de nattes, au moins dans l'Andalousie. Les lampes qui brûlent jour et nuit y sont par milliers. Dans une petite chapelle de la Sainte Vierge il y a quelquefois jusqu'à dix à onze lampes allumées. Quoiqu'il y ait une quantité immense de ruches d'abeilles, qu'on abandonne au milieu des montagnes les plus désertes, on tire de la cire de France, de l'Afrique et de l'Amérique.

Voilà déjà une forte digression. J'ai écrit le détail de mes voyages aux B. et aux Bo. Je ne sais si ces

derniers ont reçu mes lettres; je leur avois marqué de vous les faire passer, si c'étoit possible; cela vous auroit peut-être amusés. J'arrivai un jour dans une campagne déserte, à une porte superbe, seul reste d'une grande ville, et qui ne peut être qu'un ouvrage des Romains : le grand chemin moderne passe dessous. Je m'arrêtai à considérer cette porte, qui est sûrement là depuis deux mille ans. Il me vint dans la pensée que cette ville avoit été habitée par des gens qui, à la fleur de leur âge, voyoient la mort comme une chose très éloignée, ou n'y pensoient pas du tout; qu'il y avoit sûrement eu dans cette ville des partis, et des hommes acharnés les uns contre les autres; et voilà que depuis des siècles leurs cendres s'élèvent confondues dans un même tourbillon. J'ai vu aussi Morviedo, où étoit bâtie Sagunte, et réfléchissant sur la vanité du temps, je n'ai plus songé qu'à l'éternité. Qu'est-ce que cela me fera dans vingt ou trente ans qu'on m'ait dépouillé de ma fortune, à l'occasion d'une persécution contre les chrétiens? Saint Paul, ermite, ayant été dénoncé par son beau-frère, se retira dans un désert, abandonnant à son dénonciateur de très grandes richesses; mais, comme dit saint Jérôme, qui n'aimeroit mieux aujourd'hui avoir porté la pauvre tunique de Paul, avec ses mérites, que la pourpre des rois avec leurs peines et leurs tourments? Toutes ces réflexions réunies me déterminèrent à venir sans délai me réfugier ici, renonçant à tout projet de course ultérieure, espérant, si j'ai le bonheur d'aller au ciel après avoir fait pénitence, de voir de là toutes les régions de la terre.

Je n'ai pas encore souffert le plus petit mal d'estomac,

ni éprouvé d'autres peines qu'un peu de froid le matin, en allant aux champs. Cependant l'avant-dernier vendredi du carême je fus commandé pour aller nettoyer l'étable des brebis : après avoir fait, depuis le point du jour jusque vers les deux heures et demie, un travail très rude, je pensois à me rapprocher du couvent, lorsqu'on m'envoya à la montagne chercher de l'herbe; je ne fus de retour qu'à quatre heures un quart, pour rompre le jeûne; j'eus une hémorragie assez forte le soir, et puis tous les matins à mon ordinaire. Perdant plus qu'une nourriture peu substantielle ne pouvoit réparer, j'allois tous les jours m'affoiblissant, lorsqu'enfin Pâques est venu : depuis ce temps on dîne à onze heures et demie, on fait une bonne collation à six, on travaille aussi beaucoup moins; de sorte que je me suis remis sur-le-champ. Le jour de Pâques, nous eûmes pour dîner une bouillie de farine de maïs, du riz au lait, et des noix pour dessert. L'archevêque d'Auch, qui étoit venu donner les ordres à plusieurs de nos Pères, dîna au réfectoire. Le soir, nous eûmes du raisiné et des raisins secs. Nous pouvons manger du laitage de nos brebis jusqu'à la Pentecôte. Quant à la quantité de nourriture, il ne m'est jamais arrivé de finir tout ce qu'on me donne : je crois être celui de la communauté qui mange le plus doucement. Pour tout le reste, je suis très content d'être ici; la règle est sévère, mais les supérieurs sont la charité même. On accuse notre révérend Père d'être trop bon; je ne trouve pas que ce soit un défaut, ou c'est celui des saints. Il n'a d'autre privilège que de se lever plus tôt et de se coucher plus tard. C'est toujours le hasard qui place son écuelle devant lui : un lit comme les autres,

deux planches réunies et un coussin de paille; pas plus de chambre que moi. Il n'a qu'un parloir, où ceux qui ont quelque peine, soit de l'ame ou du corps, vont chercher une consolation, et on la trouve. Une chose que m'avoit dite en arrivant le Père qui reçoit les étrangers, je l'éprouve déjà : sans jamais se parler, on est plein d'amitié les uns pour les autres; si quelqu'un se relâche, on a du chagrin, on prie pour lui, on l'avertit avec la plus grande douceur, et si on est forcé de le renvoyer, ou qu'il veuille s'en aller lui-même, on lui rend tout ce qu'il a apporté, ne retenant pas une obole pour sa nourriture ou ses habits, et on fait tout ce qu'on peut pour qu'il s'en aille content. Lorsque le père, la mère, ou quelque frère d'un religieux meurt, si la famille a soin d'écrire au révéreud Père, toute la communauté prie pour le défunt; mais personne ne sait qui cela regarde en propre : ainsi, chers frères, lorsque le bon Dieu vous appellera à lui, que cela vous soit une consolation dans ces derniers moments.

Ce qui me détermine à rester ici d'une manière décisive, c'est qu'il ne faut pas de vocation particulière pour y vivre; ce n'est pas comme dans les autres couvents; nous sommes, à proprement parler, des laboureurs qui vivent du travail de leurs mains, réunis, comme dans les premiers siècles de l'Église, pour servir Dieu dans un esprit de charité, suivant le préecpte de notre Sauveur, qui dit au jeune homme : *Abandonnez tout pour me suivre*, sans lui demander s'il avoit la vocation. Une autre chose qui suffiroit pour me déterminer, c'est que notre maison est sous la protection particulière de la Vierge. Dès que nous entrons à l'église, on récite l'*Ave, Maria*,

prosterné contre terre, le front appuyé sur le revers de la main. La Sainte Vierge est au maître-autel, peinte entre deux anges, et les yeux élevés vers le ciel; je n'ai jamais rien vu représenté si noblement, cet autel avoit été couvert tout le carême: quel plaisir nous ressentîmes tous le samedi saint au soir, au *Salve, Regina,* lorsque le voile fut levé et toute l'église illuminée. Je suis persuadé que l'archevêque d'Auch partagea notre joie : j'avois reçu sa bénédiction.

Certainement, après tout ce que je vous ai dit, je ne désire rien tant que de mourir ici, et cela bientôt, pour ne pas augmenter le nombre de mes fautes. Mais si on me renvoyoit par défaut de santé (mes hémorragies pouvant me faire traîner une vie foible et inutile, là où l'on aime les gens qui travaillent), je prendrai le parti que j'avois toujours eu en vue depuis quatorze ou quinze ans : c'est d'acheter une petite maison et un champ, et de vivre là à la sueur de mon front, tous les hommes y étant condamnés; je me fixerai en Espagne, ne pouvant pas revenir en France sans inquiéter mes amis. D'ailleurs, dans ce pays-ci on donne du terrain à très bon marché, et mille écus suffiroient, je pense, à mon établissement. Je tirerai toujours un grand profit d'être venu ici apprendre à faire pénitence et à ne compter pour rien un corps destiné à devenir incessamment poussière, pour sauver mon ame qui est éternelle.

Au reste, ni l'habit, ni la maison ne rend vertueux; les mauvais anges péchèrent dans le sein de Dieu même, et Adam dans le paradis terrestre. Je sens bien que je n'en vaux pas davantage, pour être dans cette sainte congrégation : en théorie, je désire souffrir, parceque

notre Sauveur nous a montré le chemin des souffrances comme l'unique pour conduire à la gloire; mais en pratique, lorsque j'ai froid, je cherche le soleil, et si j'ai trop chaud, je me réfugie à l'ombre. Envoyez-moi mon extrait de baptême d'ici au 19 mars. Je compte vous écrire encore une autre fois dans trois mois : on peut le faire toute l'année du noviciat. Adieu, mes chers frères; adieu à tous mes amis, mais particulièrement à Z., à S. et à Flo. : ceux-là sont de la famille.

P. S. Il y a près de quarante jours que ma lettre est commencée, et je sens de plus en plus combien grande a été la miséricorde du Seigneur envers moi, en me tirant de la voie large pour me conduire ici. Quand, après avoir lu chez L. la vie de sainte Marie d'Égypte, je me déterminai à suivre le parti que j'ai pris, ma résolution étoit ferme; mais je ne savois pas encore à quoi je m'engageois. Aujourd'hui je le sais, et je vois bien qu'une pareille grace n'a pu m'être acquise qu'au prix du sang de celui qui nous a rachetés tous, et qui ne cherche que le salut du pécheur.... J'ai fait une aumône de trois cents livres à la maison de la Trappe, au nom de mes trois sœurs et de mes trois frères : ce me sera une grande consolation, si je persévère, comme je l'espère, d'entendre tant de braves gens prier pour ma famille; si je m'en vais, ce qu'à Dieu ne plaise, il me reste encore trois cents livres, montre, etc..... Adieu, chers frères, chères sœurs. Ne vous souvenez plus de moi que dans vos prières; car je suis mort pour vous, et je désire ne plus vous revoir qu'au jour de la résurrection. Soyez charitables, faites du bien à ceux mêmes qui ont cherché à vous nuire, car l'aumône est comme un second baptême qui efface les

péchés, et un moyen presque infaillible de mériter le ciel. Ainsi dépouillez-vous en faveur des pauvres : c'est en faveur de Jésus-Christ que vous vous dépouillerez, et il aura pitié de vous. Puissiez-vous être persuadés de ce que je vous dis. Adieu, 2 juin 1799.

Billet inséré dans la même lettre pour sa nièce, âgée de sept ans, qui restoit auprès de sa grand'mère maternelle pendant l'émigration de son père.

Chère T... embrasse tout le monde à F... de ma part, bien des deux bras, et porte tout ton cœur sur tes lèvres, afin que tu puisses remplir cette commission selon mes désirs. Je t'envoie une image de Notre-Dame de la Trappe ; va la placer à la chapelle ; ne manque pas d'aller dire tous les jours un *Ave, Maria* devant cette image. Quand tu sauras le *Salve, Regina,* tu le réciteras bien dévotement, et tu gagneras quatre-vingts jours d'indulgence pour chaque fois. Comme j'ai appris que ton oncle *aîné* étoit marié, dans le cas qu'il reste à L., je t'en envoie deux, pour que tu lui en donnes une, en le priant de la mettre aussi à sa chapelle. Je suis persuadé qu'on suivra chez lui le bel exemple que sa mère donne chaque jour à F. Tu lui diras : C'est ainsi, cher oncle, que vous attirerez sur vous et vos enfants les bénédictions du ciel, et après avoir joui de toute prospérité dans ce monde, vous serez comblé d'un bonheur éternel dans l'autre. Après cela embrasse-le bien tendrement, et ta mission sera finie. Adieu, chère T..., permets-moi de t'embrasser, quoiqu'avec une barbe d'environ deux mois, elle ne t'atteindra pas. Adieu encore, chère T..., sois bien pieuse, et tu es assurée de ne point périr.

Fragment d'une lettre du mois d'avril 1800, *à son frère, compagnon d'émigration.*

Je ne suis plus au courant de ce qui se passe. Ce ne m'est pas une privation; la pièce est trop longue pour espérer d'en voir la fin; la mort elle-même baissera bientôt la toile pour nous. Ah! mon frère, puissions-nous avoir le bonheur d'entrer au ciel! Que de choses ne verrons-nous pas alors! Espérons en celui qui a pris sur lui les péchés du monde, et qui par sa mort nous donne la vie.... S'il me reste quelque chose, je désire qu'on fasse bâtir une chapelle dédiée à Notre-Dame des sept Douleurs, dans l'arrondissement de la maison paternelle, selon le projet que nous fîmes sur la route de Munich. Vous vous rappelez le plaisir que nous avions, après avoir traversé des pays protestants, de trouver enfin le signe du salut, le seul espoir du pécheur. Sitôt que la police ne s'y opposera plus, hâtez-vous de faire élever des croix, pour la consolation des voyageurs, avec des sièges pour les gens fatigués, et une inscription comme en Bavière : *Ihr müdeu ruhen sie aus* [1]. Qu'il soit fondé douze messes par an, le premier samedi de chaque mois, pour le repos de l'ame de mon père, et puis pour toute la famille. J'étois dans l'usage de faire dire une messe tous les mois pour mon père. En attendant que la chapelle se fasse, je prie M.... (son frère, prêtre) de remplir mon engagement.

Billet à ses sœurs, joint à une autre lettre à son frère.

Ma lettre auroit dû être partie depuis quelque temps; je crains qu'elle ne trouve plus mon frère en R.

[1] Vous qui êtes fatigués, reposez-vous.

Nous sommes à cueillir des olives par un vent du nord très froid; ce qui fait un peu souffrir. Je suis devenu très frileux; ce que j'attribue à la laine que j'ai sur la peau. La veille de la Pentecôte je ne pus réchauffer mes pieds de tout le jour, quoique nous portions tous des chaussons de molleton; je sens aussi quelquefois froid à la tête, malgré mes deux capuchons. Du reste, mes hémorragies ont beaucoup diminué, et j'ai repris mes forces... Plus on souffre pour Dieu, plus on est heureux par l'opinion de gagner le ciel, et on se réjouit en pensant que la vie de l'homme est comme la fleur des champs. Bientôt nous ne serons plus, chères sœurs, et nos neveux sauront à peine que nous avons existé. Voilà un des grands avantages de la vie religieuse; c'est que tout ce qui annonce la dissolution prochaine et le tombeau cause autant de joie qu'on est attristé dans le monde par tout ce qui en rappelle le souvenir. Ne soyez pas gens du monde, et que la certitude de la mort vous console au milieu de toutes les peines qui pourroient vous survenir. C'est là le port de tous les vrais serviteurs de Dieu; c'est là qu'ils entreront dans la joie de leur Seigneur. Écoutez donc cette voix qui crie du ciel : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur!* Chère R..... et toi, chère filleule, puisque nous ne devons plus nous revoir dans ce monde, tâchons de nous retrouver dans l'autre.

6 décembre 1800.

Fragment d'une lettre à ses sœurs, du premier février 1801.

Je vais vous donner, mes chères sœurs, une idée de la maison où je dois probablement finir mes jours. En 1693, les Français, ayant pénétré en Aragon, prirent le

château Maëlla, et vinrent à l'abbaye de Sainte-Suzanne, qu'ils saccagèrent. Ce couvent, abandonné depuis plus d'un siècle, tomboit en ruine, lorsque dom Jérosime d'Alcantara, notre abbé, y est arrivé avec cinq ou six autres pauvres religieux. Les aumônes sont venues de toutes parts : les gens du peuple, n'ayant pas d'autre chose à donner, ont prêté leurs bras, et bientôt la maison a été assez bien réparée pour des hommes qui doivent vivre dans une entière abnégation d'eux-mêmes. Il n'y a pas de mendiant en Espagne qui se nourrisse aussi mal, et qui ne soit mieux pour ce qui regarde le bien-être du corps; cependant on y est heureux par l'espérance, et il n'y en a pas un qui voulût changer son état contre un empire. Dans ce monde, la mort qui se hâte vient confondre l'empereur et le moine : chacun s'en va n'emportant que ses œuvres; alors on est bien aise d'avoir semé au milieu des larmes; le mal est passé, la joie lui succède pour l'éternité. Je regarde comme une grande grace d'être arrivé assez à temps pour avoir part aux travaux et aux peines qui suivent un nouvel établissement....

J'ai gardé les brebis, avec une vingtaine de chèvres : le maître berger voulut un jour me quitter pour aller chercher quelques agneaux : je ne sais si je rêvois au premier âge du monde, lorsque tout étoit commun : des cris qui venoient de loin me firent apercevoir que mon troupeau étoit dans les vignes; je criai aussi, je lançai des pierres, les chèvres gagnèrent un coteau voisin, et le reste suivit. Le berger, voyant cette belle conduite, me demanda : *Si in mi tiera era pastor* [1] ? J'ai été depuis garder les

[1] Si j'étois berger dans mon pays?

moutons avec un petit frère de quinze ou seize ans; il a une figure des plus douces, telle que devoit être celle du bon Abel. Il me laissa errer de coteau en coteau, je le menai à près d'une lieue du couvent.

En Espagne, les seigneurs font de grandes aumônes; on a augmenté notre labourage, de manière que, quoique nous soyons très nombreux, je crois qu'en bien travaillant nous pourrons vivre sans secours étrangers, sans compter la foule de curieux et de pauvres que nous hébergeons. Je vous donne tous ces détailspour vous faire voir combien le bon Dieu a béni cet établissement: c'est ce que nous faisoit remarquer dernièrement notre abbé qui est Français, quoique sa famille soit originaire d'Espagne.

Fragment d'une lettre à ses sœurs, du 10 *mars* 1801.

Que vous êtes heureuses, mes chères sœurs, de voir les églises se rouvrir: profitez-en, soyez reconnoissantes, réjouissez-vous en Dieu qui ne cesse de vous protéger.... Mon parti est bien pris, me voici fixé jusqu'à la mort; je souffre quelquefois, mais cette chère espérance que le bon Dieu a mise dans mon ame vient tous les soirs adoucir mes peines; et lorsque je me rappelle la promesse que fit notre Sauveur à saint Pierre pour tous ceux qui renonceront aux biens de ce monde pour le suivre, d'où me vient ce bonheur, me dis-je, que j'ai été appelé à suivre un si bon maître, qui donne le ciel pour un peu de terre! Quelquefois le souvenir des péchés de ma vie passée m'inquiète; je sens bien que je n'ai encore rien fait pour satisfaire à une si grande dette, puis je me tranquillise en lisant cette belle méditation de saint Augustin: « Le souvenir de mes iniquités pour-

« roit me faire désespérer, si le Verbe de Dieu ne se fût « fait chair et n'eût habité parmi nous; mais maintenant « je n'ose plus désespérer, parceque si, lorsque nous « étions ennemis, nous avons été réconciliés, etc.», il est impossible de ne pas reprendre courage. Procurez-vous ce livre de Méditations, Soliloques et Manuel de saint Augustin [1]. Toute personne qui sert Dieu ne peut lire qu'avec transport ces belles peintures de la Jérusalem céleste. Quel puissant aiguillon pour s'animer à faire quelque chose pour notre Sauveur, qui, par sa mort, nous mérite une si belle vie! Lisez le *Traité de l'Amour de Dieu* de saint François de Sales; c'est un des livres qui m'ont fait le plus de plaisir en ma vie, quoique je l'aie lu en espagnol.

Fragment d'une lettre à ses frères, samedi de Pâques 1801.

Après demain, mes chers frères, je ferai ma profession.... Je suis étonné de me trouver si fort un dernier jour de carême. C'est bien différent du premier, où je fis un dur apprentissage. Les commencements d'une chose nouvelle sont d'ordinaire pénibles, parcequ'on n'en sent pas tous les rapports; ensuite peu à peu l'habitude semble changer la nature des choses, et on est étonné de faire avec facilité ce qui avoit coûté d'abord tant de peine: c'est ce qui m'arrive. Vous avez dû être étonnés que j'aie embrassé un état qui m'enchaîne, moi qui ai toujours aimé l'indépendance, cette liberté de courir et de

[1] On ne peut lire ces ouvrages qu'en latin: nous n'en avons qu'une traduction foible et inexacte par M. Dubois. (*Note de l'éditeur.*)

m'agiter. Depuis quelques années, quoique j'eusse une existence aussi agréable que ma position me le pût permettre, je me sentois inquiet, j'avois quelquefois du dégoût pour la vie. Enfin, en lisant la vie de sainte Marie d'Égypte, je me sentis touché de la consolation qu'on trouve lorsqu'on se voue entièrement au service de Dieu, de manière que je pris dès-lors la ferme résolution d'embrasser l'état dans lequel je suis à la veille d'entrer sans retour.... Vous me parlez de vos affaires. Souvenez-vous que vous êtes frères, tous bons chrétiens. Vous n'appréciez pas assez ce titre, si vous avez besoin d'un tiers pour vous arranger sur vos intérêts respectifs. Ne refroidissez pas l'amitié par des comptes : entre frères tout doit se faire par un à-peu-près. Que les plus riches aident aux plus pauvres. Qu'il est doux de s'aimer entre frères, et de se réunir pour parler de la vie future et de Dieu, qui est lui-même la parfaite charité !.... Prions la Sainte Vierge, prions-la, cette bonne mère, qu'elle nous réunisse tous au ciel, avec mon père, ma mère, mes sœurs, qui y sont déjà, et qui prient de leur côté. Nous ne sommes pas comme les païens, qui, à la mort de leurs proches, se désolent. Pour nous, réjouissons-nous dans le Seigneur, qui ne nous sépare que pour peu de temps. Adieu, mes frères, adieu; priez pour moi.

Fragment d'une lettre à sa belle-sœur, du jour de Pâques 1801.

A la veille de me vouer entièrement au silence, ma très chère sœur, je viens vous faire mes derniers adieux. En quittant Paris, vous fûtes la seule que je pus embrasser.... Je ne sais pas où sont mes oncles : si par ha-

sard ils sont à votre portée, renouvelez-leur tous les sentiments d'un neveu qui ne pourra plus traverser les monts.

S'il plaît au bon Dieu, j'aurai demain le bonheur de faire mes vœux, ainsi qu'un jeune prêtre français qui a un air bien distingué : sa figure et sa voix portent l'empreinte de la piété.

Ma lettre ne devant partir que samedi, ma profession faite, j'y ajouterai une croix comme on en met sur la tombe des morts.

Adieu encore, ma sœur et mes frères, ne cessons de prier nôtre Sauveur qu'il veuille bien nous réunir à son côté droit au grand jour de la résurrection.

†

La famille avoit demandé un certificat de profession pour obtenir le bienfait de l'amnistie, accordé par le premier Consul. Elle espéroit que la mort civile du Trappiste seroit considérée comme ayant le même effet que la mort naturelle. La lettre qui suit, écrite par un religieux de la Trappe, dispensa de faire cette nouvelle demande à la bienfaisance du gouvernement.

Lettre du Père..... à la famille.....

GLOIRE A DIEU.

Au monastère de Sainte Suzanne de N. D. de la Trappe, le 28 du mois d'août de 1802.

MONSIEUR,

Nous vous envoyons, comme vous le demandez, un certificat de la profession de monsieur votre frère dans ce monastère, légalisé par notre notaire royal : nous y en ajoutons un autre qui vous surprendra, et ne laissera pas de vous affliger, en vous apprenant que monsieur votre frère mourut neuf mois après sa profession, et que le bon Dieu le retira de ce misérable monde pour le couronner dans le ciel. Les sentiments de religion dont vous êtes pénétré, monsieur, me donnent tout lieu d'espérer que votre première tristesse sera bientôt convertie en une vraie joie, quand vous saurez quelques circonstances de la vie sainte de monsieur votre frère, et de la mort précieuse qu'il a faite. Non, monsieur, ne doutez pas un instant que Dieu ne lui ait fait miséricorde, et qu'il ne l'ait reçu dans le sein de sa gloire : ainsi, ne pleurez point sa mort, mais enviez plutôt son heureux sort, et priez-le d'être votre protecteur auprès du Seigneur pour vous obtenir le même bonheur. Monsieur votre frère vint dans ce monastere après avoir parcouru une partie de l'Espagne : il se présenta à l'hôtellerie, et déclara son désir d'entrer parmi nous. La pauvreté de la maison, et le grand nombre de religieux qui la composoient, ne nous permettoient guère de recevoir de nouveaux sujets ; on lui fit beaucoup de difficultés pour

l'admettre, et on finit par lui dire qu'on ne pouvoit pas le recevoir. Mais la main de Dieu qui l'avoit conduit le soutint dans toutes ces épreuves, et lui donna le courage de tout vaincre par sa patience et sa persévérance à demander son admission. Enfin, notre R. Père abbé, qui est plein de bonté et de tendresse, voyant sa constance, lui dit qu'il le recevoit pour frère convers. Monsieur votre frère, qui ne cherchoit que Dieu et le salut de son ame, accepta la condition, et de suite entra aux exercices de la communauté. Il a été l'exemple et l'édification de tous dans la maison. Son humilité étoit grande et profonde, son obéissance prompte, docile et aveugle, embrassant tous les commandements avec joie et avec une soumission d'enfant. Sa patience étoit à toute épreuve, et sa charité à l'égard de ses frères tendre, constante et ardente. Il a pratiqué les autres vertus dans le même degré de perfection; la pauvreté étoit son amie particulière: il vivoit dans un dépouillement entier de toute chose; aussi le bon Dieu, qui voyoit la bonne disposition de son cœur, couronna bientôt ses vertus, et écouta les désirs ardents qu'il avoit de mourir, pour ne plus l'offenser, disoit-il, et jouir plus tôt de sa divine présence. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui lui fit souffrir, pendant environ quatre mois, tout ce que cette maladie a de plus douloureux et de plus cruel; mais avec quelle patience et quelle résignation à la sainte volonté de Dieu n'a-t'il pas souffert tous ses maux! Il voyoit venir sa fin avec un grand contentement et une paix d'ame profonde. Il ne cessoit de témoigner sa reconnoissance au Seigneur de l'avoir conduit dans cette maison de pénitence, où il avoit trouvé tant de moyens de satisfaire

à sa divine justice, pour tous ses péchés, et pour se préparer à recevoir ses miséricordes, dans lesquelles il avoit une pleine confiance. Je me rappelle qu'étant couché sur la cendre et la paille, sur laquelle il consomma son sacrifice, il prenoit la main de notre R. Père abbé avec un amour qui attendrissoit toute la communauté, qui étoit présente. Que mon bonheur est grand, disoit-il, vous êtes l'auteur de mon salut, vous m'avez ouvert les portes du monastère, et par cela même celles du ciel; sans vous je me serois perdu misérablement dans le monde; je prierai le bon Dieu de récompenser votre grande charité à mon égard. Il reçut tous les sacrements au milieu de l'église, selon l'usage de notre ordre; quelques jours avant sa mort, il demanda pardon aux frères de tout ce qui avoit pu les offenser dans sa conduite, et les pria de lui obtenir une sainte mort par le secours de leurs prières.

Il vous aimoit tous bien tendrement; il parloit souvent de vous tous à son Père-maître : celui-ci, le veillant la nuit qu'il mourut, le vit un instant avant d'entrer dans l'agonie plus recueilli qu'à l'ordinaire, et lui demandant s'il alloit plus mal : Mes moments s'avancent, dit-il, je viens de prier pour tous mes frères et sœurs, qui m'aiment beaucoup, ajouta-t-il : et bientôt après, nous le remîmes sur la paille et la cendre, où, après six heures d'une agonie paisible et tranquille, il remit son ame entre les mains de J. C. le 4 de janvier de la présente année. Unissons-nous ensemble, monsieur, pour bénir Dieu, et le remercier des miséricordes dont il a usé à l'égard de monsieur votre frère, et prions-le sans cesse de nous accorder les mêmes graces, afin de nous unir à

lui, dans le ciel, pour l'adorer éternellement avec ses anges. *Amen, amen, amen.*

Note (*m*) P. 233.

Missions de la Chine.

Lord Makartney, malgré ses préjugés religieux et nationaux, rend un témoignage bien remarquable en faveur de nos missionnaires.

« Les missionnaires partagent avec zèle un soin si « rempli d'humanité (celui de recueillir les enfants « exposés après leur naissance). Ils se hâtent de baptiser « ceux qui conservent le moindre signe de vie, afin, « comme ils le disent, de sauver l'ame de ces êtres inno- « cents. Un de ces pieux ecclésiastiques, qui n'avoit nul « penchant à exagérer le mal, avoua qu'à Pékin on ex- « posoit chaque année environ deux mille enfants, dont « un grand nombre périssoit. Les missionnaires pren- « nent soin de tous ceux qu'ils peuvent conserver à la « vie. Ils les élèvent dans les principes rigoureux et fer- « vents du christianisme, et quelques uns de ces disci- « ples se rendent ensuite utiles à leur religion, en tra- « vaillant à y convertir leurs compatriotes.

« Les conversions s'opèrent ordinairement parmi les « pauvres, qui, dans tous les pays, composent la classe « la plus nombreuse. Les charités que les missionnaires « font, autant qu'ils peuvent, préviennent en faveur de « la doctrine qu'ils prêchent. Quelques Chinois ne se « conforment, peut-être qu'en apparence, à cette doc- « trine, à cause des bienfaits qu'elle leur vaut; mais « leurs enfants deviennent des chrétiens sincères. D'ail-

Ec.

« leurs, on a toujours plus d'accès auprès des pauvres; « et ils sont plus touchés du zèle désintéressé des étran- « gers qui viennent du bout de la terre pour les sauver.

« C'est un spectacle singulier, en effet, pour toutes « les classes des spectateurs, que de voir des hommes, « animés par des motifs différents de ceux de la plupart « des actions humaines, quittant pour jamais leur patrie « et leurs amis, et se consacrant pour le reste de leur « vie au soin de travailler à changer le dogme d'un peu- « ple qu'ils n'ont jamais vu. En poursuivant leurs des- « seins, ils courent toute sorte de risques; ils souffrent « toute espèce de persécutions, et renoncent à tous les « agréments. Mais à force d'adresse, de talent, de persé- « vérance, d'humilité, d'application à des études étran- « gères à leur première éducation, et en cultivant des « arts entièrement nouveaux pour eux, ils parviennent « à se faire connoître et protéger. Ils triomphent du mal- « heur d'être étrangers dans un pays où la plupart des « étrangers sont proscrits, et où c'est un crime que d'a- « voir abandonné le tombeau de ses pères. Ils obtiennent « enfin des établissements nécessaires à la propagation « de leur foi, sans employer leur influence à se procurer « aucun avantage personnel.

« Les missionnaires de différentes nations ont eu la « permission de bâtir à Pékin quatre couvents, avec « des églises qui y sont jointes. Il y en a même quelqu'un « dans les limites du palais impérial. Ils ont des terres « dans le voisinage de la ville; et on assure que les Jé- « suites ont possédé, dans la cité et dans les faubourgs, « plusieurs maisons dont le revenu servoit seulement à

« favoriser l'objet de la mission. Ils ont souvent, par « des actes charitables, fait des prosélytes et secouru « des malheureux. » (*Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794, par lord Makartney, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'empereur de la Chine*, tome II, page 383.)

(*Note de l'éditeur.*)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION, pag. 1

LIVRE PREMIER.

Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.

CHAPITRE PREMIER. *Objet de ce Livre,* 11
CHAP. II. *Spectacle général de l'univers,* 12
CHAP. III. *Organisation des animaux et des plantes,* 14
CHAP. IV. *Instinct des animaux,* 19
CHAP. V. *Chant des oiseaux; qu'il est fait pour l'homme. Loi relative aux cris des animaux,* 22
CHAP. VI. *Nids des oiseaux,* 26
CHAP. VII. *Migrations des oiseaux. — Oiseaux aquatiques; leurs mœurs. Bonté de la Providence,* 29
CHAP. VIII. *Oiseaux des mers; comment utiles à l'homme. Que les migrations des oiseaux servoient de calendrier aux laboureurs dans les anciens jours,* 34
CHAP. IX. *Perspective de la nature sur les mers,* 39
CHAP. X. *Instinct de la patrie,* 43

LIVRE SECOND.

Immortalité de l'ame, prouvée par la morale et le sentiment.

CHAPITRE PREMIER. *Désir de bonheur dans l'homme,* 51

CHAP. II. *Du remords et de la conscience,* pag. 53
CHAP. III. *Qu'il n'y a point de morale, s'il n'y a point d'autre vie. Présomption en faveur de l'ame, tirée du respect de l'homme pour les tombeaux,* 58
CHAP. IV. *Des effets de l'athéisme,* 60
CHAP. V. *Dogmes du Christianisme. Etat des peines et des récompenses dans une autre vie. Élysée antique,* 69
CHAP. VI. *Jugement dernier,* 72
CHAP. VII. *Bonheur des Justes,* 73

LIVRE TROISIÈME.

De la Bible, de Jésus-Christ, de la hiérarchie ecclésiastique, des dogmes chrétiens.

CHAPITRE PREMIER. *De l'Écriture et de son excellence,* 77
CHAP. II. *Traces de l'inspiration divine dans le style des livres saints,* 79
CHAP. III. *De Jésus-Christ et de sa vie,* 91
CHAP. IV. *Hiérarchie de l'Eglise chrétienne,* 99
CHAP. V. *Des Sacrements. — Le Baptême et la Confession,* 110
CHAP. VI. *De la Communion,* 112
CHAP. VII. *La Confirmation, l'Ordre et le Mariage,* 116
CHAP VIII. *L'Extrême-Onction,* 125
CHAP. IX. *De la Foi,* 127
CHAP. X. *De l'Espérance et de la Charité,* 128
CHAP. XI. *Des lois morales, ou du Décalogue,* 131
CHAP. XII. *Culte divin et mœurs des Chrétiens dans la primitive Eglise,* 133

LIVRE QUATRIÈME.

CULTE. — Eglises, Ornements, Chants, Prières, Solennités, Funérailles.

CHAPITRE PREMIER. *Des Cloches.* pag. 137
CHAP. II. *Des Chants et des Prières,* 141
CHAP. III. *Des Solennités de l'Église. — Du Dimanche,* 150
CHAP. IV. *Cérémonies et Prières de la Messe,* 152
CHAP. V. *La Fête-Dieu,* 157
CHAP. VI. *Des Rogations,* 160
CHAP. VII. *Les Rois, Noël,* etc, 162
CHAP. VIII. *Du culte de la Sainte Vierge,* 167
CHAP. IX. *Funérailles. — Pompes funèbres des Grands,* 168
CHAP. X. *Funérailles du Guerrier, Convoi des Riches, Coutumes, etc,* 171
CHAP. XI. *Des Prières pour les Morts,* 174
CHAP. XII. *Dévotions populaires,* 180

LIVRE CINQUIÈME.

Ordres religieux et hospitaliers.

CHAPITRE PREMIER. *Origine de la Vie monastique,* 187
CHAP. II. *Tableau des mœurs et de la vie religieuse. — Moines, Cophtes, Maronites,* etc, 198
CHAP. III. *Suite du précédent. — Trappistes, Chartreux, Sœurs de Sainte-Claire, Pères de la Rédemption, Missionnaires, Filles de la Charité,* etc, etc, 203

LIVRE SIXIÈME.

Missions.

CHAPITRE PREMIER. *Idée générale des Missions,* 211

CHAP II. *Missions du Levant,* pag. 220
CHAP. III. *Missions de la Chine,* 227
CHAP. IV. *Missions du Paraguay. — Conversions des Sauvages,* 234
CHAP. V. *Suite des Missions du Paraguay. — République chrétienne. Bonheur des Indiens,* 241
CHAP. VI. *Missions de la Guiane,* 256
CHAP. VII. *Missions des Antilles,* 259
CHAP. VIII. *Missions de la Nouvelle-France,* 264
CHAP. IX. *Fin des Missions,* 279
Notes et éclaircissements. 281

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

MAG 2023645